

Revue internationale de poésie entre théories & pratiques

Le Pan poétique des muses
En poésie avec
Françoise Urban-Menninger

Hors-série n°0 | Été 2012

coordonné par

Dina Sahyouni

Invité.e.s

Pascale Lemler
Camille Aubaude
Jean-Claude Walter

ISSN 2116-1046

©www.pandesmuses.fr
Revue féministe de poésie
électronique et aperiodique



Françoise Urban-Menninger

en quelques mots

Poète et nouvelliste, Françoise Urban-Menninger est l'auteure d'une vingtaine de recueils de poèmes comme : *Le temps immobile*, *Lignes d'eau*, *L'or intérieur*, *Encres marines*, *Fragments d'âme*, *L'arbre aux bras nus*, *La draperie des jours*, *Chair de mémoire...*

Elle a également écrit deux recueils de nouvelles : *Les heures bleues* et *La Belle Dame*. Elle est surtout éditée par **Éditinter***. Françoise Urban-Menninger réside aujourd'hui à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture, collabore à la revue *Transversalles* et au site littéraire **Exigence-Littérature***. Elle a été l'invitée de la semaine de la francophonie à Izmir en 2006 et a participé au colloque « Poésie au féminin » à l'université de Clermont-Ferrand en 2011.

* Consultables en ligne :

Url. <http://editinter.free.fr/> et url. <http://www.e-litterature.net/page2.php>.

Légende de l'image : Keven Law, *Looking up to the sky*

Url. http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/3/3b/Looking_to_the_sky.jpg?uselang=fr



Hors-série n°0

Sommaire

- ◆ Remerciements p. 05
- ◆ Éditorial
- L'été en poésie p. 06

Dossier majeur

En poésie avec Françoise Urban-Menninger

- ◆ Françoise Urban-Menninger par elle-même p. 09
- ◆ Bibliographie p. 13
- ◆ Nelly Taza
- Notes de lecture de quelques œuvres de Françoise Urban-Menninger p. 15
- ◆ Jean-Claude Walter (invité)
- Françoise Urban-Menninger, *La Belle Dame*, nouvelles. Éditinter, 2009, 125 p. p. 17
- ◆ François Urban-Menninger d'après ses contemporain.e.s et les périodiques à travers des citations et/ou des coupures de journaux... p. 19
- ◆ La critique d'art p. 23
- de celle de son entourage rare p. 25
- ▼ **Dina Sahyouni**
- Françoise Urban-Menninger ou le portrait médiatique d'une philanthrope p. 27
- ◆ Françoise Urban-Menninger & Dina Sahyouni
- L'entretien p. 31
- ◆ Pascale Lemler (invitée)
- Chanson à Françoise p. 37
- ◆ Florilège de Françoise Urban-Menninger. Textes inédits et extraits de ses ouvrages réunis par Dina Sahyouni p. 39

Dossier mineur Muses & Poètes Poésie, Femmes & Genre

- ◆ **Camille Aubaude** (invitée)
- La poétesse... p. 70
- ◆ Poème d'une aïeule : Marie de Romieu
- Hymne de la rose p. 73

Informations diverses

- ◆ **Actualité de la revue** : contribuer à l'Almanach Poesisars, texte précédé par le poème « Laodicée » p. 75
- ◆ **Invitations à lire, à voir et à écouter** : sélection d'informations livresques et artistiques p. 76

L'équipe :

Françoise Urban-Menninger : collaboration, images
 Cyril Bontron : conseils artistiques
 Nelly Taza : rédaction des notes
 Dina Sahyouni : conception du numéro, rédaction, mise en page, relecture, retouches des photos, transcription des textes, etc.

Toutes les photos de Françoise Urban-Menninger proviennent de son album personnel et sont publiées avec son aimable autorisation et de celle de son entourage.

Remerciements

Je remercie chaleureusement chacun.e
d'entre vous pour votre précieuse aide :

Légende de l'image

Un grand merci à vous !

**Françoise Urban-Menninger, Camille
Aubaude, Robert Dadillon, éditions
Éditinter, Jean-Claude Walter, Pierre
Aouston, Pascale Lemler, Daisylys,
DNA, Centre presse, Éric Guillot, Nelly
Taza, Exigence-Littérature, François
Bon, Angèle Bassolé-Ouédraogo,
Amina, Patricia Izquierdo, Cyril
Bontron et AL**

Photo du récital au festival Summerlied en août 2010



Éditorial

L'été en poésie

Le poème est un sourire, un sourire de femme poète comme celui de Françoise Urban-Menninger...

Si le poème est le lieu de la vie, l'acte de vivre même et de vivre au présent chez elle, il ne manque pas d'être aussi le territoire de la mort.. une mort contenue dans le geste créatif...

Le Pan poétique des muses consacre ce hors-série à une des plus remarquables nouvellistes, auteures et poètes contemporaines de sa génération : Françoise Urban-Menninger. Cela n'est point le fruit du hasard mais le résultat d'une lecture assidue de ses ouvrages. Je prie, par ailleurs, le lectorat d'être indulgent à l'égard de cet essai qui met en place un dossier sur une auteure singulière par son style et par sa démarche artistique.

Le numéro présent, modestement préparé, ne représente qu'une pâle tentative de se dessaisir de Françoise Urban-Menninger pour s'en saisir différemment. Tracer un parcours en mouvement pour décrire quelques facettes puis songer à sa richesse démultipliée en aval et en amont...

Nous ne prétendons aucunement esquisser un portrait complet de l'auteure mais nous voudrions par le biais des pages qui suivent témoigner d'une existence rayonnante dans et par la création littéraire et poétique. La vie et les œuvres de cette excellente nouvelliste et poète sont un témoignage sur l'évolution de la conception même de la poésie dite de ou des femmes. D'ailleurs, l'article « La poétesse... » de l'invitée Camille Aubaude vient, en partie, en attester.



Éditorial

Dina Sahyouni

Je ne partage pas toutes les opinions de l'auteure Aubaude concernant les origines et la nature des difficultés à nommer les femmes qui s'adonnent à la littérature et/ou à la poésie, cependant *Le Pan poétique des muses* est le lieu de ce dialogue incessant qui expose toutes les divergences et toutes les approches idéologiques de cette problématique. Les féministes qui refusent l'usage des termes féminins dans certains métiers ont également raison de témoigner de l'existence d'une historicité à ne pas modeler à notre guise. User du féminin, changer de connotations ou employer d'autres formes diverses pour en parler persistent à être un dialogue constructif entre les différents partis qui ne veulent en somme qu'une chose : rendre visible et tangible les créations des mineures non seulement dans l'Histoire de la littérature et de la poésie mais aussi dans celle des idées. On ne cherche au fond qu'à remédier aux lacunes d'un héritage conçu et transmis sans la présence de l'autre. Peu nous importe donc la manière langagière d'y arriver puisque le fond est le même pour nous toutes et tous.

C'est bien ce que ce périodique tente d'exposer, c'est bien là une des missions de la revue *Le Pan poétique des muses* d'être le réservoir de tous les points de vue et de leur permettre de dialoguer dans le territoire qui est le leur. C'est à travers l'usage de toutes les formes langagières utilisées pour parler des femmes que l'historicité de chaque terme prend sa propre valeur et lève le voile sur les débats idéologiques bien nombreux qui se succèdent au fur et à mesure des découvertes scientifiques et des théories en sciences humaines et sociales. Nous ne pouvons pas penser par exemple le substantif « *autrice* » comme nous pensons le terme « *créatrice* » ou le mot « *poétesse* » parce que chacun d'entre eux à ses propres historicités, débats et connotations liées à ses usages...

Ce hors-série déploie au fil des pages, comme vous allez le voir, toute sa portée documentaire et culturelle grâce à l'effort consenti dans l'esquisse d'une parcelle de la cartographie des avancées socioculturelles et celle de la recherche concernant la place et le statut accordés aux créatrices en Occident.

Légende de l'image, p. 06

File : Rosa Blue Chip 1.jpg

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Rosa_Blue_Chip_1.jpg

L'été en poésie

C'est l'occasion de (re)découvrir la poésie de l'espoir de Françoise Urban-Menninger et sa philosophie optimiste. Cet été, vous êtes invité.e.s à apprécier des textes poétiques (inédits et reproduits) d'une grande beauté. Des notes, un entretien, des images, des textes, des poèmes et des extraits divers viennent les accompagner. Nous vous offrons ce travail diligent avec toute notre passion pour la poésie et ses protagonistes, tout en sachant que votre sourire est notre plus belle récompense.

L'été en poésie s'avère ainsi le moment de se poser et de se laisser bercer par le florilège offert des mélodies de l'enfance et des parfums des roses du jardin de notre poète. Bel été en poésie à vous !



Françoise Urban-Menninger

par elle-même

Je suis née à Mulhouse en 1953 d'un père alsacien et d'une mère catalane. Aujourd'hui encore je me partage entre l'Alsace et le Languedoc Roussillon.

Nous vivions dans un appartement sous les toits à Riedisheim, près de Mulhouse, un jardin extraordinaire jouxtait l'immeuble, j'y fis mes premiers pas et les allées bordées d'hortensias traversent toujours mon jardin d'écriture. C'est avec les sœurs aux voiles noirs penchées sur mes cahiers que j'appris à lire et à écrire avant de déménager à Mulhouse où mes parents venaient d'acquérir une petite maison dans la cité ouvrière, où ma mère y cultiva des roses anciennes qui repoussent parfois dans mes vers.

À huit ans, j'obtins le prix de la Ville pour avoir composé la meilleure rédaction de toutes les écoles publiques, ce fut le début sans doute, de mon entrée en écriture...

En tant que fille d'ouvrier, il me fallut passer un examen d'entrée en 6^e; à 15 ans, après la découverte d'**Éluard**, **Rimbaud**, **Tzara**, **Simone de Beauvoir**, **Pichette**, **Desnos** et de bien d'autres, mai 68 m'offrit l'opportunité de poursuivre mes études au lycée de Jeunes Filles où j'eus la chance d'avoir pour professeur d'anglais **Marguerite Gentzmittel**, auteur et figure tutélaire de la fameuse série télévisée « Madame le Proviseur ». Elle nous fit découvrir les nouvelles de **Katherine Mansfield** dont les œuvres complètes n'ont plus jamais quitté ma table de chevet.

À l'université de Strasbourg, j'entrepris des études de philosophie et de lettres. **Philippe Lacoué-labarthe** fut l'un de mes professeurs avec lequel, je suivis un cursus sur **Heidegger**.

Un groupe informel d'écrivains se retrouvaient dans l'arrière-salle d'un café autour du poète **Jean-Paul Klée** qui me présenta à **Claude Vigée** dont je devrai *Le soleil sous la mer*; dans le même temps, je découvrais à l'université « Amers », le long poème de **Saint-John Perse**. Durant les mois d'été, j'exerçais le métier de maître-nageur dans le cadre d'un centre SNCF à Saint-Jean-du-Doigt en Bretagne... L'eau et les mots sont très souvent liés dans mes écrits ! Lorsque je rentrais le week-end à Mulhouse, je fréquentais les poètes de Haute-Alsace réunis autour de la figure de **Michelle Meyer**.

Plus tard, ma licence en poche, j'enseignai la philosophie au lycée de Munster et côtoyais les poètes de la ZAP (Zone d'aménagement poétique) créée par le poète, comédien et journaliste **Igor Uibo** à Colmar. **Martine Dantin**, alors professeur de lettres à Colmar, aujourd'hui responsable de la librairie L'Arbre à Lettres à Paris était l'une des figures marquantes du groupe.

En 1980, je quittai Munster pour Thann pour préfigurer avec **Dominique Marco**, actuel directeur du Festival Musica, le relais culturel de la Ville. Nous y organisâmes d'immenses fêtes où toute la population déguisée était actrice de l'événement : fête du Moyen Âge, du clown, fête 1900...

Je publiai mon premier recueil aux éditions **St-Germain-des-Prés** et animai mes premiers ateliers d'écriture, j'invitai **Pierre Seghers** qui rencontra les lycéens et donna une conférence mémorable sur la poésie.

En 1982, je devins attachée culturelle à la Ville de Mulhouse et inventai de nouvelles fêtes : celle du Poisson d'avril, le bal de la Saint Amour le 9 août, des pique-nique musicaux et poétiques sur les bords de l'Ill, j'organisai les fêtes de la musique et de la poésie initiées par **Jack Lang**.

Costumés en troubadours nous arpentaient les rues et les marchés, déclamant nos poèmes; nos textes recopiés sur des affiches, nous les accrochions avec des pinces à linge sur des cordes tendues entre les rues.

En 1983, à la demande du maire **Joseph Klifa**, j'organisai les premières Journées **Nathan Katz**, poète alsacien et chantre du Sundgau alors décédé. Grâce à **Yvonne Gunkel**, son interprète de prédilection, je fis la connaissance de sa veuve **Françoise Katz** qui avait pris toute sa vie des clichés de son époux. Mon mari, **Claude Menninger**, photographe en réalisa des agrandissements qui donnèrent lieu à une grande exposition rétrospective à la bibliothèque de Mulhouse. Le poète **Guillevic**, ami et traducteur de **Nathan Katz** fut de toutes les manifestations qui célébrèrent le poète.

En 1984, après la naissance de notre fille Aurélie-Ondine, nous nous installâmes à Strasbourg où mon mari était en poste à l'Inventaire alors géré par le Ministère de la Culture.

À la naissance de notre fils Vivien en 1986, je m'adonnais totalement à l'écriture et écrivis de très nombreuses nouvelles publiées dans diverses revues : *L'Encrier Renversé*, *Magie Rouge* (Belgique), *Temps Tôt* (Canada), *l'Effeillé Rose*, *Le Pressoir*, *Citadelles...*

Je n'avais jamais cessé d'animer des ateliers d'écriture aussi bien à Thann, qu'à Mulhouse ou à Belfort où le comédien Marcel Guignard me confia des « Cartes blanches à la poésie » à la Tour 41. J'avais également assuré une série de rencontres dans les collèges des Vosges à la demande de **Marie-Onderet-Pottecher** comédienne du théâtre du Peuple à Bussang et conçu une vaste animation littéraire autour de la figure de **Cocteau** au relais culturel de Rixheim. À Strasbourg, l'écrivain **Jean-Claude Walter** me fit entrer à l'Académie des Marches de l'Est, aujourd'hui Académie Rhénane, où j'occupais pendant quelques années la fonction de secrétaire générale. Cette académie fondée par le fabuliste **Lucien Baumann** me permit de rencontrer de nombreux écrivains de la région ou d'ailleurs, de publier dans la *Revue Alsacienne de Littérature* créée par **Auguste Wackenheim** et **Adrien Finck**.

Je sortis un recueil de poèmes pour enfants en 1994, *La confiance des Abeilles* et en 1996, **Robert Dadillon**, directeur des éditions **Éditinter** publiait *Le temps immobile* qui offrit un tournant à ma vie littéraire car de nombreux ouvrages de poésie et de nouvelles suivirent... Mes enfants à l'école, je repris l'animation de divers ateliers d'écriture à la demande du rectorat, de bibliothèques, d'entreprises, de municipalités...

Parallèlement, je rédigeai des critiques d'art pour la revue *Hebdoscope*, devenue le magazine *Transversalles*, plus tard je commençai à écrire des critiques littéraires pour la revue électronique **Exigence-Littérature** dirigée par l'écrivain **Pierre-Vincent Guitard**. Dès lors de très nombreuses nouvelles rencontres enrichirent ma vie culturelle.

Avec le poète turc **Réha Yunluel**, nous créâmes le site littéraire « Bachibouzouck », mon amie écrivain **Saime Bircan** m'invita à Izmir pour animer des ateliers d'écriture au lycée franco-turc et participer à un festival international de poésie. Toutes les deux, nous avons donné des récitals en français et en turc au lycée et au centre culturel français dans le cadre de la semaine de la francophonie. L'écrivain et éditeur des éditions Arfuyen **Gérard Pfister** lança à Strasbourg les Rencontres Européennes de Littérature qui me permirent d'appréhender d'immenses poètes tels **Kiki Dimoula**, **Antonio Gamoneda**, **Bo Karpelan**, **Anise Koltz...**

Je fis la découverte de **Maximine** par le biais des Rencontres Poétiques organisées par le poète Jacques Goorma, chargé de mission pour la poésie à la Ville de Strasbourg. Ce fut pour moi une révélation, ses pivoines faisaient écho à mes roses que je venais de publier dans *L'heure du jardin*. La poésie de **Maximine** devint le sujet d'une communication que je donnai à l'Université de Clermont-Ferrand où je fus invitée par **Patricia Godi**, enseignante et poète, initiatrice du séminaire « La poésie au féminin » en 2010. Encore un moment fort où je rencontrai **Camille Aubaude**, auteur de l'excellent ouvrage *Lire les Femmes de Lettres* paru chez Gounod.

Par le biais d'un concours organisé par le journal *Centre Presse*, je fis la connaissance du poète **Éric Guillot** qui consacre tous les dimanches une page à la poésie dans son quotidien ! Dans le même temps ma fille **Aurélie-Ondine** me mit en contact avec la productrice **Daisylys** qui reprit certains de mes poèmes très anciens, les fit mettre en musique et les interpréta dans un album *Ombre et soleil* téléchargeable sur jamendo.com.

Aujourd'hui, je travaille à temps partiel pour le service éducation de la Ville de Strasbourg, tous les ans je rassemble des poèmes écrits par les enfants et qui sont publiés dans un petit recueil.

J'anime ici et là des ateliers d'écriture, rédige mes critiques selon les coups de cœur qui pimentent ma vie et de temps à autre, je fais de la figuration pour le cinéma...

J'ai découvert l'an passé le fabuleux ouvrage de **Daniel Cohen**, l'éditeur des éditions **Orizons**, *Eaux dérobées* dont personne ne peut sortir indemne de la lecture. Je viens de lire **Claude Ber** qui m'a fait parvenir récemment *La mort n'est jamais comme* que j'ai ressenti tel un écho aux *Soleils chauves* d'**Anise Koltz**.

D'autres ouvrages m'ont interpellée récemment tel cet extraordinaire *Pages de garde* de **Pascale Lemler**, les poèmes de **Cristina Castello** éblouissants de force et de lumière, *Les écailles du pas* d'**Isabelle Poncet-Rimbaud**, ceux de **Maximine** bien sûr, les journaux d'Albert Strickler et le lumineux premier recueil de ma fille **Aurélie-Ondine Menninger**, *Une virgule dans un sac de pierres* illustré par ses encres et paru chez Éditinter.

Je lis et relis les nouvelles de **Katherine Mansfield**, les ouvrages de sa cousine **Elisabeth von Arnim**, ceux de **Barbara Pym**, **Anita Brookner**, **Sylvia Plath**, **Iris Murdoch**, la nouvelle de **Virginia Woolf** « Lafascination de l'étang » qui se charge et se recharge à chaque lecture au bord de l'eau... et **Suzanne Prou** que je découvris à 15 ans dans une bibliothèque où très pressée, je croyais avoir emprunté un livre de **Proust** ! Je lus d'une traite *Les demoiselles sous les ébéniers* et racontai bien plus tard à l'auteure, lorsque je la rencontrai à Colmar, cette anecdote qui l'amusa beaucoup.

Quant à mes coups de cœur picturaux, ils sont très divers, j'ai une affection toute particulière pour les anges de **Sylvie Lander**.

L'exposition récente au Frac de **Sélestat de Chantal Michel** qui réinterprète avec finesse et intelligence les œuvres du peintre naturaliste suisse **Albert Anke** m'a enchantée, les peintures sur des rouleaux perforés de **Catherine Arnaud** qu'elle fait passer dans un piano mécanique et qui génèrent des musiques écrites par des compositeurs contemporains me surprennent toujours, les photographies de **Geneviève Boutry** qui a mis à l'honneur les roux et les rousses ont un côté véritablement envoûtant, les œuvres empreintes d'une poésie parfois vénéneuse de **Françoise Péetrovitch** m'ont séduite, les peintures naïves sur différents supports de ma mère **Hélène Martinez-Urban**.

Elle exposa, à l'initiative du plasticien **Toussaint Dominici**, avec l'association Traces et Signes en 1982 dans le cadre d'une exposition sur l'Art Brut à Altkirch puis à l'Aubette à Strasbourg ont investi mon intérieur (au propre comme au figuré), les photographies de mon époux **Claude Menninger** qui furent mises à l'honneur à la BNF à Paris en 2004 dans le cadre des 40 ans de l'Inventaire nous accompagnent dans nos pérégrinations.

J'ai toujours par ailleurs en mémoire ma rencontre avec **Hélène de Beauvoir** qui vivait seule alors dans une ferme à Goxwiller, « oubliée de Paris » selon ses dires et que mon ami **Marc Matter** et moi-même aperçûmes un marteau piqueur œuvrant sur un vaste panneau en plexiglas à 84 ans dans son écurie. Ayant apprécié mon petit recueil *La confiance des abeilles*, elle m'avait invitée dans un atelier où elle me confia que dans chacun de ses tableaux, elle y avait caché un petit élément ludique et drôle, connu d'elle seule, suprême et sublime pirouette au seuil de la mort !

Tous les films de **Louise Brooks** sont pour moi des coups de cœur et dans le même temps des crève-cœur, cette femme belle drôle, intelligente a été également une « oubliée » lors de l'avènement du film parlant, quant aux oubliées de la littérature, de la peinture, de la musique, il y en a tant à découvrir ou à redécouvrir... J'essaie avec la rédaction de mes critiques sur Exigence-Littérature de faire surgir de l'ombre certaines d'entre elles...

Mes goûts musicaux sont très éclectiques et si j'apprécie le *Boléro* de **Ravel**, j'aime aussi le Rock des années 50, le flamenco, le fado... Toutes les musiques susceptibles de me soulever entre ciel et terre ! Car la danse fait partie de ma vie...

J'ai découvert l'expression corporelle à 14 ans avec la musique des Percussions de Strasbourg, à l'université j'ai pratiqué la danse libre de **Malkowsky**, puis ai suivi de nombreux et très divers stages de danse. **Pina Bausch** est la chorégraphe qui a donné la plus belle illustration de ce qu'est la danse à mon sens, un instant de vie découpé dans la lumière et le mouvement !



Légende de l' image

Au salon du livre

Légende de l'image

Une lecture dans la
bibliothèque
d'Eckbolsheim en
Alsace

Dans mes nombreux récitals, la danse prolonge souvent les poèmes. En 2006, mes textes mis en musique par le pianiste de jazz **Pascal Palamidessi** ont été dansés par **Colette Mauri** et moi-même dans le spectacle *Danse avec les mots*.

Quant à mon temps libre, j'aime à le passer à écrire dans notre maison en Alsace près du Rhin, proche du Kaiserstuhl et de la Forêt Noire en Allemagne où comme **René Schickelé** que j'ai redécouvert dans la magnifique traduction de **Maryse Staiber** et d'**Irène Kuhn** « Paysages du ciel », j'observe « les mains fantomatiques du sureau » qui « s'agitent pour faire signe ». Être en totale symbiose avec la nature procure un état de grâce que seul le poème peut prolonger...

Françoise Urban-Menninger



Bibliographie de Françoise Urban-Menninger

Bibliographie incomplète de l'auteure*

Recueils de nouvelles

- * *Les heures bleues*, éd. Éditinter, coll. Côté courts , 1998.
- * *La Belle Dame*, éd. Éditinter, coll. Côté courts, 2009.

Recueils de poésie

- * À hauteur de vague et de parole, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1980.
- * *Sur les bords de ma rime*, 1982.
- * *La confiance des abeilles*, éd. Éditinter, 1994.
- * *Le temps immobile*, éd. Éditinter, coll. L'échappée belle, 1996.
- * *Lignes d'eau*, éd. Éditinter, 1997.
- * *L'âme éclore*, éd. Pays d'herbes, 1997.
- * *L'or intérieur*, éd. Éditinter, 1997, aquarelle et lavis de Camille Claus.
- * *Encres marines*, éd. Éditinter, 1999.
- * *Fragments d'âme*, éd. Éditinter, 2001.
- * *Le château de vers*, éd. Jérôme Do Bentzinger, 2003, illustrations de Marc Barraud.
- * *Le rire des mandarines*, éd. Pierron, 2004.
- * *L'heure du jardin*, 2005.
- * *L'arbre aux bras nus*, éd. Éditinter, 2006.
- * *La draperie des jours*, éd. Éditinter, 2008.
- * *Chair de mémoire*, éd. Éditinter, 2010.
- * *De l'autre côté des mots*, éd. Éditinter, 2012.

Françoise Urban-Menninger publie également dans des périodiques et des ouvrages collectifs parmi lesquels, on peut citer :

- * *Poèmes pour Haïti*, éd. L'Harmattan, 2011.
- * *Anthologie féminine des poèmes érotiques*, éd. Erotidia, 2011.
- * *Poésie Dichtung* d'Adrien Finck, Ensemble Artistique des Vosges du Nord, 1979
- * Geneviève Grimler, *Le livre des amoureux*, Éditions du Rhin, 1994
- * *Mille poèmes brefs*, éd. L'Arbre à Paroles, 1997.

- * *Ombre et soleil* qui est un album de poésie sonore réalisé par Daisylys sur jamendo à partir de textes du recueil *Les bords de ma rime*, url. <http://www.jamendo.com/fr/album/109354> (voir le lien vers cet album dans le numéro présent p. 56)
- * Poème et nouvelles dans le périodique *Centre Presse* et dans les *Dossiers d'Aquitaine*, *La Guilde des Lettres*, des poèmes de Françoise Urban-Menninger dans le *Florilège*, 2012 du Chasseur abstrait, dans la revue électronique *Le Pan poétique des muses*. On peut aussi citer la nouvelle « *La limonade* » (parue dans la *Revue Alsacienne de Littérature*)

Vient de paraître

- * « Merlu, le petit merle », « La psyché », « Le loup » et « Le bec d'oiseau », Théâtre d'ombres (nouvelles fantastiques), Nouvelles fantastiques de Françoise Urban-Menninger, textes parus accompagnés d'une biobibliographie de l'auteure dans le périodique *Centre Presse Le journal de l'Aveyron*, dans le n° 210, 29 Juillet 2012, p. 22 (image scannée avec l'aimable autorisation de l'auteure et du périodique).

À paraître

Des poèmes et nouvelles dans le n°2 et dans l'Anthologie *Introspection* de la revue *Le Pan poétique des muses*.

Articles et notes de lecture

Françoise Urban-Menninger a déjà rédigé au moins soixante-dix textes qui critiquent des ouvrages littéraires (publiés par le site Exigence-Littérature) et plusieurs articles qui traitent de l'actualité artistique ont été publiés dans la revue *Transversalles* (voir plus loin dans ce numéro...)

Critique littéraire

On cite ici certains des textes publiés par le site Exigence-littérature, où il y a plus de soixante-dix billets

1) « L'Exil de l'été, poèmes de Jacques-Henri Caillaud. Édition La Bartavelle 2005 », mis en ligne le 22 novembre 2005, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=193

2) « *Prisonnier au berceau* de Christian Bobin. Mercure de France, 2005 - Collection "Traits et portraits" dirigée par Colette Fellous », mis en ligne le 1^{er} décembre 2005, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=195

3) « Au front des sapins poèmes de Maximine. Editions Arfuyen, 2005 », le 28 décembre 2005, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=207

4) « *Le vol du loriot* de Jacques Goorma, Poèmes publiés aux éditions Arfuyen, 2005 », mis en ligne le 14 janvier 2006, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=216

5) « *Et la terre coule*, poèmes d'Henri Meschonnic Prix de Littérature Nathan Katz 2006, paru aux éditions Arfuyen », mis en ligne le 5 mars 2006, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=256

6) « Clarté sans repos, poèmes d'Antonio Gamoneda (Ed.Arfuyen 2006), traduit de l'espagnol par Jacques Ancet. Prix Européen de Littérature 2006 », mis en ligne le 5 mars 2006, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=257

7) « La semaine de la francophonie en Turquie du 17 au 24 mars », mis en ligne le 2 avril 2006, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=269

8) « *Les écailles du pas*, poèmes d'Isabelle Poncet-Rimaud, paru aux éditions Editinter, troisième trimestre 2006 », mis en ligne le 7 novembre 2006, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=387

9) « *Carnet pour habiter le temps*, poèmes de Francis Krembel, paru aux éditions les Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles 2003 », mis en ligne le 6 décembre 2006, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=398

10) « *L'ailleurs des mots d'Anise Koltz*, Recueil de poèmes, paru chez Arfuyen en janvier 2007 » mis en ligne le 24 janvier 2007, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=415

11) « *Le repos dans la lumière*, textes de Joseph Joubert. Textes choisis et présentés par Jean Mambrino. Editions Arfuyen 2007 », mis en ligne le 8 février 2007, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=419

12) « *En construisant des cabanes pour les oiseaux*, prose poétique de Marc Syren, paru chez Lieux-Dits, collection du Loup bleu », mis en ligne le 19 février 2007, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=424

13) « *Dehors*, poèmes de Bo Carpelan. Editions Arfuyen 2007, traduction du suédois de Finlande par Pierre Grouix », mis en ligne le 21 mars 2007, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=442

* Cette biographie ne mentionne pas toutes ses publications (ses textes de critique d'art, textes de critique littéraire, poèmes, nouvelles, etc.). Toutes ses brèves de lecture sont consultables en ligne (url. <http://www.e-litterature.net/publier3/spip/spip.php?auteur78>, url. <http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?auteur78>)

Notes de lecture

de quelques œuvres de

Françoise Urban-Menninger

Nelly Taza

Ces notes de lecture concernent en désordre les ouvrages suivants : *La Belle Dame*, *L'heure du jardin*, *Fragments d'âme*, *Le temps immobile*, *L'or intérieur*, *Les heures bleues*, des nouvelles et poèmes divers... Il s'agit de remarques générales sur son style et sur les thèmes récurrents de ses écrits.

Ces brèves de lecture traitent surtout des livres cités plus haut, je prends aussi en compte les thèmes et textes sélectionnés par Dina Sahyouni (voir plus loin le « Florilège de Françoise Urban-Menninger »). Par ailleurs, j'essaie de souligner les caractéristiques communes à ses œuvres et de décrire certaines figures féminines présentes dans ses écrits.

On découvre par exemple que l'auteure privilégie certaines figures de style que nous trouvons dans ses recueils de poésie, parmi lesquelles, on peut citer la répétition des mots, voire même un vers ou une section du vers, c'est le cas de « ma mort » qui se répète dans ses poèmes et révèle une conscience éveillée du cheminement du corps vers sa propre fin. Penser la mort comme partie intégrante de la vie permet ainsi de dédramatiser ses conséquences et ses méfaits...

Un dialogue s'installe au fil des poèmes entre elle et les éléments de la nature, entre elle et la mort, entre elle et les souvenirs...

Et la mort devient une scène de la vie quotidienne, un état qui fait appel à la vie. La mort « s'incline » face à la vie et qui insuffle à l'auteure l'amour des choses simples.

Et l'on apprend avec elle à vivre pleinement le moment présent, à aimer la vie et à espérer. L'enfance, va dans ce sens, elle enfonce la nouvelliste-poète dans ses propres souvenirs, dans le temps des autres, dans une nostalgie attendrissante comme si elle fait un appel continu à ses forces vives, à la vie et à l'espoir pour mieux apprécier le présent.

Si la mort, dans ses œuvres, « s'incline » maintes fois face à la vie, elle gagne aussi de temps en temps.

Dans la *Chair de mémoire*, la mort des êtres chers devient non pas une source de souffrances mais un lieu de mémoire, le territoire de la vie par le biais de l'amour que l'on porte à l'autre (même quand il n'est plus là). Les spectres, les fantômes et les souvenirs des êtres chers peuplent le livre d'espoir, il n'y a pas de place pour la mélancolie parce que l'amour est la vie qui s'exprime à travers la fidélité aux êtres chers : c'est la transmission de leur mémoire et tous les mots qui décrivent l'absence demeurent en soi. Les narratrices, les narrateurs et les personnages que Françoise Urban-Menninger invente et met à l'œuvre sont les voix des autres qui l'habitent.

L'écriture de Françoise Urban-Menninger est celle de la mémoire, celle de l'autre et de la philanthrope fidèle à ses ancêtres. Celle qui n'oublie guère ses racines et avance en donnant sens au passé comme au présent. Ce sens-là est l'amour des autres. Cette écriture où l'autre est constamment présent est une invitation à l'amour d'autrui et aux désirs. Dans *L'or intérieur*, l'espoir est symbolisé par la lumière, le bleu, l'or et le soleil, et le travail artistique de Camille Claus accompagne la démarche singulière de Françoise Urban-Menninger. Il illustre sans aucune ambiguïté l'amour et l'espoir qui animent et jaillissent de sa poésie. La couverture du livre représente le symbole conventionnel de l'amour qui est un cœur et il est peint en trois couches principales de couleurs lumineuses. *L'or intérieur* est cet amour-espoir que l'on porte en soi, c'est le poème-sourire dont parle Dina Sahyouni dans l'éditorial, c'est aussi la poésie comme un don... Le même appel à l'espoir retentit dans ses recueils et se répète sans cesse pour résister à la mort. Cela n'empêche pas la mort d'être un des thèmes les plus importants de son écriture, mais il reflète la sagesse philosophique de cette femme poète qui se sait. Elle sait aussi comment être au monde et à l'autre.

La nature constitue une autre source d'inspiration, une autre poésie d'elle-même. Elle représente le refuge, le territoire de la mémoire et le lieu même de la création poétique (voir par exemple les recueils *L'heure de jardin* et *Le temps immobile*).

Le jardin, la forêt, les roses, les fruits, l'eau, les fleurs et les autres éléments de la nature sont là. C'est tout un vocabulaire botanique dense et riche qui s'offre à nous dans les pages des livres de Françoise Urban-Menninger.

Ce vocabulaire botanique va de paire avec un vocabulaire culinaire bien soigné qui réveille en nous l'enfance, ses joies et peines, notamment sa gourmandise (voir des textes comme « la boîte à gâteaux », le « Vacherin glacé », « La tarte aux pommes », etc.). La lecture devient un plaisir des sens où la vue et le goût sont constamment sollicités. Ces vocabulaires rendus poétiques font partie de l'univers de l'enfance comme celui de la mémoire. Dans la nouvelle autobiographique le « Vacherin glacé », déguster un morceau du vacherin est le moment où la narratrice va « à la recherche du temps perdu » où elle renouvelle l'expérience de Proust vécue comme l'inattendu, l'irruption du passé au présent ou la démultiplication du temps dans une cacophonie idéologique et poétique. L'objet symbolique n'est pas le même mais il est le lieu d'une rencontre littéraire unique entre la narratrice et Proust...

Le bleu est aussi un thème principal chez Françoise Urban-Menninger. Il est bel et bien présent dans sa poésie comme dans sa prose. Il ne fait appel qu'à la vie, qu'à l'état d'être dans l'espoir de cheminer lentement mais sûrement vers la fin qui n'est qu'une étape (de la vie) parmi d'autres...

Le bleu est un autre symbole fort de la poésie occidentale qui apparaît dans ses écrits comme une nécessité poétique. Le bleu représente l'encre, le poème, le ciel, la mer...

Le bleu est l'espoir, la terre de la joie et de l'écriture (la couleur de l'encre). Dans *Les heures bleues*, le bleu est la couleur symbolique du temps. Elle y trouve une source d'inspiration et un souffle spirituel qui maintient l'auteure consciente et en vie.

Un autre trait caractérise l'écriture de Françoise Urban-Menninger, c'est qu'elle déjoue les idées établies grâce à l'ironie qui n'est qu'une manière de pivoter les clichés comme celui des filles qui naissent dans les roses...

On voit dans ses recueils, la figure de la femme-rose qui se décline aussi en mère-rose et en moi-rose. Cette figure est d'une part, celle qui accentue l'image traditionnelle qui lie les femmes aux roses et une certaine féminité s'exprimant en vulnérabilité, beauté, parfum, délicatesse, fragilité, etc.

Et d'autre part, elle y trouve une source d'inspiration et un lien avec sa propre enfance : un rappel incessant de l'image de sa mère qui cultive les roses et qui devient elle-même la rose ou la roseraie (voir par exemple son recueil *L'heure du jardin*)...

Le recueil *L'heure du jardin* révèle particulièrement l'attachement de Françoise Urban-Menninger à cette féminité qui n'est pas vue comme réductrice mais comme une source d'épanouissement et de fidélité à une histoire personnelle et universelle. Les figures masculines demeurent furtives et incomplètes. Par contre, les figures féminines sont nombreuses et bien croquées. D'ailleurs, elles renvoient, presque, toujours à la nature. Une certaine sérénité et un certain humour viennent happer la nouvelliste et lui permettre de rester dans l'espoir. Son attachement aux figures de vieilles femmes qui lui rappellent le passage du temps, sa propre mère et toutes ces femmes qui transmettent la vie puis vieillissent dans des sociétés qui ne leur accordent pas assez d'importance. Ces portraits de femmes décrites dans le crépuscule de l'âge sont un témoignage bouleversant de la volonté de l'auteure de donner une image positive de la vieillesse d'une femme. Cela va à l'encontre de l'image conventionnelle de la figure de la vieille femme laide, méchante ressemblant à une mauvaise sorcière véhiculée par les contes de fées et d'autres légendes, mythes et contes populaires dans presque toutes les traditions (surtout la tradition occidentale). Dans ses deux recueils de nouvelles, on tombe sur la même fidélité aux femmes et à leur rôle primordial dans la société. D'autres engagements à l'égard des femmes sont présents dans les écrits et la vie de l'auteure, parmi lesquels, on peut citer ses poèmes qui transforment le quotidien d'une femme et les tâches ménagères en poésie qui célèbre les joies et les peines d'être femme (une manière de leur rendre hommage).

D'autres thèmes principaux comme l'enfance, le temps et la poésie habitent les écrits de notre poète et animent bellement sa plume. On note également la passion de Françoise Urban-Menninger pour un lyrisme minimaliste et sobre qui donne à ses poèmes un éclat qui rappelle la joie d'être en vie. Et l'on peut dire qu'elle est en cela un beau témoignage d'une poésie qui insuffle la joie de vivre et l'amour des autres.

Françoise Urban-Menninger, *La Belle dame*, nouvelles. Éditinter, 2009, 125 p.

Invité
Jean-Claude Walter

Non, Françoise Urban-Menninger n'a pas abandonné la poésie pour la prose. elle a déjà signé, depuis 1980, une quinzaine de brefs recueils en vers, et voici son deuxième livre de nouvelles, joliment titré *La belle dame*. Loin « *des mots si creux qu'ils résonnent dans le néant avec un bruit de papier froissé* » (comme il est dit dans la dernière page), les récits ici assemblés nous entraînent dans une barcarolle de personnages et d'atmosphères, où les mots justement sont les sismographes de la rêverie et de l'émotion.

On part souvent de la réalité la plus tenue, pour s'engouffrer sans y prendre garde en un songe où "l'infinitude du vide" peut vous aspirer jusqu'au prendre garde en un songe où des personnages nous guident vers un pays en partie imaginaire :

Gustave Champou, l'accordéoniste, Mimi Lunel, Mme Ploum, Ombeline, sœur Rosemonde...

La belle dame, qui est aussi la belladone, aux vertus vénéneuses, ou la Bella Bonna, résume bien les pouvoirs magiques qui se font jour d'un texte à l'autre. Dès la première page, le narrateur se transforme en "chien de la maison" attaché sur le balcon, alors qu'à la page 90 c'est la narratrice qui devient chatte en buvant de l'herbe aux chats... Prédestinée, comme elle l'était, grâce à ses yeux... de chat !

Ce sont donc des contes, où l'on passe aisément d'un jeu de mots à un jeu de rôle, du corps à l'âme et vice versa, de la tendresse à la cruauté, et, bien sûr, de la vie à la mort, et son contraire. Dans *Sauve qui peut !*, on erre à travers Strasbourg dans un climat fantastique, alors qu'avec *Les Jardins d'Opatija* ce sont les abominations de la guerre de Bosnie qui succèdent à une évocation plutôt élégiaque. La ville, le Rhin, la mer, — ou le parc du Contades —, l'auteur sait nous entraîner sur les pistes de l'imaginaire, à travers des lieux donnés, à la recherche de la forêt enchantée et de la maison en pain d'épices de Hansel et Gretel — le conte qui, maintenant, a toutes ses préférences...

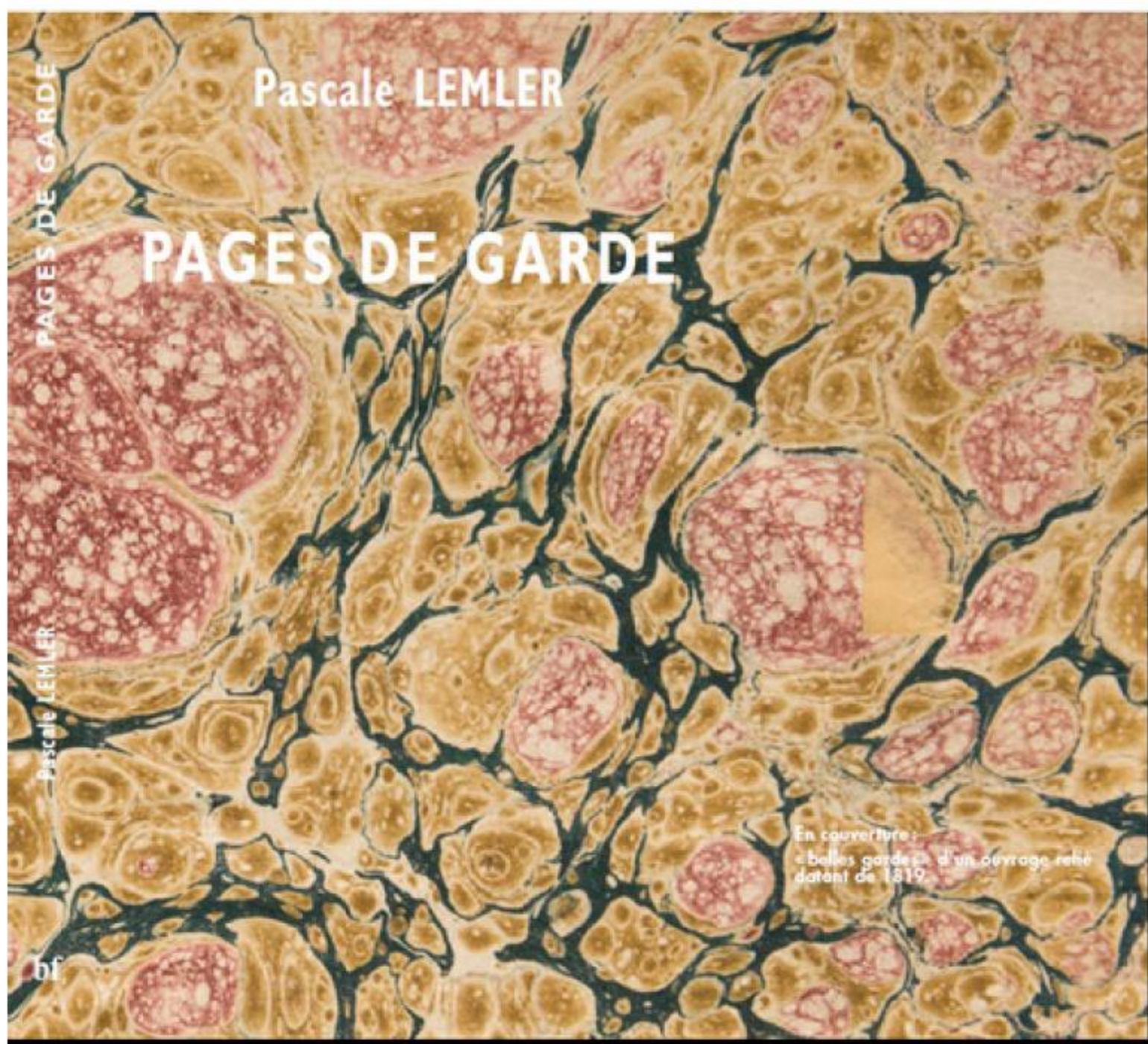
Texte reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et du périodique DNA.

Première publication dans le n° 274 dans *DNA* le 12 décembre 2009 dans le magazine Reflets/Livres

Jean-Claude Walter
est auteur et poète contemporain

http://www.arfuyen.fr/html/ficheauteur.asp?id_aut=1106

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Claude_Walter



Pascale LEMLER

PAGES DE GARDE

PAGES DE GARDE

Pascale LEMLER

En couverture :
« belles gardes » d'un ouvrage relié
datant de 1819.

bf

Françoise Urban-Menninger d'après ses contemporain.e.s et les périodiques

à travers des citations et/ou des coupures de journaux...

« Il y a un style – un ton – bien particulier dans les courtes nouvelles de Françoise Urban-Menninger. Les sujets y sont sans doute pour quelque chose mais aussi la façon de les traiter avec tendresse et humour qui fait se demander : mais d'où lui vient cette passion pour les vieilles dames ? [...] »

Douceur de la mort, mort douce, c'est bien de cela qu'il s'agit, même à travers ces heures bleues qui furent celles des lointaines initiations charnelles de ces vieilles femmes aujourd'hui proches de l'éternité. [...] »

La nostalgie est bien un plaisir doucement morbide mais aussi une façon d'appriivoiser la mort [...] »

Citation de Penvins, « *Les heures bleues* - Françoise Urban-Menninger », url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=682

« Cette fois, c'est toute l'enfance qui apparaît en une quarantaine de poèmes recueillis ici par la poétesse du *Temps immobile*, en ce cortège d'ombres familières : parents, grands-parents, enfants, invités, à travers réunions de famille, souvenirs et gestes, lieux et attitudes. »

Françoise Urban-Menninger est fidèle à son univers-celui d'une certaine vie quotidienne, dans le regard de l'enfant, comme à son verbe. Elle s'interroge, et nous avec elle : comment pouvons-nous atteindre, en un jardin engourdi, autour d'une table en fête, ou bien au cœur d'une roseraie, ce lieu « où les paupières de l'ombre / verrouillent leurs secrets » ? [...] » **Citation de Jean-Claude Walter**, « Le monde de l'enfance *La draperie des jours*, Françoise Urban-Menninger, éditions Éditinter, 48 pages, 10 euros. », article publié par les Chroniques de la Luxiotte, texte mis en ligne le 10 juin 2008, url. <http://www.luxiotte.net/liseurs/livres2008a/urbanmenningero2.htm>.

« Sa dernière parution *Chair de mémoire* rassemble une cinquantaine de courts poèmes, qui cultivent par le verbe la mémoire de l'être cher perdu. "Nous irons aux mets fermentés, de l'éternel recommencement..." À travers ses rimes, la poète transforme les mots en matière organique. [...] Ainsi, l'auteure aborde la mort par la vie en verbalisant l'absence. La parole poétique prolonge la relation avec l'être aimé, la mère, ou à des lieux de souvenir, Prague, au-delà de leur présence physique. Critique littéraire pour le site "Exigence-Littérature" et critique d'art pour [la revue] "Transversales", Françoise Urban-Menninger a reçu plusieurs prix d'écriture. [...] »

Citation de Louise Beauchêne, « Françoise Urban-Menninger *Chair de mémoire* », article publié dans le périodique *DNA* (le 5 janvier 2012)).

« « L'Âme Éclore », par Françoise Urban-Menninger aux Éditions Pays d'Herbes. [...] Dans ce recueil imprimé à l'ancienne et illustré en couverture par Camille Clauss, « chaque poème ouvre son opercule sur l'âme du monde et draine dans sa ronde nos âmes minuscules ». [...] » **Citation de la note du coin de lecture** publiée dans le périodique *DNA Jardins* (url. <http://jardins.dna.fr/19991201/index.html>, ou url. <http://jardins.dna.fr/20100401/>)

« [...] C'est cela bien sûr qui pose question : pourquoi s'attarder ainsi sur les petites vieilles, on notera au passage qu'il s'agit presque toujours de femmes ce qui en dit peut-être un peu plus long sur les relations que l'écrivain entretient avec ses personnages. Quelle idée de s'intéresser à ce point - presque une obsession - à ces femmes au bord de la mort ? »

Comme un besoin irrésistible de l'appriivoiser. Et elle l'appriivoise la mort à la manière de ces petites vieilles qui ne savent pas si elle est déjà là ou si elle va venir. C'est le sort commun, bien sûr, mais peu osent s'y atteler ! [...] Lisez et relisez ces nouvelles toutes simples, derrière leur légèreté voulue il y a toute cette part de la vie que notre monde feint d'ignorer.»...

Un poète en vacances

Pendant son enfance, Françoise Urban-Menninger a passé ses vacances à Kumbheim, dans la maison de ses grands-parents. Aujourd'hui, elle y revient aussi souvent que possible : un bel endroit pour écrire et se ressourcer.



« La poésie est le dernier des arts de résistance dans ce monde de consuméristes... »

Documents joints à la fin du numéro



Le ciel lessivé
Le jour du poème
La terre est un poème
C'est l'heure
Fruits de lumière
Le poème dans l'être
Le poème dans l'être

Biographie
Bibliographie

Photo des poèmes dans le Centre

Photo de l'article du périodique

Poèmes publiés le 6 décembre 2009. Photo scannée p. 23. Tous nos remerciements vont au poète Éric Guillot et au périodique *Centre Presse* !

Art. du 11 août 2012. Nos remerciements à l'équipe du journal ! Photo scannée de l'article, url. <http://www.dna.fr/edition-de-colmar/2012/08/11/un-poete-en-vacances>

Le damier de la mer

Poèmes de Françoise Urban-Menninger



Françoise Urban-Menninger - Quand l'écrit, je sentais sous les mots, le poids du poème

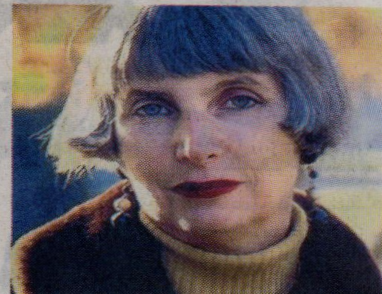
Le ciel lessivé
Le jour du poème
La terre est un poème
C'est l'heure
Fruits de lumière
Le poème dans l'être
Le poème dans l'être

Le ciel lessivé
Le jour du poème
La terre est un poème
C'est l'heure
Fruits de lumière
Le poème dans l'être
Le poème dans l'être

La leu de cal

POÉSIE Françoise Urban-Menninger Chair de mémoires

L'auteure alsacienne Françoise Urban-Menninger présente un nouveau recueil de poèmes intitulé *Chair de Mémoire*. Poète, mais également nouvelliste, l'ancienne professeur de philosophie totalise à ce jour dix-sept ouvrages à son actif. Sa dernière parution *Chair de Mémoire* rassemble une cinquantaine de courts poèmes, qui cultivent par le verbe la mémoire de l'être cher perdu. « Nous irons à la table des mots, goûter aux mets fermentés, de l'éternel recommencement... » À travers ses rimes, la poète transforme les mots en matière organique. Le lecteur les entend naître et résonner dans un dialogue intérieur. Ainsi, l'auteure aborde la mort par la vie en verbalisant l'absence. La parole poétique prolonge la relation avec l'être aimé, la mère, ou à des lieux de souvenir, Prague, au-delà de leur présence physique. Critique littéraire pour le site



Françoise Urban-Menninger. DR.

« Exigence-Littérature » et critique d'art pour « Transversales », Françoise Urban-Menninger a reçu plusieurs prix d'écriture. Ses poèmes sont publiés dans de nombreuses revues littéraires et traduits dans plusieurs pays. Anciennement attachée culturelle à Mulhouse, elle vit actuellement à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture. LOUISE BEAUCHÊNE

► *Chair de mémoire*. Edition Editinter Poésie.

Photo des poèmes dans le Centre

Photo de l'article du périodique DNA

Poèmes publiés le 6 décembre 2009. Photo scannée p. 23. Tous nos remerciements vont au poète Éric Guillot et au périodique *Centre Presse* !

Art. du 5 janvier 2012. Nos remerciements à l'équipe du journal ! Photo scannée de l'article de Louise Beauchêne...

...à travers des citations et/ou des coupures de journaux

Citation de Penvins, « *La Belle Dame* - F. Urban-Menninger/ Éditinter », article publié par le site Exigence-Littérature, mis en ligne le 12 mai 2009, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=729#.UAhRVibGpRs.email

« [...] C'est une friandise délicate pour les enfants et pour les grands qui a un goût de reviens-y. [...] On se laisse emporter page après page, [...] au jeu avec les mots, dans ce Château de vers [...] »

Citation de Marie, « Le Château de vers, de Françoise Urban-Menninger (éd. Jérôme Do Bentzinger) », texte publié par le site Le Café littéraire luxovien, url. <http://www.calilux.net/index.htm>.

« [...] Les sujets y sont sans doute pour quelque chose mais aussi la façon de les traiter avec tendresse et humour qui fait se demander : mais d'où lui vient cette passion pour les vieilles dames? Parce que, assurément, Françoise Urban-Menniner les aime ces vieilles dames un peu kitsch façon Jacques Faisan ou Agatha Christie qui sont capables d'inventer de petits meurtres entre amies avec une délicieuse malice tant elles sont familières avec la mort. [...] Faut-il alors se dire que ce qui tient à cœur de Françoise Urban-Menninger, au point d'en faire le sujet essentiel de ce recueil, c'est de nous rappeler que sans cette familiarité avec la mort, il n'y a pas de société véritablement humaine ?

Question que vous vous poserez peut-être, vous aussi, après avoir lu ces quelques nouvelles au charme assurément troublant. » **Citation de Penvins**, « *Les heures bleues* - Françoise Urban-Menninger, Éditinter, 1998 », texte publié par le site Exigence-Littérature, mis en ligne le 11 janvier 2009, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=682#.UAhRBDMcC-o.email

Notre avis sur l'article publié par DNA de ce mois-ci : « Françoise Urban-Menninger, Un poète en vacances » (cité en coupure p. 20 de ce numéro)

Dans cet article, on parle de la biographie de l'auteure, on retrace l'histoire familiale de la nouvelliste puis on critique sa poésie. L'article contient donc des informations biographiques au début où l'on parle de l'histoire de l'endroit où elle se trouve (la maison familiale)

On remarque qu'une certaine familiarité hante ce portrait littéraire fait par le journal et qui se trouve dans le vocabulaire et la présentation de ses parents : "Son papa René" à la place de "Son père René Urban", "Il a épousé une catalane, Hélène"....

L'article aborde ensuite une question intéressante : que représente la poésie pour elle ? Et l'on rapporte indirectement sa réponse. Selon elle, la poésie est le lieu de mémoire et le lien contigu avec les proches qui ne sont plus là. C'est aussi un refuge, un lieu pour se souvenir comme on peut le constater dans la citation suivante : "La poésie est pour elle une création, mais permet de puiser au fond de soi des choses oubliées". La poésie est aussi selon elle : "le dernier îlot de résistance dans ce monde de consommation."

« Françoise Urban-Menninger est poète et nouvelliste. Après des études de philosophie et de lettre à Strasbourg [...] Françoise Urban-Menninger est critique littéraire sur le site Exigence-Littérature et critique d'art dans la revue Transversales. Elle a obtenu de nombreux prix de poésie et de nouvelles dont celui de la Nouvelle Universitaire en 1993. En 2006, elle sera l'invitée de la semaine de la francophonie à Izmir, en Turquie, où elle a de surcroît animé des ateliers d'écriture au lycée franco-turc d'Izmir dirigé par l'écrivain Saime Bircan. Les poèmes et nouvelles de Françoise Urban-Menninger sont traduits en allemand, turc, anglais, espagnol... L'auteur est membre de l'Académie des « Marches de l'Est » et de « Poetas del Mundo ». »

Citation de la présentation faite de Françoise Urban-Menninger par le journal Centre Presse du mois dernier, voir aussi p. 22 de ce numéro.

Merlou, le petit merle

Nouvelles fantastiques de Françoise Urban-Menninger

Théâtre d'ombres
(Nouvelles fantastiques)

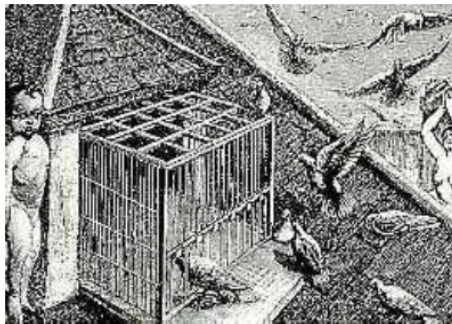
Françoise Urban-Menninger est poète et nouvelliste. Après des études de philosophie et de lettre à Strasbourg, elle a été enseignante au lycée de Munster puis animatrice culturelle à Thann avant d'être attachée culturelle à Mulhouse. Auteure d'une vingtaine de recueils de poèmes et de poésie, elle réside aujourd'hui à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture. Françoise Urban-Menninger est critique littéraire sur le site Exigence-Littérature et critique d'art dans la revue Transversales. Elle a obtenu de nombreux prix de poésie et de nouvelles dont celui de la Nouvelle Universitaire en 1993. En 2006, elle sera l'invitée de la semaine de la francophonie à Izmir, en Turquie, ou elle a de surcroît animé des ateliers d'écriture au lycée franco-turc d'Izmir dirigé par l'écrivain Saime Bircan. Les poèmes et nouvelles de Françoise Urban-Menninger sont traduits en allemand, turc, anglais, espagnol... L'auteur est membre de l'Académie des « Marches de l'Est » et de « Poetas del Mundo ».

Merlou, le petit merle

- C'est un petit merle, avait dit maman.
- Le pauvre, il a dû tomber du nid, avait ajouté Jeanne, chagrine.
- Oh, maman, si nous l'emportions à la maison? Avait aussitôt proposé Isabelle, pleine d'espoir.
Maman hésitait dans sa robe jaune soleil, alors papa a donné son avis.
- On ne peut pas laisser ce petit merle tout seul dans le parc, il ne sait pas voler, il est sans défense et un chat risque fort de le dévorer...
Maintenant, Jeanne et Isabelle, émerveillées, contemplant Merlou, leur petit protégé qui se blottit dans le fond de la boîte à chaussures que maman a tapissé d'ouate.
Les deux sœurs ont téléphoné à papa Paul qui vit entouré d'animaux dans sa ferme, loin de la ville. Il leur a conseillé de prendre une pipette pour donner à boire à l'oisillon et de le nourrir avec du jaune d'œuf qu'elles lui enfonceront dans le bec avec une allumette.
Dans la cuisine, Jeanne tient Merlou dans ses deux mains qui s'arrondissent autour de lui comme un petit nid douillet. Seul le minuscule bec jaune dépasse.
Isabelle y introduit la pipette, Merlou frissonne mais il ingurgite un peu d'eau à la grande fierté de ses protectrices. Par contre, il refuse obstinément de manger et enfouit sa petite tête dans son plumage noir.
Papa intervient.
- Cela suffit pour ce soir. Demain, quand il sera moins farouche, il s'alimentera et bientôt, vous verrez, il saura voler de ses propres ailes. À ce moment-là, vous lui rendrez sa liberté et vous le relâchez dans le parc.
Jeanne et Isabelle se regardent... Relâcher Merlou, papa n'y pense pas! Il vient à peine d'arriver et il fait déjà partie de la famille! Cette nuit-là, Jeanne et Isabelle font des rêves d'oiseaux. Elles se sont toutes deux métamorphosées en volatiles et sont enfermées dans des cages à barreaux si étroits...
Elles aperçoivent des morceaux de ciel et de nuages qu'elles ne peuvent pas atteindre. Les arbres leur tendent vainement leurs bras protecteurs... Elles sont si malheureuses comme si on leur avait coupé les ailes!
Le matin, Jeanne et Isabelle deboulent dans la cuisine où un rayon de miel s'est posé sur la boîte à chaussures dans laquelle Merlou les accueille en pépiant et en montrant le bout de son bec doré.
- Il faut que tu manges, déclare Isabelle, en essayant de lui ouvrir le bec avec l'allumette trempée dans du jaune d'œuf. Mais Merlou, sans desserrer son bec, les fixe de ses yeux en tête d'épingle qui luisent dans l'ombre de son plumage.
- Oui, mange, Merlou, implore Jeanne. Mange si tu veux retrouver tes tiens et t'envoler avec eux. Mange Merlou, si tu veux regagner ta liberté!
Merlou observe Jeanne, puis Isabelle et, soudain, d'un coup de bec, il happé le bâtonnet et avale goulûment la nourriture qu'elles lui offrent...

La psyché

Depuis trois mois, Léontine venait quotidiennement faire le ménage chez les Dugommier, un charmant couple de retraités venus finir leurs vieux jours dans une maison calme et paisible, située sur les bords de la Marne, à Dormans.
Léontine avait coutume de se mirer longuement, chaque matin, à son arrivée, dans la psyché placée dans le hall d'entrée de la villa. Depuis le premier jour, elle était fascinée par le grand miroir mobile qu'elle pouvait incliner à volonté. Elle ne manquait jamais d'astiquer à la cire d'abeille le monumental cadre de bois en chêne qui entourait le miroir. Elle essayait avec amour le tain de la glace qui lui renvoyait son reflet. Le temps passait et s'écoulait sans heurt dans la vieille demeure paisible à l'instar de la rivière qui la bordait.
Un soir, Monsieur Dugommier s'endormit pour toujours, un livre ouvert entre ses mains parcheminées. Un matin, ce fut Madame Dugommier que Léontine retrouva sans vie, un sourire serein sur ses lèvres, dans son grand lit à baldaquin.
Léontine, impassible, n'en continua pas moins à faire son ménage quotidien dans la villa des Dugommier et à lustrer inlassablement le miroir dans le hall d'entrée.
Du temps passa encore et Léontine finit pas s'installer dans la demeure.
Sa vie désormais tourna tout entière autour de la psyché qui en devint le centre, le cœur, puis l'âme même de son existence.
Léontine, des heures durant, s'abîmait le regard irrévérablement, tel Narcisse, dans la contemplation d'elle-même. Elle noyait ses yeux dans le reflet liquide que lui renvoyait son regard. Bientôt, elle fut incapable de voir autre chose qu'elle-même. Elle était captive, possédée par sa propre image, fascinée par son double qui la fixait dans les eaux moirées de la psyché. Elle en perdit la notion du temps et de l'espace, elle en oubliât de boire et de manger, et finit par y laisser sa vie même. Du temps passa encore sous les ponts tranquilles de Dormans, puis un beau jour, un notaire fit ouvrir la maison des Dugommier pour y dresser l'inventaire dans le cadre de la succession du couple.
Et c'est ainsi que l'on retrouva dans l'entrée un corps momifié sans visage, allongé devant un miroir hallucinant où deux yeux bien vivants scrutèrent jusqu'au fond de l'âme les visiteurs sidérés.



Max Ernst. Collage « Femme sans tête », 1929.

Le loup

- Il y a un loup dans ma chambre! Cria Pierre à son père.
- J'ai peur, je ne peux pas y entrer tout seul... Se risqua-t-il.
Depuis quelques jours, Pierre, cinq ans, se croyait poursuivi par des loups. Il y en avait partout: dans la salle de bains quand il fallait se laver les dents, dans les toilettes quand il fallait y faire une dernière visite avant de se coucher et surtout dans sa chambre.
Autant de lieux de prédilection pour ces animaux qui s'y réunissaient à toute heure du jour ou de la nuit au gré de l'imaginaire de Pierre.
Une fois de plus, son père céda et l'accompagna dans sa chambre pour participer à l'une de ces interminables chasses au loup qui ne faisaient que retarder l'heure du coucher.
Nicole, la mère de Pierre, agacée par ces jeux qu'elle jugeait pour le moins dérisoires, passa la tête par l'ouverture de la porte entrebâillée et décréta d'office le couvre-feu.
Ses ordres ne supportaient pas de dénégations et Pierre déçu d'être interrompu en pleine chasse au loup dut se résoudre à rejoindre son lit jusqu'au lendemain.
Pour le consoler son père lui chuchota à l'oreille:
- Demain, c'est dimanche et nous irons au bois où nous aurons plus de chance d'y traquer le loup et pourquoi pas de nous construire un abri!
Pierre, enchanté, s'endormit, ses songes envahis par une meute de canidés surgie des steppes de Sibérie.
Pierre et son père achevèrent de recouvrir avec des branchages le toit de la cabane commencée avant le pique-nique quand Nicole leur dit aller faire un petit tour pour se dégourdir les jambes. Elle aimait savourer les moments de solitude qu'elle pouvait grappiller de temps à autre pour s'échapper d'une vie familiale heureuse mais qui, parfois, l'oppressait.
À l'aube d'une clairière, elle découvrit avec ravissement une petite source d'où s'écoulait une fine tresse d'eau claire. Assise sur un coussin de mousse, Nicole se recueillait, tout à l'écoute du langage mystérieux des arbres.
Soudain, un bruit furtif, la tira de sa rêverie. L'intuition d'un danger immédiat qui la menaçait la traversa telle la fulgurance d'une flèche empoisonnée. Elle se crispa, puis se figea, une main sur son cœur. Elle n'eut que le temps de percevoir deux yeux jaunes et brûlants qui la fixaient... La mort, s'abattit sur elle, inexorablement.
Pierre et son père avaient depuis longtemps terminé leur cabane en bois et attendaient le retour de maman pour reprendre le chemin de la maison.
Le père de Pierre commençait à s'inquiéter. Pierre le sentit et suggéra innocemment:
- Maman a peut-être été mangée par un loup?
Son père excédé par l'anxiété lui répondit brutalement pour la première fois:
- Tu sais bien Pierre qu'il n'y a pas de loup dans cette forêt et que la chasse au loup n'est qu'un jeu!
Pierre les larmes aux yeux regardait son père comme si son plus beau jouet avait été brisé à ses pieds.
Le père de Pierre alluma machinalement la petite radio portable jaune laissée par sa femme sur une chaise pliante.
Un flash spécial attira son attention. En l'écoutant, le père de Pierre se sentit submergé par la terreur et son visage se décomposa.
- Attention, attention, un loup de Transylvanie s'est échappé du zoo de Mulhouse. À l'heure actuelle, il erre dans la forêt du Tannenwald. Les autorités locales recommandent à tous les promeneurs de quitter incessamment les bois. Attention, attention, un loup de Transylvanie...

Il y avait bien sûr le mythe de la Caverne de Platon qui, sous forme d'allégorie, nous signifiait que ce que nous prenions pour la réalité n'était en fait que des ombres trompeuses.
Mais il y avait aussi dans mes réminiscences, les jeux d'ombres que nous prodiguait notre mère lorsque nous étions enfants, mon frère et moi. La scène avait lieu le soir dans le long couloir aux murs blancs de notre appartement à Riedisheim.
Après avoir joué dans le jardin, arrosé les plantes, nous montions les quatre étages et ma mère disposait les deux petites chaises bleues dans le couloir.
Une lampe de chevet allumée, placée entre le mur et ma mère, et le spectacle pouvait enfin commencer. Sur le mur blanc se déroulait alors la grande parade où nous reconnaissions des animaux devenus familiers. Notre mère, mains croisées, paumes tournées vers elle, pouces joints, projetait sur le mur blanc un oiseau qui prenait son envol. C'était tantôt un merle, tantôt une hirondelle, parfois un rossignol dont elle imitait le chant en modulant ses lèvres.
Quand le loup arrivait, l'ombre sur le mur se faisait menaçante. Les « Hou! Hou! » nous faisaient nous reculer sur nos chaises en bois tant nous craignions que le loup nous avalât tout cru. L'Indien avec ses plumes, qui n'étaient autres que les quatre doigts de la main droite de ma mère, nous faisait rire car il avait perdu son cheval et le cherchait vainement dans l'immense prairie qu'était devenu le mur blanc.
Quant au lapin, il sautait si haut et si rapidement que, même en tendant nos mains au plus près de son ombre, nous ne pouvions pas l'attraper.
Mais l'animal que j'affectionnais entre tous n'était autre que le cygne que ma mère déployait sur la surface immobile d'un étang... L'avant-bras nu de ma mère en devenant le long cou qui ondulait avec la grâce d'une ballerine sur le mur immaculé.
Aujourd'hui encore, je revois cette image lorsque sur la page blanche, l'ombre de ma plume dénoue le silence, écarte les ombres de ma nuit pour mettre au jour des fragments de lumière que je nomme poème.
Ma mère, à n'en pas douter, hante la page blanche de mes écrits, j'entends de l'autre côté du mur sa voix s'élever parmi les ombres. Elle renaît dans le chant d'un rossignol, glisse avec la grâce aérienne d'un cygne entre mes lignes.
Peut-être Platon s'est-il trompé? Car qu'en est-il de la réalité sinon ce que l'on veut bien qu'elle soit. La vérité n'est pas unique mais multiple et chaque ombre en est l'une des facettes.
Nous sommes nous-mêmes multiples et nos ombres nous accompagnent, nous hantent, nous bercent parfois comme les enfants que nous n'avons jamais cessé d'être, seuls face à notre mort qui plane tel un oiseau de proie sur le mur blanc de nos inscriptions.

Le bec d'oiseau

Cette nuit-là, je fis un rêve étrange. Mon dentiste avait pris rendez-vous pour moi la veille chez un stomatologue afin qu'il pratique l'exérèse d'un kyste qui avait pris racine sous une molaire dans l'os de ma mâchoire. Cette opération pourtant bénigne occupa toute la nuit mes songes. Je rêvais d'une mâchoire différente, d'une bouche sans dents comme celle des oiseaux. Au matin, je m'éveillai en sueur et tâtai avec angoisse le contour de mon visage. Je constatai avec soulagement qu'aucun bec d'oiseau ne remplaçait ma bouche et que toutes mes dents étaient bien à leur place. Le stomatologue décida de m'hospitaliser afin d'effectuer mon opération sous anesthésie générale et de m'offrir ainsi un maximum de confort.
La veille de l'intervention, on me donna divers calmants pour atténuer mon anxiété galopante. Je m'endormis dans d'affreux cauchemars et passai, sans transition, de ce sommeil agité au sommeil artificiel que me procura l'anesthésie infligée au petit matin.
Je ne sus jamais ce qui s'était vraiment passé durant cette intervention. Je sais seulement que mon corps ne s'est jamais réveillé. Mon âme, par contre, elle, après s'être envolée et avoir longtemps erré se réincarna dans le corps de l'autruche que je suis devenue.
Actuellement, je prends mes quartiers dans le parc de l'Orangerie d'où je vous écris ces quelques lignes avec l'une de mes plumes que je tiens au bout de ma patte malhabile.
Aujourd'hui, derrière les barreaux de ma grille, j'ai aperçu Paul, mon mari, et mes deux enfants. Ils ne m'ont pas reconnue. Mon fils a voulu me donner une pomme mais mon mari l'en a empêché.
- Tu sais bien que les oiseaux n'ont pas de dents! L'autruche ne pourra pas mâcher ta pomme avec son bec! Lui asséna, son père.
Dépitée, Sylvain a jeté sa pomme aux chèvres et est allé jouer avec sa soeur.
Le cœur serré, je les ai vus s'éloigner, sans qu'ils prêtent la moindre attention à la feuille de papier que je venais de signer de ma plume et qui tourbillonnait allegrement au-dessus de leurs têtes indifférentes.

Du même auteur

POESIES

À hauteur de vague et de parole
Éditions Saint-Germain-des-Près (1980)
Sur les bords de ma rime (1982)
La confiance des abeilles (1994)
Le temps immobile (1996) Éditinter
Lignes d'eau (1997) Éditinter
L'âme éclose (1997) Éditions Pays d'herbes
L'or intérieur (1997) Éditions Éditinter
Encres marines (1999) Éditions Éditinter
Fragments d'âme (2001) Éditions Éditinter
Le château de vers (2003) Éditions Jérôme Do Bentzinger
Le rire des mandarines (2004) Éditions Pierron
L'heure du jardin (2005)
L'arbre aux bras nus (2006) Éditions Éditinter
La draperie des jours (2008) Éditions Éditinter
Poèmes pour Haïti (L'Harmattan)

Chair de mémoire (2010) Éditions Éditinter
Anthologie féminine des poèmes érotiques chez Erotidia
De l'autre côté des mots (2012) Éditions Éditinter

NOUVELLES

Les heures bleues (1998) Éditions Éditinter
La Belle Dame (2009) Éditions Éditinter

PARUTIONS DANS DES REVUES

Florilège (2012) du Chasseur Abstrait
Des textes paraîtront dans la revue électronique Le pan des Muses.
La limonade nouvelle parue dans la Revue Alsacienne de Littérature,
« Le jour du muguet » paru dans le magazine Diversion
« Ombre et soleil » album réalisé par Daisylys
et paru dans CENTRE PRESSE le 10 juin 2012.

La critique d'art

Gao Xingjian, Günter Grass Musée Würth d'Erstein jusqu'au 16 mai 2010

On sait que Françoise Urban-Menninger est rédactrice de la revue *Transversalles* où elle rédige des billets de critique d'art. On reproduit ici l'article consacré à l'exposition dédiée aux artistes et auteurs **Gao Xingjian** et **Günter Grass** au Musée Würth (accompagné de la photo de l'auteure avec Gao Xingjian, voir ci-dessous) et rédigé Françoise Urban-Menninger pour vous présenter sa facette de *critique d'art*.

La critique littéraire dévoile la passion qui l'anime depuis toujours; son attachement à la peinture est accentué par un savoir artistique et par l'héritage de sa mère artiste-peintre (cf. plus haut dans ce numéro l'article de « Françoise Urban-Menninger par elle-même » où elle parle de la peinture de sa mère et de ses préférences artistiques).

Cette passion se retrouve aussi dans le travail artistique de sa fille (poète et dessinatrice) et de son époux Claude Menninger (photographe)...

L'article...

L'exposition « L'ombre des mots » associe deux prix Nobel de littérature, Gao Xingjian et Günter Grass, tous deux écrivains mais également peintres et dessinateurs. « L'ombre des mots » n'est autre que cet indicible que seule l'image peut appréhender. Gao Xingjian nous le dit bien quand il déclare que « La peinture commence là où les mots s'arrêtent ». Abandonnant dès 1978, la peinture à l'huile pour se consacrer exclusivement à l'encre de Chine, l'artiste n'a de cesse d'explorer le vide singulier qui hante l'être humain.

S'inspirant de la photographie, Gao Xingjian tente de se rapprocher de ses images intérieures pour nous les restituer dans un langage pictural inaccessible aux mots.



Le vide intérieur renvoie à la philosophie taoïste dont est imprégné l'artiste qui s'aventure sur le terrain en friche de l'abandon pour nous livrer des encres de Chine sur toile que l'on ne peut saisir que par le biais de l'âme. « La fuite », « Le souhait secret », « La fin du monde », « Avoir lieu », « La chute » sont autant de titres d'œuvres présentées qui tels des signes annoncent la lumière qui nimbe paradoxalement chaque toile.

Car Gao Xingjian nous prévient d'emblée : « La lumière est l'âme de l'encre ». À nous d'entrer dans l'œuvre et de nous inscrire aux confins de toute réalité dans cet entre-deux où vie et mort s'étreignent dans une chorégraphie à la fois picturale et musicale.

Alors que Gao Xingjian crée un univers intemporel, Günter Grass consacre dans « Mon siècle » une aquarelle pour chaque année du XX^e siècle. On y relit les faits marquants de l'Histoire : la guerre des tranchées, l'arrivée des nazis au pouvoir, Seconde Guerre Mondiale, la chute du Mur... qui s'entremêlent à son histoire personnelle. L'écrivain se plaît à faire dialoguer écriture et dessin dans une évidente et éclairante complémentarité qui trouve son point d'orgue dans ses « aquapoèmes ».

Günter Grass est un écrivain engagé, il est un porte-parole littéraire et politique reconnu, alors que Gao Xingjian souhaite échapper à toute inscription dans un contexte idéologique ou social.

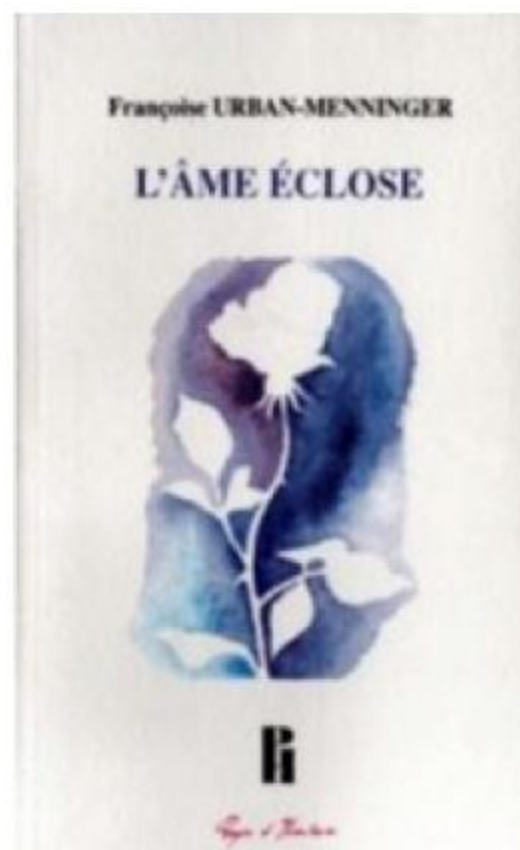
Si la démarche de ces deux artistes semble à priori très différente, voire totalement opposée, ils se retrouvent pourtant dans cette humanité au bord des mots, sur ce chemin de lumière où l'esthétique de la pauvreté à Calcutta dans son indicible beauté peinte par Günter Grass, rejoint au-delà de toute forme de langage, l'attraction pour ce vide intérieur qui accompagne chacun d'entre nous vers sa propre fin et qui n'en finit pas de nous interpeller en nous comblant de son vertige dans chacune des toiles de Gao Xingjian. Autant d'échos qui résonnent en nous pour réveiller les ombres de notre nuit.

Françoise Urban-Menninger

www.musee-wurth.fr

Texte reproduit avec l'aimable autorisation de
Françoise Urban-Menninger

Légende de l'image
Couverture illustrée par **Camille Claus** du recueil
L'âme éclose de Françoise Urban-Menninger



La critique littéraire

On connaît Françoise Urban-Menninger comme nouvelliste, poète, critique d'art (pour la revue *Transversalles*), mais elle est également une critique littéraire et ses articles sont publiés par le site *Exigence-Littérature*.

Ce qu'elle pense des écrits

de ses contemporain.e.s

C'est cette facette-là jusqu'à présent méconnue que la revue souhaite éclairer dans ce billet, à travers quelques citations de ses textes mis en ligne. Il s'agit de vous permettre de la découvrir à travers ses choix livresques et jugements esthétiques. Nous voudrions ainsi juger en elle la critique qui critique ses contemporain.e.s et après avoir laissé entendre les jugements que les autres portent sur elle, il est temps de vous laisser entendre ce qu'elle pense des ouvrages de ses contemporain.e.s.

Depuis plusieurs années, Françoise Urban-Menninger rédige des critiques pour le site *Exigence-Littérature* et elle a déjà publié soixantaine-dix textes qui commentent des essais, des recueils de poésie, des romans, etc. Parmi ces articles, on a choisi quelques citations qui mettent en avant ses opinions esthétiques et son approche critique.

Et l'on peut dire que la critique a un style bien distinct. Elle va à l'essentiel et en quelques paragraphes, elle atteint la portée du livre et son originalité. La clarté de son propos est manifeste et son style reflète un goût affirmé et prompt.

L'authenticité et la brièveté du propos sont les deux traits qui caractérisent son jugement.

On tient à signaler la fidélité de la critique Françoise Urban-Menninger aux textes et la qualité de sa réception. Et l'on se demande si cela ne provient pas de la richesse inouïe de sa culture et de sa qualité de lectrice assidue ? Nous vous laissons juger cela par vous-même par l'intermédiaire des citations suivantes.

« [...] l'auteur nous propose aujourd'hui quelques récits authentiques de son enfance que l'on croque et savoure avec délice [...] Olivier Larizza possède le don de jouer avec toute la gamme des émotions et de nous les faire partager en toute complicité. [...] Mais le secret de la réussite de ce petit livre nous est donné dans le texte "Les abeilles de l'écrivain" où Olivier Larizza nous avoue avec la candeur d'un enfant son bonheur d'écrire. [...] »

(Françoise Urban-Menninger, « Couleur mirabelle d'Olivier Larizza. Récits publiés aux Éditions Orizons », art. mis en ligne le 27 juin 2011, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=1201)

« En cette année 2011 où la France semble découvrir ou redécouvrir que le machisme fait partie d'un inconscient collectif et où la galanterie a souvent vite fait de basculer dans la gauloiserie la plus vulgaire, il est bon de revenir à la lecture du livre essentiel de Camille Aubaud qui redonne leur place à des femmes de lettres dont la plupart sont encore inconnues. [...] les femmes sont prises dans le piège d'une imagerie qui les enferme dans une écriture qui reste à l'écart des grands courants littéraires masculins. [...] Dans son livre intelligent et passionné, Camille Aubaud aborde un sujet qui est toujours d'actualité. Le séminaire "Poésie au féminin" qui s'est déroulé dernièrement à l'Université de Clermont-Ferrand sous la houlette de Patricia Godi et auquel a participé Camille Aubaud, n'a eu d'autre finalité que de se demander en quoi le fait d'être une femme pouvait affecter la création littéraire. Le seul fait de poser cette question renvoie à une dualité ou à une altérité créatrice mais ne répond en rien aux revendications d'égalité ou de parité que l'on rencontre dans les domaines du travail ou de la politique. (Françoise Urban-Menninger, « Lire les Femmes de Lettres de Camille Aubaud 1er juin 2011 Lire les Femmes de Lettres de Camille Aubaud. Ouvrage paru aux Editions Dunod en 1993 mercredi 1er juin 2011, par Françoise Urban-Menninger http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=1186 Couleur mirabelle d'Olivier Larizza. Récits publiés aux Éditions Orizons », art. mis en ligne le 27 juin 2011, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=1201)

« [...] Cette remontée vers la source est une plongée en pleine lumière où "l'écorce des choses respire". [...] Cette légèreté tient d'un état de grâce tout particulier qui affilie Patricia Godi à la lignée d'une Katherine Mansfield ou de sa cousine Elisabeth von Arnim qui célébrèrent avec autant de bonheur que notre auteur le monde végétal.

Et l'on songe également à Yves Bonnefoy qui lors de la conférence inaugurale des Sixièmes Rencontres Européennes de Littératures à Strasbourg affirma que "Les choses muettes parlent". Il y a chez Patricia Godi comme chez Francis Ponge, non pas un déplacement de la conscience de soi vers les choses, mais bien une autre réalité fugitive, évanescence qui nous permet d'exister et de naître et de renaître au monde. » (Françoise Urban-Menninger, « *Chemins de la cascade*, poèmes de Patricia Godi Recueil paru aux éditions Publibook dans la collection "La maison des pages" dirigée par Camille Aubaude », mis en ligne le 31 mars 2011, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=1151)

« Cet ouvrage aux tonalités graves, parfois drôles mais toujours éminemment poétiques égrène la petite musique qui fait et défait la trame de toute vie comme semble nous le rappeler le patchwork de couleurs d'Erwin Heyn qui éclaire la couverture et nous invite à partager les impressions de l'auteur. Le fil rouge de ces "carnets du jour et de la nuit" est bien évidemment l'écriture car ce sont les mots qui font naître le poète au monde comme nous l'annonçait Guillevic dans "Terraqué". [...] Les mots avec Jean-Claude Walter reprennent vie sur la page blanche car ils sont nourris du sang même du poète, de son imaginaire et de ses émotions en quête de cette recherche éperdue et jamais assouvie du "mot juste". [...] Ainsi, on se laisse guider par "la grâce ailée du magnolia" ou surprendre par "les mots disséminés à l'entour comme cailloux blancs" qui "s'illuminent et nous font signe"..."C'est, ça écrire", nous confie l'auteur et l'on comprend dès lors qu'il a scellé sa vie à celle de cette écriture qui marche dans ses pas et l'accompagne pour "partir en dedans de soi pour s'y perdre encore une fois". » (Françoise Urban-Menninger, « *Carnets du jour et de la nuit*, Jean-Claude Walter Instantanés en prose poétique, parus aux éditions Arfuyen » mis en ligne le 14 septembre 2010, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=1029)

« [...] Maximine nous livre presque par jeu la clé des champs de son long poème en nous confiant : Vous vous demandez qui elle est/ Cette femme criant Je t'aime ?/ Mais elle est la poésie même/ Son désespoir et ses secrets. [...] Dans la deuxième partie nommée Parfois chagrine, l'auteur évoque, nostalgique, Celle qui parlait d'amour/ En des flambées de pivoines. Le ton devient mélancolique et la rime parfois amère car La vie passe Le cœur tremble. [...] Somme d'amour est une source d'eau pure, les mots limpides coulent sur la peau vive du poème et nous inondent de cette joie sans pareille que nous prodigue Maximine en partageant avec nous son bonheur d'écrire. Émerveillée, telle une petite fille que tout surprend, Maximine qui se dit Moitié fée moitié princesse réenchante notre morne quotidien.

Même l'angoisse de la mort semble l'avoir quittée : Et mourir quelle pauvre affaire. [...] » (Françoise Urban-Menninger, « Somme d'amour, poèmes de Maximine Parution aux éditions Arfuyen, mai 2010 », mis en ligne le 19 mai 2010, url. http://www.e-litterature.net/publier2/spip/spip.php?page=article5&id_article=984)

« [...] Dans une lettre à Pierre Dubrunquez, Claude Ber lui confie : "Oui, nous sommes des modernes indissociables de cette plénitude perdue, dont tu parles et dont je parlais à propos de l'ode, ce chant, cette voix qui résonnait à l'origine dans l'accord avec le divin et la Cité et dont ne reste au poème que fragments brisés et épars". [...] Il faut lire Claude Ber car sa voix ne cesse de nous surprendre, de nous prendre par surprise dans les dédales oubliés ou perdus de notre langue. Cette voix nous prend et nous apprend, plus que tout autre, à remonter à la source de notre entité où nous savons depuis toujours comme le poète que "Vivre n'est accordé que par intermittence". » (Françoise Urban-Menninger, « *L'inachevé de soi* de Claude Ber Rencontre de Claude Ber, poète, et de Pierre Dubrunquez, peintre, dans un ouvrage paru aux Editions de L'Amandier », mis en ligne le 21 août 2012, url. http://www.e-litterature.net/publier3/spip/spip.php?page=article5&id_article=256)



Légende de la vidéo

La Rose
interprétée par
Gheorghe Zamfir

Légende de l'image

photo de l'album de l'auteure
où elle pose avec les
universitaires Patricia
Izquierdo et Camille Aubaude
(séminaire « Poésie au
féminin » organisé par
l'universitaire Patricia Godi)

Françoise Urban-Menninger ou le portrait médiatique d'une philanthrope

Le Pan poétique des muses souhaite vous transmettre tout ce que l'on a découvert sur la nouvelliste et poète Françoise Urban-Menninger. On vous la présente donc à travers l'œil critique de notre revue. Ce portrait médiatique est le résultat des lectures des périodiques qui en parlent et de notre point de vue sur elle. Il constitue un témoignage basé sur une interprétation de ses écrits et de sa vie. Et nous pouvons la décrire ainsi :

L'intellectuelle et la lectrice assidue

Françoise Urban-Menninger est une intellectuelle, une lectrice assidue et exigeante comme vous pouvez le voir dans les pages précédentes et dans celles qui suivent. Elle met ses savoirs au service des femmes et de l'autre tout court, son écriture et sa vie sont par ailleurs l'exemple typique de sa fidélité aux femmes et à leurs savoirs.



Dans « La véritable histoire de la Mère Noël contée par elle-même ! » écrite et jouée devant des enfants, la nouvelliste rend hommage aux femmes et interpelle la jeunesse en l'éveillant à l'esprit critique.

Françoise Urban-Menninger est consciente de l'importance de la littérature ludique adressée aux enfants et elle sait que les mots ont du pouvoir. Elle sait aussi que la littérature joue un rôle considérable dans l'évolution des mœurs des sociétés. Elle œuvre donc aux changements de la condition des femmes par l'intermédiaire des représentations positives des femmes auprès des enfants et des adultes. Cette démarche est en partie liée à ses lectures diverses et très riches sans oublier de souligner l'importance de sa propre pensée.

Celle qui écrit en minuscule, celle qui chante

Cet amour de la simplicité et de la modestie va jusqu'à la transgression de certaines règles grammaticales parmi lesquelles celle qui exige de commencer une phrase ou un titre par une majuscule. On ne peut que saluer le travail des éditions Éditinter qui est en parfaite harmonie avec l'esprit de Françoise Urban-Menninger. Ce trait bien particulier qui caractérise ses poèmes est bien original et exprime son état de femme poète rebelle en désaccord avec une vision de la langue qui privilégie la première lettre du premier mot écrit. D'après ce qu'on sait, il s'agit d'un refus de rendre une lettre plus visible qu'une autre, voire plus importante que le reste. Cette esthétique de cohérence, de voir sans faire arrêter le regard par la majuscule me paraît indispensable pour elle. Comme si sa modestie s'enracine dans cette esthétique minimaliste; ce qui nous permet de penser cela, c'est l'utilisation minimaliste de la ponctuation dans ses poèmes. En effet, on remarque la rareté de la ponctuation de ses poèmes et l'usage modéré des adjectifs. La répétition, le pléonasme sont les outils poétiques les plus utilisés pour créer des sonorités et des rythmes lyriques. La recherche de la construction sonore harmonique du poème accompagne un vocabulaire riche et des rimes des genres poétiques lyriques. Tout cela sert le sens global du poème et multiplie ses figures symboliques.

C'est ainsi que l'on comprend l'usage récurrent de l'oxymore (c'est le cas par exemple du titre du poème et du recueil « Le temps immobile » ou dans le titre du recueil « L'or intérieur ») qui est un emploi symbolique dévoilant en partie la portée philosophique de ses écrits notamment sa démarche philanthropique (à l'égard d'autrui).

Françoise Urban-Menninger emploie d'autres figures de style parmi lesquelles, on peut trouver la personnification, l'épithète, la gradation, la cacophonie, le cliché, l'épithète, l'épiphore, l'épanaphore, l'antanaclase, l'annomination, la métaphore, l'ironie, etc.

La poésie de Françoise Urban-Menninger comme sa prose narrative sont bien riches d'outils stylistiques qui peinent à traduire un imaginaire intense peuplé de créatures divergentes et d'une nature animiste. Tout fait appel à l'enfance, à l'espoir et à la vie. Elle ne fait que chanter l'espoir et la joie de vivre...

On ajoute aux figures de style le symbole qui occupe une place prépondérante dans ses écrits. L'écriture de Françoise Urban-Menninger est limpide, ancrée dans le bruissement de l'eau et de sa transparence. Et la rareté de la ponctuation dans sa poésie est parfois la marque de cette écriture qui s'approche du gazouillement voire du bruissement... Cela provient des mélodies et des rythmes empruntés à l'enfance, à la nature et à sa mémoire sonore...

La critique littéraire et d'art

Comme vous le savez Françoise Urban-Menninger est une excellente critique. Elle exerce cette activité créative parce qu'elle est passionnée de lecture. Elle met entre autres ses savoirs au service des ouvrages critiqués. Pour en savoir plus, vous pourriez consulter dans ce numéro les pages qui en traitent...

L'animatrice culturelle

Depuis ses débuts littéraires, l'auteure a su prendre part à la vie littéraire et poétique de sa région comme elle l'explique (voir au début de ce numéro) dans sa présentation d'elle-même.

Elle continue à jouer un rôle important dans la diffusion des arts, de la poésie dans sa région et ailleurs en France. Elle participe régulièrement à des manifestations culturelles régionales, nationales et internationales. Elle anime des ateliers d'écriture et intervient souvent auprès de la jeunesse. Et l'on n'omet point de préciser que ses nouvelles et poèmes rencontrent un succès croissant dans les périodiques. Pour l'auteure, le septième art est bel et bien une poésie, elle joue de temps en temps des rôles secondaires dans le cinéma.

La philosophe

La philosophie qui habite les œuvres de Françoise-Urban-Menninger est celle de l'espoir. Cette philosophie est un optimisme qui se moque de la mort et prêche la vie. La philosophe poète construit sa pensée par l'intermédiaire des objets et personnages conceptuels (ce que l'on nomme plutôt des personnages-concepts et des objets-concepts) comme par exemple la mort, le vacherin-madeleine, la boîte à gâteaux, le moi-abeeille, la femme-rose, l'or, la roseraie (ou le jardin), le bleu, la vieille femme, Pierre, abeeille, etc.

C'est le cas par exemple du morceau du vacherin qui est un clin d'œil à Proust et à sa madeleine (un objet symbolique, un objet conceptuel du temps).

Tout cela vient pour exprimer une pensée vive, épicurienne et animée par le goût de l'autre qui devient la confiture, le morceau du vacherin, la rose, la boîte à gâteaux, : les souvenirs, l'enfance, l'or, la pureté... Cette quête du salut passe par l'autre et par l'amour de la vie.

L'espoir revient sans cesse comme une rengaine dans ses écrits. L'ironie sert à déjouer les angoisses et les soucis.

La philanthrope

La philanthropie est la caractéristique la plus saillante des écrits de notre poète. Cette philanthropie est le cœur palpitant de son écriture, celle qui lui donne toute sa valeur philosophique.

L'auteure philanthrope ne peut qu'être à l'écoute de l'autre (animé et inanimé) qui souffre et/ou qui existe.

Pour Françoise Urban-Menninger, écrire c'est résister et faire face à la mort, c'est savoir accueillir l'autre en soi et lui offrir un moment de joie, un moment où la vie est la seule chose qui compte. L'enfance, le poème et les rimes ont du pouvoir sur la mort, sur ce qui blesse et fait souffrir comme c'est le cas du poème « long après-midi » (dans le recueil *L'heure du jardin*) où les deux dernières strophes expriment cela :

l'enfance traverse ce miroir
pour soulever sous la moire
la peau vive de sa mémoire
au parfum de rose noire

mais la mort en silence
dans le poème s'avance
et dans la dernière rime
rit et s'incline

La mort qui « s'avance » ou grandit dans le poème ne peut que « s'incliner [dans] la dernière rime ». Le poème est le territoire de la vie où la mort rôde et finit par perdre. Le poème est en cela une représentation de la vie, voire une représentation du parcours du vivant...

Ici, c'est le poème qui est un personnage-concept, une histoire de la vie où la mort ne fait que s'effacer car la vie qui s'accroche à la rime, à cette entité sonore (qui représente l'espoir), est bien là et se moque de la mort. Si l'écriture est le lieu de la mort, elle est aussi le lieu de la vie qui jaillit de la mort de soi pour être à l'autre. Le poème est donc le don de soi.



L'entretien

Entretien électronique

Françoise Urban-Menninger & Dina Sahyouni

Q. Comment définissez-vous la poésie ? Que représente-t-elle pour vous ?

R. La poésie existe en dehors du poème qui en est la forme écrite. C'est un état de grâce qui permet à chacun de se sentir « naître au monde » comme nous le disait le poète **Guillevic**. Un marché avec ses fruits, ses couleurs, ses parfums, un jardin avec les réminiscences de l'enfance, une forêt et ses légendes, la mer avec ses flux et reflux, un lac incommensurable sont autant d'espaces qui nous ouvrent à la poésie et à notre fameux jardin intérieur où chaque souvenir sommeille dans son écrin de moire.

La poésie est sans nul doute le dernier îlot de liberté dans un monde où la fuite en avant est de mise, elle demeure depuis toujours une forme de résistance à toutes les contraintes sociales, économiques, politiques, culturelles. Ainsi le poème écrit tout spécialement pour un jeune collègue « À Tarek Bougherbal ramené dans son pays contre sa volonté » et publié sur un blog est-il un cri qui témoigne de cette liberté même si je rédige peu de poèmes que l'on dit « engagés ». Car au fond, écrire de la poésie, c'est déjà une forme d'engagement, de lutte et de révolte dans un univers où tout se monnaie !

Le poème est le lieu où je suis vraiment moi-même, l'âme à nu au soleil des mots et de ma mort. Rien à voir avec la mièvrerie même, si je parle de roses car dans chaque poème, la mort m'accompagne. À l'instar de **Montaigne**, je l'apprivoise jour après jour...

Q. Souvenez-vous de votre premier poème ? Pouvez-vous nous en parler ?

R. J'ai écrit très vite, dès le CP car j'étais fascinée par le pouvoir des mots surtout ceux que je ne comprenais pas ! Même à la maternelle, les ritournelles exerçaient sur moi un pouvoir que j'éprouve encore aujourd'hui. Certaines paroles me reviennent avec leur charge d'émotion « J'ai lié ma botte avec un brin de paille », le poème de **Charles Vildrac** « pomme, pomme, t'es-tu fait mal... ? »...

Mon premier poème, je l'ai publié à sept ans dans une revue pour enfants qui s'intitulait « Lisette », il parlait d'un chat... Avec le prix de la meilleure rédaction de la Ville de Mulhouse et cette publication, je décidai de devenir écrivain ! J'écrivais de petites histoires que je recopiais à la plume et confectionnais de minuscules livres que j'ai retrouvés, émaillés de fautes d'orthographe, dans le grenier de la maison de mes grands-parents. Ma mère n'a jamais eu le cœur de se séparer de ces historiettes inspirées de mes premières lectures...

Q. On sait que la poésie ne rapporte rien, que pensez-vous des rapports entre la poésie et l'argent ?

R. À ce propos, je me souviens du trait d'esprit de l'écrivain alsacien **Jean-Paul Gunsett** lorsqu'il m'acheta l'un de mes recueils au salon du livre de Colmar, je dédicaçais alors *L'or intérieur* illustré par l'artiste-peintre **Camille Claus**. Malicieusement, **Jean-Paul Gunsett** me fit remarquer que *L'or intérieur* avait peut-être besoin « d'argent extérieur »... Tout est dit dans cette petite phrase !

La poésie dans des sociétés capitalistes fait sourire, elle n'est pas « commerciale » selon l'expression d'un libraire strasbourgeois qui a refusé de mettre mes recueils en devanture. Pourtant, elle est un luxe essentiel, c'est un supplément d'âme qui nous aide à survivre ! Quant aux différentes subventions qui sont censées soutenir la création poétique, elles sont réparties selon des critères qui m'échappent et obéissent aux modes littéraires et à l'air du temps !

Aussi pour écrire de la poésie, à moins d'être rentier, il faut nécessairement exercer un emploi ! Que la poésie n'ait pas partie liée avec l'argent témoigne de sa liberté !

C'est bien cela que j'ai voulu dire avec *L'or intérieur*, ce beau titre emprunté avec son autorisation au merveilleux poète **Jean Mambrino** et extrait de son recueil *Le veilleur aveugle*.

Q. On dit que l'écriture relève de l'intime, qu'en pensez-vous ?

R. Quand je dis « je », ce n'est pas par narcissisme, ce « je » contient un fragment d'univers. Mon âme est à la fois minérale, végétale, animale, humaine... Je porte en moi tous les disparus qui m'ont amenée à être celle que je suis, je traduis en mots les émotions, les souvenirs qui affleurent sous ma peau et qui me viennent de très loin !

Bien sûr, ils se confondent avec mon vécu personnel mais j'appartiens à une lignée de femmes et d'hommes qui m'ont mise au monde.

Quant à la nature cosmique et universelle du poème, elle ne fait pour moi aucun doute, dans l'écriture mon âme fusionne avec l'eau, le ciel, la terre... Je reprendrai ici une phrase de **Gaston Bachelard** tirée de *La poétique de la rêverie*, le philosophe qui, à mon sens, a le mieux compris les poètes et la poésie : « La rêverie nous apprend que l'essence de l'être c'est un bien-être enraciné dans l'être archaïque » ou encore « Ainsi des mots cosmiques, des images cosmiques tissent des liens de l'homme au monde » et de nous offrir cette très belle définition de la poésie : « La poésie est une rêverie qui s'écrit ».

Q. Le genre transparait dans l'écriture, mais il n'est pas foncièrement nécessaire de réduire un être à tout ce qui transpire de ses écrits. Vous écrivez sur des thèmes dits féministes et ce que l'on peut appeler « écriture féminine » comme les femmes, le corps et le quotidien d'une femme. Cela est-il le propre d'une femme qui écrit une manière de lire l'écriture d'une femme ?

R. Quand j'écris, à vrai dire, je ne me pose pas la question de savoir si j'écris en tant que femme

ou homme. Évidemment ma sexualité est différente de celle d'un homme mais dans le même temps la rêverie poétique transcende les questions de sexe. Dans *Die Psychologie des Ueberstragung*, **Jung** nous parle de « rêverie androgyne ». L'auteur y fait reproduire douze gravures empruntées à un vieux livre d'alchimie « Le Rosarium Philosophorum » qui illustrent l'union alchimique du Roi et de la Reine qui règnent dans le même psychisme. Dans quatre gravures, l'union est si complète que le Roi et la Reine n'ont qu'un seul corps ! On rejoint là **Gaston Bachelard** et cette idée que l'androgénéité du rêveur va se projeter en une androgénéité du monde.

C'est cette poésie-là universelle, cosmique qui devient intemporelle, la poésie dite « féministe » est en effet, pour moi, une manière de lire l'écriture d'une femme. **Camille Aubaude** dans son excellent livre *Lire les femmes de Lettres* nous met en garde : « L'étiquette textes de femmes, littérature féminine, parfois nécessaire à la diffusion de ces œuvres, en compromet toutefois l'approche littéraire et risque de les enfermer dans un nouveau ghetto ».

L'ouvrage de **Camille Aubaude** nous démontre que l'on peut aborder la littérature dite féminine « selon une perspective différente de celle qui prône une image de la femme, un mythe de la féminité ou la vision d'une totalité femme. »

Q. La poésie et l'écriture ont-elles un sexe ? Si oui lequel et pourquoi ?

R. Cette question est liée à la précédente et je pense y avoir répondu. Virginia Woolf dans *A room of One's Own* cite **Coleridge** qui aurait écrit : « Tout grand esprit est androgyne »...

Dans la préface au livre de **Virginia Woolf** paru chez Rivages poche, **Élise Argaud** cite Marguerite Duras qui déclare Dans la vie matérielle : « J'écris comme il faut écrire il me semble. J'écris pour rien. Je n'écris même pas pour les femmes. J'écris sur les femmes pour pouvoir écrire sur moi, sur moi seule à travers les siècles ».

Voilà une manière de reconnaître la spécificité de l'écriture des femmes sans entrer dans un rapport de force avec celle des hommes. Encore une fois, j'aime à penser que le Roi et la Reine n'ont qu'un seul corps au final !

Bachelard parle lui aussi de communion rêvée d'animus et d'anima qui sont les deux principes de l'être intégral. Autrement dit si l'on ne peut nier les polarités physiques, il va sans dire que l'âme se donne entièrement avec ses deux éléments, féminin et mâle...

Q. Qu'est-ce qui plaît à Françoise Urban-Menninger dans la poésie contemporaine ?

R. Sans nul doute sa diversité qui en fait sa richesse ! De plus en plus de soirées sont organisées ici et là avec des poèmes à dire, à crier, à slamer... une façon de renouer avec les troubadours d'antan...

La poésie doit sortir dans la rue, se dire sur les marchés, dans les parcs, dans tous les espaces publics...

J'avais composé, il y a longtemps des textes à dire à la criée « Approchez, approchez, petit poème pas cher, petit poème à emporter », ou encore « Allo, allo, ici aéro-poésie de la rêverie, vous êtes en ligne directe avec folie douce qui vous écoute »... Je prenais pour ce dernier texte une voix d'hôtesse de l'air, je lisais aussi « Le musée de la poésie » avec le ton d'une conservatrice de musée...

Ces textes rendent la poésie populaire dans le meilleur sens du terme et invitent les auditeurs ou lecteurs à apprécier d'autres formes de poésie. J'aime en particulier les longs poèmes à dire de **Maximine**, ceux de **Kiki Dimoula** ou de **Claude Ber** mais suis également subjuguée par la voix envoûtante de **Grand corps malade**. Par contre, je suis peu sensible aux textes hermétiques avec beaucoup de blancs, de points de suspensions... J'aime la poésie avec des mots charnels qui plongent leurs racines dans l'être et non des textes uniquement conceptuels.

Q. Vous êtes également une critique littéraire du site Exigence-Littérature, vous animez des ateliers d'écriture et vous participez aux colloques et séminaires universitaires. Quelle est votre opinion sur la réception de la poésie en France et celle des femmes plus particulièrement... ?

R. Depuis quelques années, il y a une prise de conscience concernant la poésie féminine et l'écriture féminine en général, les **éditions des femmes** y ont beaucoup aidé ainsi que de nombreuses femmes libraires, enseignantes, poètes, bibliothécaires... Ainsi que des revues comme *Le Pan poétique des muses* ! Mais bien évidemment c'est aux femmes qui écrivent de la poésie qu'il appartient de se manifester, d'organiser des lectures dans des lieux qui s'y prêtent tels des jardins mais aussi dans des hôpitaux, des gares... **Le Printemps des Poètes** offre des opportunités pour ce genre de manifestations.

Par ailleurs, si la réception de la poésie et celle des femmes plus particulièrement en France me paraît évoluer, c'est tout simplement parce qu'il me semble que de nouvelles voix, belles et puissantes se font entendre. Les recherches universitaires ont également leur importance, notamment le travail impressionnant de **Patricia Godi** qui a organisé un séminaire avec pour intitulé « La poésie au féminin » qui s'inscrivait dans le prolongement des actes du colloque « Voi(es)x de l'Autre : poètes femmes ». Ces rencontres sont essentielles, elles donnent un corps, une voix, une âme à la poésie écrite par des femmes, elles démontrent bien évidemment que l'écriture poétique au féminin ne se fait pas sur le mode de l'intrusion dans un domaine réservé aux hommes mais tout au contraire que cette écriture a toujours existé et qu'elle existe à part entière.

Q. Vous avez une carrière littéraire et poétique très riche, qu'est-ce qui vous définit vraiment, lequel de vos ouvrages vous ressemble ?

R. Mon écriture a évolué avec les années... Je suis passée du surréalisme le plus débridé à une écriture parfois minimaliste. J'ai écrit des textes très drôles, des poèmes pour les enfants mais aussi des poèmes qui, m'a-t-on souvent dit, ont aidé des personnes en fin de vie à goûter quelques instants de sérénité.

Le livre qui me ressemble le plus aujourd'hui est *L'heure du jardin*, j'y suis tout entière dans ces allées de l'âme où je retrouve ceux qui ne sont plus de ce monde alors que je fais encore partie des vivants. Mes nouvelles me ressemblent également, elles sont souvent le prolongement d'un poème notamment dans le recueil *La Belle Dame*.

Q. Quelles sont vos sources d'inspiration ?

R. En ce moment, ce sont les réminiscences de l'enfance qui m'inspirent. **Bachelard**, encore lui, disait que dans la deuxième partie de notre vie, nous retournions sur les pas de notre enfance. A l'instar de la petite madeleine de Proust, une odeur, une image, un vieux bol ébréché déclenchent en moi la mécanique de la rêverie et l'écriture du poème ou d'une nouvelle.

Un mot peut également être « une coquille de parole » qui amène au rêve éveillé et me permet de dérouler la lumière d'un songe étoilé qu'au fond je pense avoir toujours porté, quelque part dans les replis de ma mémoire.

Q. Quel est votre poème préféré ?

R. Aujourd'hui, le poème que je préfère est un recueil tout entier car c'est un long poème de **Maximine** « Un cahier de pivoines » paru chez Arfuyen. Elle est venue en lire des extraits à Strasbourg, ce fut pour moi un coup de foudre poétique car je venais d'écrire « L'heure du jardin » et « Mes roses de vers » semblaient répondre à ses pivoines...

Voici un court extrait :



Vous vous demandez qui elle est
 Cette femme criant Je t'aime
 Mais elle est la poésie même
 son désespoir et ses secrets

Les vers de **Maximine** se rechargent à chaque lecture comme « Les colchiques » d'Apollinaire que je porte toujours en moi ou la courte nouvelle de **Virginia Woolf** « La fascination de l'étang » que je lis toujours, bien évidemment, au bord de l'eau.

Q. Et vos projets actuels ?

R. J'ai toujours des projets de lectures, de salons du livre, de récitals mais également de recueils de poèmes qui s'écrivent au fil des jours.

Je rassemble aussi mes dernières nouvelles...

En fait, ce sont souvent des rencontres ou des lieux qui décident des événements et des manifestations auxquels je participerai demain. Une visite dans une roseraie et aussitôt germe en moi l'idée d'un récital sur un parterre de pétales...

Les plus belles lectures se sont toujours faites dans l'improvisation la plus totale dans des lieux magiques où la poésie ne peut que suspendre le temps et générer de nouvelles rencontres, de nouvelles lectures qui deviendront source d'inspiration. Pour écrire de la poésie, il faut en lire... La poésie se nourrit d'elle-même, elle est vivante, elle nous traverse, elle nous possède, nous hante, nous habite...

Autrement dit, vivre et écrire se confondent pour moi. Nul doute que j'existe parce que j'écris !



Photo p. 30, au salon du livre à St Louis avec une petite fille où Françoise Urban-Menninger lit un poème du recueil *Le château de vers*

Photo p. 34, elle est avec Saime Bircan à Izmir lors d'une lecture en français avec la traduction turque en mars 2006

Photo p. 35, elle est au salon du livre avec Marguerite Gable-Senné (écrivaine de 92 ans !) auteure de poèmes et romans

Photo p.36, elle est avec Maximine (auteure et poète) aux poétiques de Strasbourg en janvier 2010

Légendes des images de l'entretien



Chanson à Françoise

Poème inédit de l'invitée

Pascale Lemler

Dans sa maison de famille
à la campagne
loin du bruit
La Belle Dame
jardine en poésie

Ce ne sont qu'arbres
fleurs pois de senteurs
qu'elle aime planter
couper humer

Et des roses qu'elle voit pousser
sortent les femmes de sa lignée

Mère et grand-mère
ont ces mêmes gestes
Saisons après saisons
c'est en les répétant
qu'elles conversent
dans la maison.

Elles sont dedans
elles sont dehors
dans la terre et sur terre

Voilà Françoise et sa mère
la voilà avec grand-mère.

Avec ces âmes si chères
en leur Temps immobile
parle-t-elle de l'enfant ?

De cette enfant qu'en retournant la terre
elle retrouve sans arrêt

De cette enfant qui fait pousser
en son jardin secret
La Belle Dame que nous suivons.

De L'Autre côté des mots
elle guide nos pas
nous fait partager ses Heures bleues
mais aussi découvrir
dans sa Chair de mémoire
nos propres êtres chers.

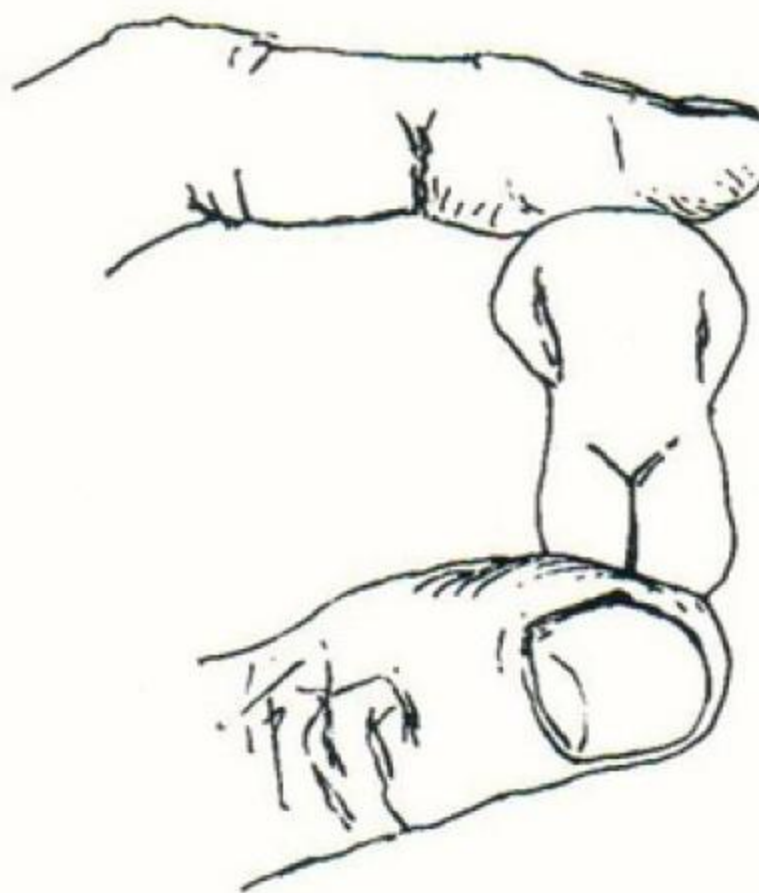
Pascale Lemler est l'auteure de *Pages de garde*

Site de l'auteure :

Url. <http://www.pascale-lemler.fr>

Url. http://www.dailymotion.com/video/xdjcop_pascale-et-sabine-lemler-lecture-en_creation

Françoise URBAN-MENNINGER



Le temps immobile

EDITINTER

Florilège de Françoise Urban-Menninger

Textes inédits et extraits de ses ouvrages réunis
par Dina Sahyouni

Micro introduction

Il s'agit de présenter à notre lectorat quelques textes reproduits et inédits classés par thème et/ou mot-clé. On a opté pour ce choix démonstratif car il démontre la richesse et la qualité des écrits de Françoise Urban-Menninger.

En somme, ce florilège correspond à nos choix éditoriaux qui visent l'élaboration d'un corpus (issu de ses ouvrages et de sa vie) qui mérite plus d'attention de la part des universitaires. On pense que l'on doit y consacrer des études critiques et une réception scientifique.

Françoise Urban-Menninger est habitée par la vie quand elle parle de la vieillesse et de la mort. Les voix que l'on entend dans ses œuvres sont celles de la vie qui crie et continue à vivre en transgressant le silence et la mort. Il s'agit de la mémoire. Ce travail de mémoire permet la vie de l'autre et la transmission de ses savoirs. De même, l'enfance est omniprésente dans son écriture. On découvre le monde avec le regard de l'enfant qui s'étonne et s'émerveille.

Si son écriture peut pour certain.e.s rappeler celle de l'écriture féminine et celle de l'intime, nous soulignons que la présence des femmes et du vécu d'une femme comme de leur univers détaillé dans ses œuvres ne sont qu'une fidélité à ce qu'elle aime. C'est l'envie de se réapproprier une histoire qui est à la fois commune et individuelle. C'est aussi sa volonté de leur rendre hommage.

Les œuvres de Françoise Urban-Menninger sont en perpétuelle cacophonie idéologique, phonétique et picturale avec des poètes, peintres, auteur.e.s et artistes de tous les univers. Cette esprit-là est celui de la transmission, de la mémoire et surtout de la vie qui comprend la mort...

Comme vous allez le remarquer à travers les textes du florilège, les écrits de Françoise Urban-Menninger sont difficilement classables car elle mélange les genres, les styles et les formes.

On découvre ainsi à chaque moment de lecture un trait caractéristique de son écriture et une nouvelle poésie qui rend son style unique. Elle est certainement une des rares auteur.e.s qui redonne aux genres courts leur splendeur d'antan, et celle qui manie avec une grande habilité et une dextérité créative la littérature dite *Micro littérature* (ou encore *Nanolittérature...*). Entre nouvelle, récit, fable, fragment, témoignage, roman, farce, autofiction, chanson, poèmes en vers (et en prose), et bien d'autres formes et genres utilisés, elle ne choisit guère et brouille toujours les pistes. Par contre, la poésie est un trait commun à tous ses écrits.

Micro préface

Au fil de ses écrits, Françoise Urban-Menninger esquisse une cartographie de la mémoire avec ses lieux-vécus émotifs et sensoriels. Cette écriture au goût des autres, où la sensualité et les sens tentent de décrire le monde et le soi, est celle qui s'imprègne des arts comme la musique, la peinture et la danse. Un seul souhait accompagne ce hors-série, c'est d'y revenir sans cesse pour piocher des informations et des moments de joie.

Détails utiles

Le florilège est constitué d'écrits divers sélectionnés par nous, certains d'entre eux sont reproduits avec l'aimable autorisation des éditions Éditinter et de Françoise Urban-Menninger.

Le site des éditions Éditinter
Url. <http://www.editinter.fr/>

Table des textes du florilège présentée par thème ou mot-clé*

◆ Le bleu

le matin bleu des mots p. 46
le tablier bleu p. 47

◆ La mort et les voix

la mort à la ligne p. 58
La robe coquelicot p. 44
la petite voix p. 56
les voix de l'été p. 54
Les voix d'outre-tombe pp. 62-64
Dernier voyage (micro-récit à la première personne inédit) p. 61

◆ Les femmes

une femme vêtue de noir p. 57
les femmes de ma mémoire p. 45
une femme chante p. 45
La véritable histoire de la Mère Noël contée par elle-même (micro théâtre-récit inédit) pp. 67-68

Les compotes d'Ève pp. 42-43

La vieille dame p. 50

◆ Les tâches ménagères

les jours de lessive p. 41
linges suspendus p. 41
les femmes de ma mémoire p. 45

◆ L'or (thème lié à la lumière)

l'or des vignes p. 66
or liquide p. 55

◆ Les animaux

le chien de la maison p. 49
la chèvre p. 49
Le chat de la Mère Michelle p. 49
je suis l'abeille p. 54

◆ Le silence

la note de silence p. 53
une neige de silence p. 56

◆ La vie et l'eau

Naissance p. 41
renaissance p. 48
l'eau vivante p. 55

◆ L'enfance

Vacherin glacé (nouvelle inédite) pp. 51-52
Dernier voyage (micro-récit à la première personne inédit) p. 61
La véritable histoire de la Mère Noël contée par elle-même (micro théâtre-récit inédit) pp. 67-68
les yeux de l'enfance p. 53

◆ Les mots

le matin bleu des mots p. 46
les petits cailloux p. 48
les mots blancs p. 47

◆ Le poème

genèse p. 46
poèmes inédits p. 47

◆ Le temps

le temps p. 58
le temps immobile p. 59
à l'orée du temps p. 59
l'aiguille du temps p. 54
les jours faciles p. 66

◆ Le jardin, roseraie et la nature

Vidéopoème (lecture des poèmes du recueil *L'heure du jardin*) pp. 64-65
notre mémoire est un jardin p. 60
l'heure du jardin pp. 65-66
jonquilles p. 55

◆ La mer

Coquilles de lumière p. 50
la robe claire de l'onde p. 60
le concert de la mer p. 57

◆ Soutenir, s'engager & s'indigner

La véritable histoire de la Mère Noël contée par elle-même (micro théâtre-récit inédit) pp. 67-68
Du chant aux camps... p. 97
trois petits tours... (chanson inédite) p. 97

* On n'a classé les textes ni par ordre alphabétique et ni par numéro de page. Nous vous rappelons que ces thèmes ne représentent qu'une partie des sujets explorés par Françoise Urban-Menninger. Nous avons conservé la présentation de la maison d'édition des titres de ses poèmes en minuscule...

les jours de lessive

dans les bassines de zinc
les linges fumants
exhalaient leur haleine
dans la gorge du jour

sur les draps de lumière
le visage de ma mère
chiffonne mes souvenirs
dans cette buanderie

où les jours de lessive
levaient dans les âmes
un pan entier de ciel
où l'eau de nos yeux se mirait

Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

linges suspendus

des linges suspendus
sur le fil de lumière
effrangent la ligne d'horizon

où les draps ruisselants de soleil
s'égouttent dans la torpeur
des heures pleines de langueur

le ciel lessivé
a gardé dans son bleu éthéré
son vieux rêve de marinier

où coule l'âme du jour
plus limpide que l'azur
tout trempé de clartés

Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

Naissance

« Il eût fallu que le temps s'arrêtât à cet instant précis dans cette salle blanche, immaculée comme un lys où seul le silence disputait les lieux à la lumière. Elle était arrivée ronde et lourde tel un fruit d'automne mûri et gorgé de soleil. Lui l'accompagnait, à la fois fier et anxieux, une valise à la main. ».

Extrait de la nouvelle « Naissance » du livre *Les heures bleues*, p. 61

Légende de l'image

Photo d'une séance d'atelier d'écriture dans une maison de retraite où l'auteure recueillait les dires de personnes âgées.



Les compotes d'Ève

C'est l'histoire d'une femme exquise
qui pour croquer un homme
a goûté d'abord la pomme

sur ses lèvres sucrées
venez cueillir le fruit secret
du doux péché de gourmandise

Adam et Ève sont assis face à face, séparés par une longue table rectangulaire. Ils épluchent des pommes qui forment une pyramide dans un grand panier.

Adam : — Depuis que tu as eu l'idée de débaptiser « les pommes d'Adam » pour lancer « les compotes d'Ève », j'ai pelé tant et tant de pommes qu'avec toutes les pelures mises bout à bout, je ferais bien dix fois le tour de la terre !

Ève : — Dis donc Adam, tu ne parlais pas ainsi, il y a quelque temps. C'est bien grâce à mon idée de compote « faite maison » que tes pommes ont été sauvées de l'indifférence et du pourrissement. Sans moi, tu peux me croire, « les pommes d'Adam » te seraient restées en travers de la gorge.

Adam : — N'exagère pas tout de même ! Après tout, à qui la faute [dans] toutes ces histoires de pommes ?

Depuis que tu as goûté cette fameuse golden chez ce fermier satanique, ta gourmandise ne connaît plus de frein. Pour te plaire, j'ai planté des dizaines d'hectares de pommiers dans le jardin d'Éden. Résultat, je me trouve aujourd'hui envahi par des pommes qui se vendent de plus en plus mal, concurrencées par la pomme étrangère de Poméranie.

Ève : — Oui, mais il y a « les compotes d'Ève » et depuis que nous les fabriquons, les pommes se vendent...

Adam : — Comme des pommes !

Ève : — Adam, tu es cynique, tu manques d'humour !

Adam : — Comment faire de l'humour alors que bientôt le jardin d'Éden sera saisi pour couvrir nos dettes et payer notre créancier. Crois-moi, Dieu ne nous fera pas de cadeau !

Ève : — Fais-moi confiance Adam, je saurai le charmer, et le jour viendra où c'est lui qui croquera la pomme ! Et là, crois-moi, le verger que nous avons

acheté en viager sera à nous pour l'éternité.

Adam : — Te voilà bien présomptueuse, Ève. Séduire son créateur, quelle gageure ! Penses-tu vraiment que tu le tenteras avec ta compote « faite maison » ? Dieu ne se nourrit pas de pommes. D'ailleurs se nourrit-il de quelque chose ? L'as-tu déjà vu se restaurer ? Non Ève, crois-moi, Dieu se suffit à lui-même. Il n'en a rien à faire de tes pommes et de ta compote !

Françoise Urban-Menninger

L'arbre
aux bras nus

éditer | poésie

Ève, *dépitée* : — On verra ! Je n'ai pas dit mon dernier mot. Je te parie qu'avant trois jours, il aura succombé à la gourmandise et goûté ma compote !

Adam (*il lui tape dans la main*) : — Tope-là, Ève. Je prends le pari. Si Dieu tombe dans tes filets, je t'offre 50% de mes parts sur le jardin d'Éden et on enterre à tout jamais la pomme de la discorde.

Adam sort, Ève reste seule.

Ève : — Dieu, à nous deux ! Bientôt, je serai à même de te faire apprécier « Péché mignon », ma nouvelle compote. Nul ne pourra résister à son onctueuse saveur, pas même toi ! Car je te charmerai, je t'envoûterai comme je l'ai été moi-même une autre fois. Je serai ton serpent, ta tentation et tu tomberas du haut de ta contemplation. Dans les rets entremêlés

de la gourmandise, tu ne seras plus que l'image de toi-même !

Je prendrai alors ta place et règnerai à tout jamais sur le jardin d'Éden ! Je serai la Créatrice, l'Être Suprême, la Toute-Puissante, l'Éternelle, l'Innommée, je serai...

Adam (*qui est revenu sans bruit*) : — La reine des pommes, oui !

La scène se termine sur l'image d'Ève qui bombarde Adam avec les pommes restées dans le panier.

Notre Avis

Cette farce (ou micro-farce) est reproduite du livre *La Belle Dame*, p. 14-16



Statuts de la SIEFAR

Société Internationale pour l'Étude des
Femmes de l'Ancien Régime
Association Loi 1901

Toute Association Loi 1901 est dotée de statuts déposés à la Préfecture de Police de son siège social et publiés au Bulletin Officiel de la République Française.

<http://www.siefar.org/>

La robe coquelicot

Dans la chambre, une robe rouge suspendue à un cintre qui tient en équilibre sur le bord de l'armoire, s'évase à la taille comme un coquelicot à l'envers. Le haut de la robe, sans manche, au décolleté carré, garde encore l'empreinte et la forme de deux seins ronds et galbés. La robe a l'air vivante comme un champ de blé. Un parfum de foin coupé émane du tissu froissé et deux aréoles sombres, en demi-lunes, soutachent les dessous-de-bras.

On imagine la grâce fugace d'une danseuse de corps de ballet. Une arabesque découpe l'air dans la chambre, où la fenêtre ouverte laisse entrer à grand flot l'azur qui diffuse sur les murs sa lumière jaune paille. La robe a deux bras qui s'arrondissent sur le fruit d'un soleil mûr. Maintenant, deux tiges la font se dresser sur sa corolle aux hanches fuselées et effilées, telles les flammes vives d'un brasier.

La robe frémit. Ses pétales de calicot se pressent sur un corps cambré, offert tout entier au tempo ivre du vent et de l'eau, à la caresse langoureuse d'un indicible flamenco. La robe danse à présent dans la chambre, elle irradie vertigineuse, inaccessible...

Une musique silencieuse l'habite et, sur les murs, une ombre d'oiseau aux ailes déchirées, tantôt grande, tantôt petite, projette son épure. La danse dure une éternité d'un silence de plénitude. L'image est belle pour elle-même. Elle est suspendue hors du temps, au-dessus des êtres et des choses. Elle flotte dans la chambre comme une présence invisible, un fantôme de poème ou une épave de rêve enlisé.

Des gens vont et viennent dans cette chambre. Ils passent sans voir, sans sentir la vibration de la chose. La robe, rutilante sur son cintre, les appelle de ses ailes. Elle les hèle, les interpelle...

C'est maintenant l'automne. Dans les prés, le mauve des colchiques a remplacé le rouge vif des coquelicots. L'été s'en est allé avec les feuilles roussies des arbres.

Dans la chambre, la robe est toujours là, oubliée sur son cintre de bois, en attente d'un autre été, peut-être...

Pierre, il faudra songer à faire enlever les vêtements de ta femme. Voilà trois mois qu'elle est morte... Cette robe que tu gardes... ne la fera pas revenir !

Revenir... Ce mot, comme un écho venu de très loin, touche l'âme endormie de Pierre. Quelque chose en lui le fait lever la tête vers la robe et il la voit vraiment pour la première fois. Il sourit dans l'ombre de la chambre quand Eva, tel un grand oiseau rouge, referme sur lui les deux ailes d'une folie aussi tendre et douce qu'un champ de blé parsemé de coquelicots.

Texte reproduit du livre *Les heures bleues*, éd. Éditinter, 1998, pp.28-29

Notre avis

C'est un beau poème en prose !

Le coquelicot est un choix hautement poétique...

Nous soulignons la présence du personnage masculin nommé **Pierre** qui hante quelques écrits de Françoise Urban-Menninger, il demeure furtif et symbolique. Il est probablement un personnage-concept.

La folie est un autre thème intéressant à lier aux ombres et autres évocations d'une mort symbolique et/ou sociale dans les écrits de l'auteure.

Le château de vers



Illustré par Monique Barreaud

Jérôme
De Brestinger Éditeur

les femmes de ma mémoire

les femmes de ma mémoire
étendent du linge dans un jardin
elles ont des tabliers bleus
et secouent en riant
les draps du ciel

les femmes de mon enfance
font des confitures de soleil
dans un jardin de mes souvenirs
et offrent à l'azur
l'or pur de leur âme claire

Poème reproduit du recueil *Fragments
d'âme*, p.46

une femme chante

une femme chante
au bord de la rivière
et les poissons dansent
sous la robe de l'onde

cette femme c'est ma mère
qui pêche sur l'autre rive
et tient dans sa main
le moulinet de mes rêves

Poème reproduit du recueil *Fragments
d'âme*, p.47

Françoise Urban-Menninger

Chair de mémoire

FRANÇOISE URBAN-MENNINGER

Les heures bleues

NOUVELLES

S

EDITINTER

genèse

il me suffit d'apostropher
le ciel
pour qu'une hirondelle
m'ouvre ses guillemets

alors dans cette parenthèse
le poème me féconde
et me met au monde
dans une nouvelle genèse

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 60

FRANÇOISE URBAN-MENNINGER

LES HEURES BLEUES

Intercepter les frémissements du temps, du langage, des sentiments et saisir du bout de l'âme ces riens essentiels qui nous traversent et que nous ne pouvons que traverser... Voilà peut-être dans la lignée de Virginia Woolf, de Katherine Mansfield ou de Sylvia Plath, ce qu'on pourrait dire du travail de nouvelliste de Françoise Urban-Menninger.

Née en 1953 à Mulhouse, l'auteur vit à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture. Elle a publié sept ouvrages de poésie et signe avec *Les heures bleues* son premier recueil de nouvelles qui réunit une trentaine de textes dont certains ont déjà paru dans diverses revues en France ou à l'étranger.

le matin bleu des mots

les lèvres tachées d'indigo
je m'enfonce dans le matin bleu des mots
le ciel est mon buvard
et la terre mon poème
j'écris au hasard
hors des marges et de moi-même
seules mes paroles me font
m'inventent et me défont
dans ce rien
où se dénouent l'instant
et l'âme du vent

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 54



ISBN 2-910892-45-X
75 F

Françoise Urban-Menninger

Fragments d'âme

éditinter | poésie

poèmes inédits

les poèmes que je n'ai pas encore écrits
dorment dans le silence
de la page blanche
ils rêvent dans cette marge
où la mort grignote le temps

les poèmes que je n'ai pas encore écrits
je les entends parfois
de l'autre côté des mots
dans ce lieu inconnu où ma mère jardine
dans sa robe d'enfant

les poèmes que je n'ai pas encore écrits
irriguent mon esprit
pour fleurir mon âme
sur le tombeau de ma mort
là où commence l'infini

Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

le tablier bleu

quand le ciel secoue son tablier bleu
le poème ne tombe jamais au même endroit
il faut se tenir quoi qu'on en dise
au pied de l'arbre de l'âme

et ouvrir à tous les vents
le panier percé de nos songes
où rêvent les yeux mi-clos
les fantômes de notre enfance

Poème reproduit du recueil *Fragments d'âme*,
p. 7

FRANÇOISE URBAN-MENNINGER

FRAGMENTS D'ÂME

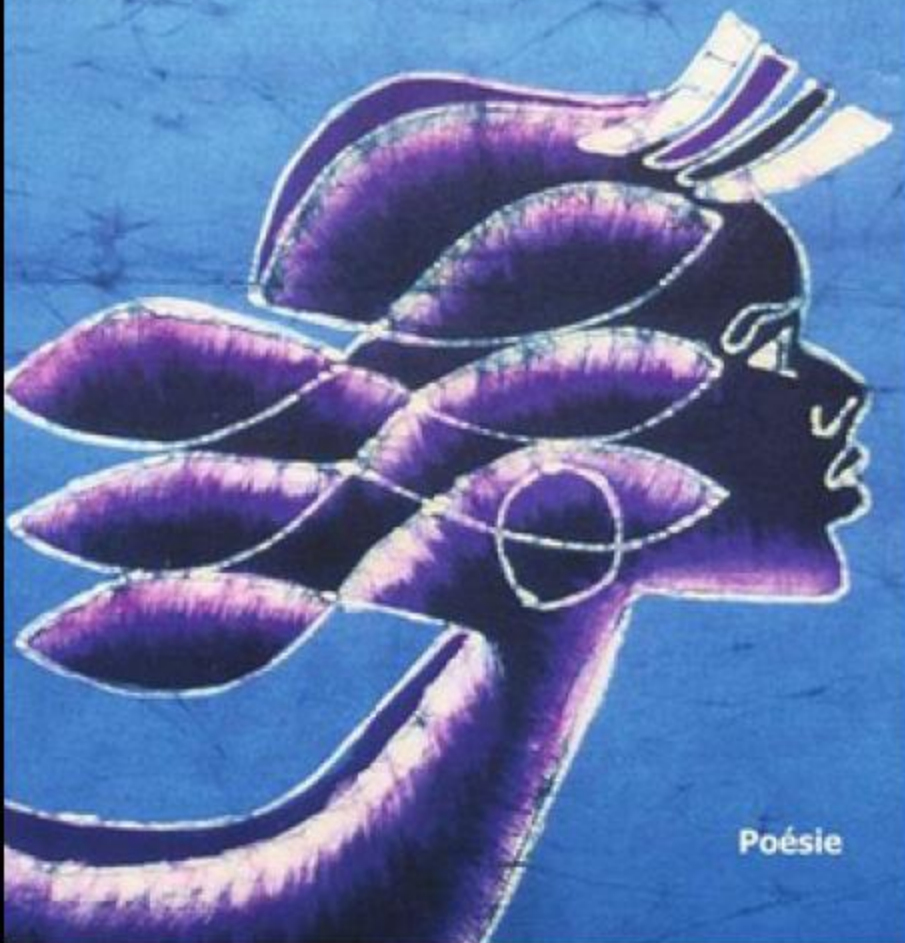
Les poèmes de Françoise Urban-Menninger nous parlent de nous-mêmes et de notre être profond. Ils disent l'indicible pour éclairer l'invisible. Ce sont des "Fragments d'âme", écrits dans cet entre-deux où l'ombre et la lumière s'étreignent en silence. Ils nous entraînent à la lisière de tous les possibles où même la mort devient soleil.

Née en 1953 à Mulhouse où elle a été animatrice culturelle Françoise Urban-Menninger a vécu à Munster, Thann, puis à Strasbourg où elle réside actuellement avec son mari photographe et ses deux enfants. Elle anime des ateliers d'écriture dans divers établissements de la ville et participe activement à la vie littéraire de sa région. Ses poèmes et nouvelles ont remporté de nombreux prix et sont publiés dans diverses revues et anthologies en France et à l'étranger.

ISBN 2-914227-30-2
www.editinter.net
9 € / 59,04 F



9 782914 227308



renaissance

dans sa coquille de silence
chaque homme pense
à sa prochaine partance

sera-t-elle une simple absence
une très longue vacance
ou bien une nouvelle naissance

seul dans son œuf d'errance
l'homme obstinément avance
l'âme tournée vers sa renaissance

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 42

les petits cailloux

les mots nous montrent au-delà de l'ennui
le vrai chemin de la vie
ce sont les petits cailloux
qui nous ramènent au fond de nous
là où tout se rassemble
dans une âme qui nous ressemble

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 32

Sous la direction de
Martial Poirson

OMBRES DE MOLIÈRE



ARMAND COLIN / RECHERCHES

Le chien de la maison

« Je suis devenu le chien de la maison. Je n'ai plus de nom, je dors sur le balcon dans une boîte en carton. On me dépose de temps en temps des restes de nourriture dans une gamelle en fer bosselée. Parfois je me nourris des bribes de leurs conversations. Un mot jeté à la hâte et je l'avale aussitôt. Il tient chaud à ce qui me reste de cœur et de corps. Jadis j'avais même une âme, du moins l'ai-je longtemps cru... ».

Extrait de la nouvelle « Le chien de la maison » du livre *La Belle Dame*, p. 7.

Notre avis : une belle cacophonie idéologique et littéraire avec certains écrits de l'auteur-nouvelliste Franz Kafka. Le texte se balance entre la (dé)personnification et la métamorphose... D'autres métamorphoses de femmes sont rapportées dans la nouvelle-poème « La métamorphose de Liane » (cf. *Les heures bleues*, pp.55-57), celle de Liane est issue de la tradition mythique de Psyché (de l'âme en papillon ou en abeille) où l'ironie et la poésie donnent une nouvelle dimension esthétique à cela.

Le chat de la Mère Michelle

« Mais Olga identifia le chat noir au malheureux animal de la découverte du livre d'enfant et se dit que c'est un bon présage.

Petroff ne devrait pas être loin.

Olga Paloff poussa la porte de l'auberge et se retrouva éberluée devant une dizaine de personnages attablés, tous affublés d'une tête de chat.

Olga intriguée se demanda sous quel masque pouvait se cacher Petroff.

Pour le savoir, elle s'attabla à côté des dîneurs et se mit à feuilleter le livre du *Chat de la Mère Michelle* en se commandant deux nouvelles vodkas

Son stratagème échoua. Petroff, s'il était là, ne réagit pas à son appel. » Extrait de la nouvelle « Le chat de la Mère Michelle » du livre *La Belle Dame*, pp. 84-85

Notre avis : on y voit un clin d'œil à l'auteur russe Nicolas Gogol (qui est aussi nouvelliste)...

La chèvre

« Moi, je me suis enfermée dans le salon. Je me suis lovée dans la bergère rose et or près de la fenêtre et j'ai fermé les yeux. J'ai revu les prairies vertes de mon enfance, piquée de pommiers rouges et de fleurs des champs. J'ai revu grand-mère assise sur son tabouret dans l'étable mal éclairée, un seau entre les jambes. Elle trayait Roxane, la chèvre la plus douce et la plus tendre qui ait jamais existé. Elle était mon amie et ma confidente. Dans ma bergère, je me suis enfoncée plus avant dans mon passé jusqu'à me laisser absorber par le ventre de mon enfance. Au petit matin, j'étais devenue Roxane. [...] ».

Extrait du texte « La chèvre » du livre *La Belle Dame*, p. 18.

Notre avis : cet écrit se balance également entre la (dé)personnification et la métamorphose. L'enfance est toujours là dans ses écrits comme les femmes qui comptent tant de son entourage. Cet écrit ironique part du cliché "devenir chèvre" à une exploration profonde du soi.

Angèle BASSOLÉ-OUÉDRAOGO
Yennenga



La vieille dame

« Ce matin-là, le chapeau à larges bords de la vieille dame flottait telle l'opale d'une demi-lune dans la brume légère qui voilait le parc. Le banc sur lequel elle avait jeté son dévolu pour nourrir une armada de pigeons au plumage d'acier était lui-même un nuage plombé de gris cendré.

De loin, elle me reconnut et m'octroya un petit signe de la main qui redonda dans mon esprit telle une bénédiction. À sa hauteur, elle m'expliqua. Le chapeau, oui, c'était pour la rosée, n'est-ce pas, la bruine sur la capeline...

Ses gestes tenaient d'une grâce quasi immatérielle. Elle avait dans la main la finesse et le délié d'une aile d'oiseau. Ses mots se brisaient sur ses lèvres tel le pain qu'elle émiettait pour les volatiles qui l'entouraient et qu'elle appelait invariablement ses « âmes ».

La dame était d'un « autre âge », c'est elle qui me l'avait précisé dans un roucoulement mystérieux de son arrière-gorge. [...]

Extrait de la nouvelle « La vieille dame » du livre *Les heures bleues*, p. 70

Coquilles de lumière

« Un soleil de fin d'été venait raser en douceur la longue plage déserte. Deux ou trois voiles découpaient sur l'horizon la blancheur de leur triangle isocèle.

Pas un souffle de vent. Une immobilité de l'instant suspendue à la crête même de chaque vague. C'est ce moment que choisit la jeune femme, jusque-là cachée derrière une dune de sable, pour aller se baigner. Apesanteur de l'être qui tout entier s'abandonne à la vague tiède qui le porte. Profonde quiétude et bienheureuse complicité avec l'élément liquide.

[...] Le rythme de la mer l'habite encore et flue dans son corps, pareil à celui de l'amour.

Coquilles de lumière

suite de l'extrait...

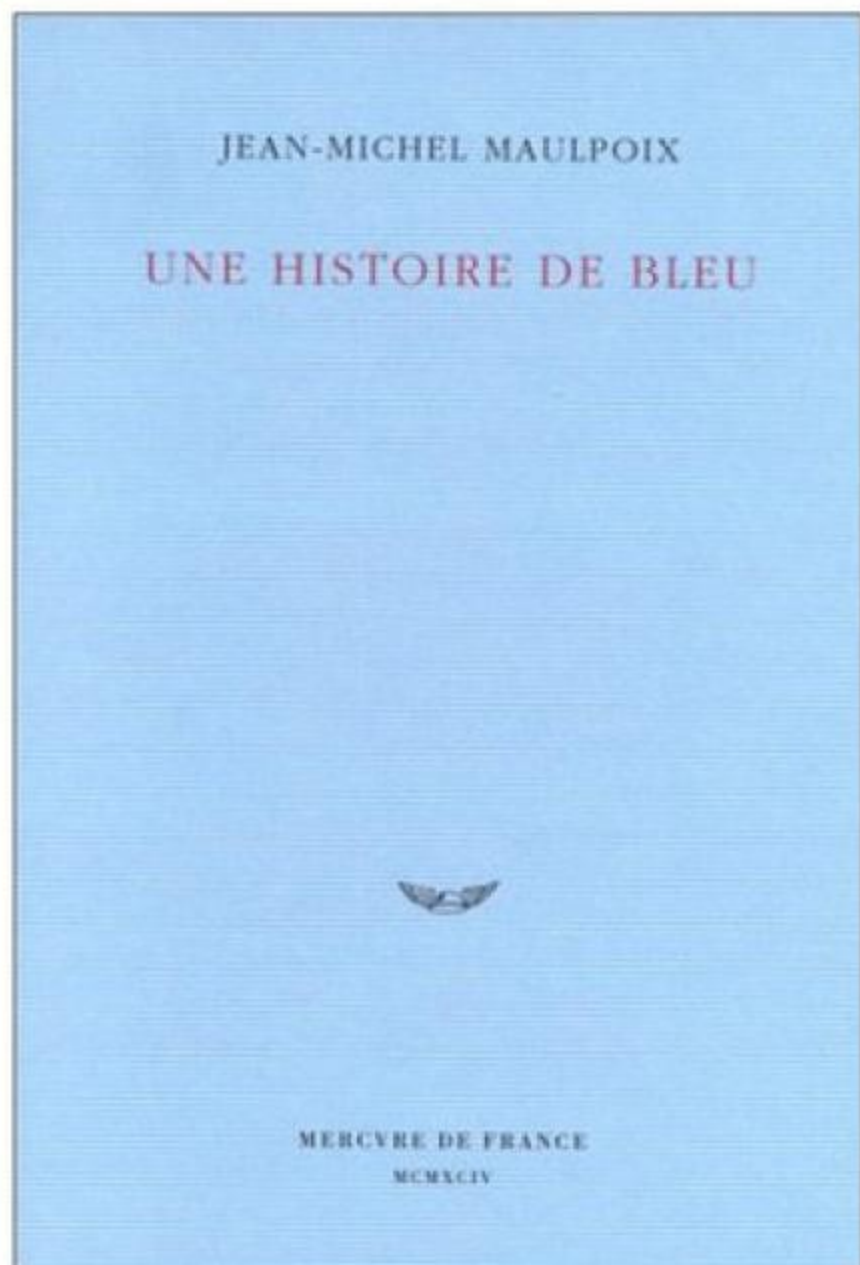
De la pointe de ses orteils à la racine de ses cheveux, elle est une étoile de mer qui se ramifie autour de la bouche de son sexe ourlé de perles de nacre.

Le soleil, descendu plus bas à la racine encore, se penche sur ce corps nu, offert à ses rayons, il boit la rosée d'albâtre puis, d'une seule poussée, pénètre jusqu'à la garde le ventre qui s'évase.

La mer, au loin, ferme les yeux quand le ciel, sous sa peau bleue, glisse la chair vive de son poème. » Extrait de la nouvelle « Coquilles de lumière » du livre *Les heures bleues*, pp. 15-16.

Notre avis

C'est un poème en prose plus qu'une nouvelle...



Vacherin glacé

Elle n'est pas très loin cette époque sans réfrigérateur où l'on enfermait bien au frais au bas du vaste buffet de la cuisine la motte de beurre battu. Quand on avait la chance de posséder une cave, le garde-manger grillagé conservait à l'abri des rongeurs et des insectes le fameux munster que l'on dégustait en Alsace avec des pommes de terre en robe des champs et que petite, j'imaginai « en robe de chambre » pour avoir laissé vagabonder ou divaguer mon imagination...

Dans les années 50 et 60, nous partions faire du camping, mes parents, mon frère et moi, dans le midi à la Napoule, au bord de la Siagne, tout près de Cannes. Je revois très bien mon père partir avec un filet à provisions tous les matins pour acheter un énorme bloc de glace bien compact à l'épicerie où il était découpé avec le tranchant d'un fil d'acier. En revenant à notre emplacement, le pack de glace laissait s'égoutter entre les mailles du filet de grosses gouttes d'eau froide qui mouillaient et marbraient les jambes de mon père à chacun de ses pas.

Un trou creusé à même la terre sous l'auvent de la toile et tapissé d'une bâche étanche accueillait le bloc glacé enveloppé dans un sac en plastique et voilà notre frigidaire de bord.

J'y ai repensé en visitant l'impressionnant château de Salses près de Perpignan et en écoutant les explications données par notre guide qui nous relatait qu'en des temps reculés, les maîtres des lieux envoyaient chercher à dos de mulets d'immenses morceaux de glace prélevés sur le Pic du Canigou et qui étaient par la suite conservés au fond d'un puits !

Ce n'est qu'après les années 60 que nous vîmes arriver à Mulhouse dans notre petite maison de cité, ce que l'on appelle communément un « frigo ».

Enfin, nous pouvions faire nos propres glaces et les apprécier, luxe suprême, en regardant la télévision qui ne tarda pas à suivre le même chemin et à trouver sa place dans notre salle à manger un samedi après-midi où vers 16H l'homme invisible, couvert de bandelettes, apparut comme par enchantement sur le petit écran en noir et blanc.

Dans le petit village où vivaient mes grands-parents, à Kunheim dans le Ried, le fameux frigidaire mit plus de temps à élire domicile. Aussi à chaque fête ou anniversaire, nous devions partir en voiture dans un village voisin afin de récupérer le vacherin préalablement commandé et dont grand-mère raffolait. Il nous fallait le ramener en un temps record avant qu'il ne commence à fondre...

C'était, il faut bien le dire, une équipée pour le moins sauvage, une aventure, certes anecdotique, mais qui pimenterait certains de nos dimanches à la campagne.

Nous partions le plus souvent dans la voiture de « Tonton Dédé » ou de « Tonton Charles » tandis que ma grand-mère, ma mère, ma tante, ma marraine débarrassaient la table pour disposer les coupes à dessert afin de ne pas perdre de précieuses secondes à notre retour.

Avec l'une de mes cousines, Mimi, Linette ou Pilou, je montais à l'arrière du véhicule et nous filions vers Muntzenheim. Dans ce village, réputé alors pour sa fabrication de vacherins glacés, nous allions réceptionner le nôtre dans une arrière-boutique où la pièce montée trônait, royale, sur son piédestal. Des cascades de Chantilly laissaient entrevoir des tranches rose bonbon de glace à la framboise nappées de schnaps sur un lit blanc immaculé de meringue. Des perles d'argent, des violettes en sucre ou des roses en masepain décoraient ce chef-d'œuvre que nous admirions, extasiés.

Des mains expertes emballaient le vacherin dans une énorme boîte à contrefort conçue spécialement à cet effet et qu'il nous faudrait rapporter le jour même dans la soirée. L'une de mes cousines et moi devions maintenir, bien à la verticale, le précieux colis à l'arrière de la voiture et nous voilà repartis...

C'était à ce moment que l'un de mes oncles se devait de jouer, à l'instar du célèbre pilote argentin, le Fangio du jour, car bien évidemment, il fallait ramener le vacherin au plus vite sur la table en fête sans le renverser...

Le pied enfoncé sur l'accélérateur, nous prenions alors les virages à une vitesse vertigineuse qui nous paraissait infime aujourd'hui mais les quatre-chevaux, les simcas et les dauphines d'antan étaient pour moi de véritables bolides à cette époque !

Il fallait se pencher dans les virages pour maintenir à tout prix la gigantesque boîte debout, la voiture était autant secouée par nos rires et nos hurlements de joie ou de frayeur feinte que par les embardées dues aux coups de volant intempestifs.

Enfin nous arrivions à Kunheim où nous étions accueillis tels des héros et grand-mère, aux anges, était la première à sourire. Il fallait la voir, les yeux brillants de bonheur et pétillants de malice, savourer ce fameux vacherin glacé bien mérité, toute sa famille rassemblée autour d'elle.

C'est vers elle que se tournent mes pensées, lorsqu'il m'arrive aujourd'hui de m'offrir une tranche de vacherin. Je laisse fondre sous mon palais le mélange de glace à la framboise et de meringue et revois, comme Proust avec son indissociable madeleine, non pas tante Léonie mais grand-mère Eugénie, sa cuillère levée vers moi, qui suspend le temps entre terre et ciel, pour m'offrir une petite étoile d'argent en sucre glace.

Françoise Urban-Menninger

Vacherin glacé

Le « Vacherin glacé » est une nouvelle autobiographique inédite.

Le « Dernier voyage » est un micro-récit à la première personne (il est autobiographique). Ces textes sont inédits et écrits en 2012.

Légende de l'image

Françoise Urban-Menninger en famille



LA BELLE DAME

Nouvelles

ÉDITINTER

les yeux de l'enfance

pour que l'arc du monde
se tende d'une âme à l'autre
il suffit que le jour
inondé de lumière
plonge son regard
dans les yeux de l'enfance
et rende à chaque homme
le bleu de ses songes

Poème reproduit du recueil *L'or intérieur*,
p. 10

la note de silence

j'aimerais ajouter
à chaque mot
sans laquelle la poésie

ne serait plus que bruit
dans ma tête de pluie
j'aimerais être cette note
que l'on n'entend pas

cette musique inaudible
que l'âme seule saisit
cette vague déjà muette
qui glisse au fond de l'eau

Poème reproduit du recueil *L'or intérieur*,
p. 35

FRANÇOISE URBAN-MENNINGER

LA BELLE DAME

Née à Mulhouse, Françoise Urban-Menninger vit à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture, participe à des récitals, rédige des critiques d'art ou des notes de lecture...

L'auteur a publié quatorze ouvrages de poésie et signe avec *La Belle Dame* son deuxième recueil de nouvelles.

Ce que l'écrivain et critique littéraire Richard Dalla Rosa disait du premier recueil de Françoise Urban-Menninger *Les heures bleues* s'applique à merveille à ce nouvel opuscule : « Les textes sont d'autant plus courts qu'ils sont ciselés comme des émaux et des camées et la langue se fait précise sans être précieuse... Les textes proches du poème en prose et du poème fantastique exhalent un parfum suranné et envoûtant qui embaume les mots ».

Dans la lignée de Virginia Woolf, de Katherine Mansfield ou même de Dorothy Parker, Françoise Urban-Menninger ajoute sa petite musique qui confine parfois au silence mais qui reste toujours dans les tonalités de l'aparté et de la confidence.



les voix de l'été

les voix de l'été
se sont posées
sur les tasses dorées
de la table à thé

une abeille oubliée
au fond du sucrier
se croit arrivée
dans son rucher

des rires grisés
tintent dans l'air flûté
et découpent des liserés
pareils à du verre brisé

la lumière a trempé
l'âme de son verrier
dans le bleu éthéré
du ciel aux ajours brodés

Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

je suis l'abeille

je suis l'abeille
dans la rose
aux lèvres mi-écloses
tièdes par le soleil

je bourdonne
dans un chœur
de langueur
où mon âme fredonne

je suis l'abeille brodée
sur la nappe de l'été
où la rose oubliée
pose sa tête fanée

Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

l'aiguille du temps

le soleil brode sur ma fenêtre
des ajours de lumière
où le poème encore inédit
roule sa tête bleue

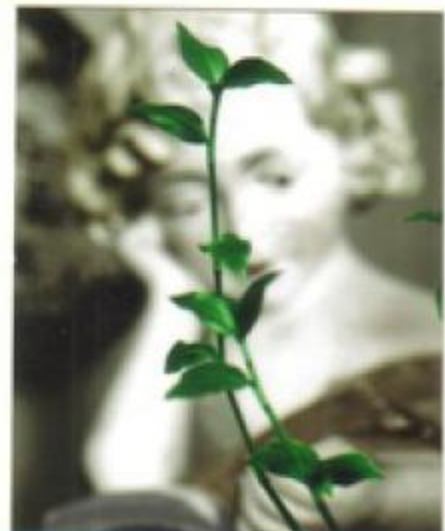
l'aiguille du temps
tire sur le fil du silence
que la mort a noué
à la gorge du jour

Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

L'heure du jardin

Poèmes de

Françoise Urban-Menninger



or liquide

l'eau miroitante
me renvoie dans ses stries
la lumière du soleil
or liquide qui orpaille mes vers

et où je penche
sans crainte
en cet instant choisit
le visage de ma mort

Poème reproduit du recueil *L'or intérieur*,
p.15

l'eau vivante

l'eau vivante jaillit
sous les pierres verdies
mince filet d'argent
dont la tige sous le vent

s'incline et parfois se brise
telle une âme indécise
qui ne sait pas choisir
se corolle pour fleurir

Poème reproduit du recueil *L'or intérieur*,
p.36

jonquilles

les trompettes d'or des jonquilles
s'ouvrent dans le vase
et jouent pour la fille
un air de jazz

elle danse et sa jupe s'évase
jusqu'au bout de ma phrase
où la rime en robe de jonquille
laisse tomber sa dernière quille

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 55

Françoise Urban-Menninger

La draperie des jours

la petite voix

Suite du poème...

les cinq roses
dans le vase m'observent
et tendent vers moi
leur bouton de taffetas rose
en pointe de danseuse

je les respire
dans le même temps qu'elles soupirent
et sous mes yeux
ouverts comme des pétales

elles esquissent
un sourire végétal
dans lequel se glisse
subreptice
le sourire de ma mère

alors au fond de moi
j'entends parler
la petite voix
du jardin de mon enfance
qui me dicte son poème

Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

une neige de silence

une neige de silence
tourbillonne dans la lumière
qui éclaire le poème

des âmes taillées
dans la transparence du ciel
dansent dans chaque mot

la vie monte
au plus haut d'elle-même
plus légère que l'air

Poème reproduit du recueil *Fragments d'âme*, p.49



une femme vêtue de noir

une femme vêtue de noir
de la racine de ses cheveux
à la pointe de ses souliers
passe dans le silence
de la page blanche

elle ouvre sa bouche purpurine
et chacune de ses paroles
s'écrase tel un fruit trop mûr
sur le papier glacé
de ma solitude

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 7

le concert de la mer

il n'est d'autre concert
plus subtil que celui de la mer
qui vague après vague
joue en sourdine
ses sonatines
puis soudain s'élague
sur la plage
pour offrir dans une dernière gamme
la part de son âme
à l'oreille d'un coquillage

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p.36

les mots blancs

j'approche le silence
avec des mots blancs
qui éblouissent ma nuit

même la mort rayonne
au creux de l'ombre
où l'âme rêve

Poème reproduit du recueil *Fragments d'âme*, p. 14

renverser l'insoutenable

Yves
Citton

le temps

le temps grignote l'enfance
dans l'armoire aux souvenirs
où dorment nos rêves
dans l'ourlet des draps blancs

les matins d'hier reviennent
avec des bouquets de printemps
qui fleurissent dans la cuisine
où ma mère chantait en repassant

le temps se cache sous la table
où je construisais avec mon frère
les fondations invisibles
de nos châteaux en Espagne

le temps repose dans le jardin
où je plantais avec mon père
des carrés de radis roses
où courait un lapin blanc

l'ombre descend sur ma mémoire
et voile sans les effacer
les images de mes premiers livres
où les mots brillaient comme des étoiles

le temps se glisse
dans l'épaisseur du silence
et délivre à la mort
sa dernière page blanche

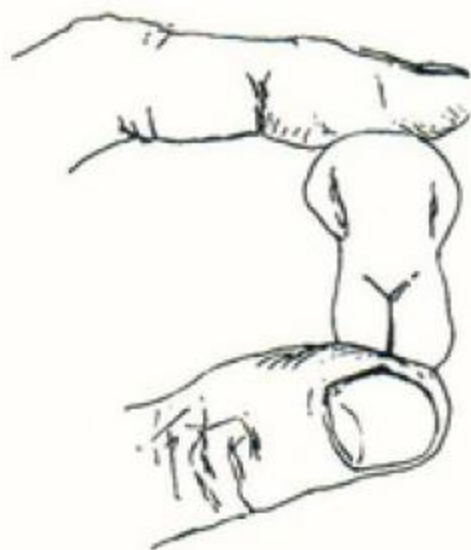
Poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

la mort à la ligne

je suis tout entière
dans mes mots
ramassée dans mes points
tourmentée dans mes virgules
hissée dans mes exclamations

seule ma mort
reste à la ligne
suspendue à ma rime
comme une larme
sous la pluie

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 25



Le temps immobile

EDITINTER

à l'orée du temps

elle est assise
à l'orée du temps
qui lui fait les cheveux blancs
sa mort n'est pas de mise

car elle tient à la main
une rose d'or pâle
dont chaque pétale
lui ouvre un secret jardin

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 61

le temps immobile

le soleil sème dans le parc
des fleurs de lumière
qui oscillent sur leur tige

le temps immobile
se fige sur les feuilles d'automne
et rien n'est pareil à cet instant

où chaque goutte de lumière
ajoute au poème
sa note de silence

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 5

Françoise URBAN-MENNINGER

LE TEMPS IMMOBILE

Dans "Le temps immobile" Françoise Urban-Menninger invite le lecteur à entrer dans la danse aérienne d'une poésie où les mots suspendent l'instant à la lisière de la vie et de la mort, créant ainsi un véritable état de grâce. Poèmes de l'aparté, du silence mais aussi de l'ironie douce-amère, cette poésie touche l'âme, l'éblouit avec des mots simples mais limpides qui transcendent les limites du poème.

Née en 1953 à Mulhouse où elle a été animatrice culturelle, Françoise Urban-Menninger a vécu à Munster, Thann, puis Strasbourg où elle réside actuellement avec son mari photographe et ses deux enfants. Elle occupe le poste de secrétaire générale de l'Académie des Marches de l'Est, anime des ateliers d'écriture, participe activement à la vie littéraire de sa région. Elle est profondément attachée à l'Alsace mais également au Languedoc-Roussillon d'où sa mère est native. Ses poèmes et nouvelles ont remporté de nombreux prix et sont publiés dans diverses revues en France et à l'étranger.



L'OR INTÉRIEUR

EDITINTER

notre mémoire est un jardin

notre mémoire est un jardin
où les roses parfois écrivent
du bout de leur tige

naissent alors ces fragiles poèmes
que seules savent cueillir
les âmes recueillies

Poème reproduit du recueil *L'or intérieur*,
p. 37

la robe claire de l'onde

des bouts de ciel décrivent
sur l'eau tremblée
de la rivière
où parfois le vent
soulève en riant
la robe claire de l'onde
sur une peau d'argent

Poème reproduit du recueil *L'or intérieur*,
p. 57

L'OR INTÉRIEUR



Photo Claude Menninger

L'or intérieur est la rencontre de deux sensibilités. Celle de Françoise Urban-Menninger, poète et nouvelliste qui, en publiant son septième recueil de poèmes, signe certainement son ouvrage le plus abouti.

Camille Claus, peintre et poète, propose une aquarelle et huit lavis pour « accompagner », comme il se plaît à le souligner, ces poèmes qu'il a aimés. Ces deux artistes sont alsaciens et résident à Strasbourg.



Dernier voyage

Récit à la première personne
Récit inédit de Françoise Urban-Ménninger

Les jardins de notre enfance nous accompagnent jusqu'à la mort dans les allées intérieures de notre mémoire. Petite, j'habitais un vieil appartement mansardé avec mes parents à Riedisheim, rue du Maréchal Joffre. Un nom de rue qui faisait ma fierté car il me semblait alors que résider dans la rue qui portait le nom d'un Maréchal n'était pas donné à tout le monde et que c'était un honneur, voire un privilège que nous possédions-là !

Mais le plus merveilleux, malgré ma joie incommensurable de vivre sous les toits et de pouvoir tutoyer le ciel et les nuages, venait du jardin enchanteur qui, à ce jour encore, me paraît immense et débordant de lumière.

Sur une vieille photographie prise par mon père, je rayonne en robe blanche, un gros nœud à pois dans les cheveux, parmi les hortensias qui défient insolemment la hauteur de mes deux ou trois ans. Il me suffit de me promener en songe dans ce potager pour revoir mon père qui installe un châssis afin de préserver les semis de radis ou les jeunes plantes de laitue des intempéries. Ma mère en robe fleurie surgit parmi les roses, les pivoines ou les lilas, son sourire au-dessus d'un panier garni de petits pois, de navets ou de jeunes carottes me revient ostensiblement tel un rayon de soleil qui éclaire mes souvenirs.

Très vite, je compris l'intérêt que j'avais à traverser la haie de groseilliers et de framboisiers qui séparait notre jardin de celui de M. Doppler, notre voisin. Ses lapins devinrent le prétexte à de courtes visites de politesse car jamais je ne repartais les mains vides. Un bonbon à la violette, une chique marbrée de rose ou de vert, un carré de chocolat noir faisaient tout mon bonheur et mes parents amusés savaient toujours où me retrouver.

Avec la petite voiture en tôle rouge à pédales que m'avait offert le Père Noël dans un élan de générosité, je devins une exploratrice avérée, la cour et le jardin furent, pour un temps, mes terres d'aventure.

Dès six ans, ma mère me plaçait sur le trottoir, du bon côté de la rue, et j'allais seule chez le dentiste qui m'accueillait dans sa cour où je stationnais mon bolide tel un pilote chevronné. Le soir, après l'école, je ne manquais jamais d'aller saluer M. Doppler et ses lapins en cage car désormais c'était moi qui leur donnais leur collation et, avec leurs yeux rougis, il me semblait bien qu'ils me remerciaient.

Mais un soir, alors que je descendais de ma petite voiture, je fus surprise de découvrir les cages vides et les portes grandes ouvertes... De surcroît, M. Doppler avait disparu... Inquiète, je l'appelais et le cherchais partout quand mes parents, alarmés par mes cris, accoururent et m'apprirent, des sanglots dans la voix, que M. Doppler nous avait quittés. Comme je tenais absolument à savoir où M. Doppler était parti, ils me dirent qu'il s'en était allé pour un dernier voyage et qu'il ne reviendrait plus. J'imaginai, bien entendu, qu'il avait emmené tous ses amis les lapins avec lui et je ne daignai même pas interroger mes parents laconiques, à ce sujet...

Peut-être eut-il été préférable que mes parents m'expliquent clairement que M. Doppler était mort car, longtemps, je me suis interrogée afin de savoir si j'y étais pour quelque chose dans cette disparition subite, d'autant plus que quelques mois plus tard, nous dûmes quitter Riedisheim pour une petite maison de cité à Mulhouse. Et comble de malheur, mes parents confièrent ma petite auto adorée, trop encombrante pour la ville, à leurs dires, au fils des nouveaux locataires qui prirent possession de notre appartement mansardé.

Jamais je ne me consolais de la perte de ma voiture rouge et la trottinette, offerte en contrepartie, ne fut qu'une piètre consolation. Aujourd'hui encore, j'éprouve un pincement au cœur quand je la reconnais dans une brocante ou un musée du jouet. Elle ne semble attendre que moi pour reprendre le chemin de mon enfance afin d'aller saluer encore une fois M. Doppler entouré de ses léporidés et qui me tend du bout des doigts, son regard bleu emplis de malice, un ultime carré de chocolat noir.

Les voix d'outre-tombe

Il y avait d'abord eu cet étrange coup de fil. Mireille de Marseille... Une amie d'enfance avait-elle précisé. C'est Pierre qui avait déroché en mon absence. Il m'avait dit à mon retour, une drôle de fille avec une drôle de voix. Elle voulait te parler... Une fille que tu as connue à l'école élémentaire. Mireille de Marseille. Ce prénom, cette ville ne me disaient rien.

Une erreur sans doute. Je serai fixée le soir même, puisque la fille avait dit qu'elle rappellerait en fin de journée. Je venais à peine de m'installer sur le canapé du salon pour suivre mon feuilleton préféré que le téléphone se mit à rugir comme une fauve furieux. Agacée, je décrochai

— Rappelle-toi, me dit la voix. J'étais ton amie à l'école Fontaine. Nous avons huit ans.

Puis j'ai déménagé *cet été-là* pour rejoindre mon père à Marseille. Je suis Mireille Lunel. Toutes les filles m'appelaient Mimi...

Mireille Lunel. Mimi... La mémoire me revint. Des yeux pétillants de malice. Des cheveux noirs aile de corbeau, le teint mat, un corps souple, un rire plein de vie et de soleil. Mimi, ma meilleure amie. Bien sûr, je me souvenais de toi !

J'allais lui demander de ses nouvelles quand une pensée me déchira l'esprit. Mimi était morte... Elle était morte depuis plus de vingt ans déjà ! Elle et sa mère n'avaient pas survécu au terrible accident dont elles avaient été les victimes sur l'autoroute du Sud qu'elles regagnaient Marseille. L'horreur et l'épouvante prirent le pas sur l'étonnement. Aucun son ne sortait de mon gosier asséché par la peur.



— Oui, tu as raison, me dit Mireille qui avait lu dans mes pensées par je ne sais quel mystérieux procédé. Je te parle d'outre-tombe. Tu sais, c'est monnaie courante au pays des morts. Nous le faisons tous, un jour ou l'autre, pour rompre notre solitude et le silence.

Mireille, ce soir-là, ne m'en dit pas davantage. Comme j'étais incapable de lui répondre, elle me quitta en me promettant de me rappeler ultérieurement.

Durant des mois, j'attendis avec appréhension son coup de fil. Elle ne me donna plus de signe de vie... ou plutôt de mort. Je finis par croire que j'avais rêvé ou que j'avais été la proie d'une farce morbide.

Françoise-Urban-Menninger, « Les voix d'outre-tombe », dans *La Belle Dame*, éd. Éditinter, 2009, pp. 87-89.

Légende de l'image, p. 62

Photo d'un montage des répétitions de Françoise Urban-Menninger avec Pascal Palamidessi et Colette Mauri pour le spectacle « Danse avec les mots ».

Légende de l'image, p. 63

Photo de l'intervention de Françoise Urban-Menninger dans le séminaire « Poésie au féminin » organisé par l'universitaire Patricia Godi...



Suite...

Puis un soir, ce fut l'oncle Charles, décédé cinq ans plus tôt, qui prit de mes nouvelles. Grand-mère, puis tante Émeline m'appelèrent tout à tour. Puis, ce fut enfin Mimi.

Les voix d'outre-tombe...

Vidéopoème

de **Françoise Urban-Menninger**

reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteure et du réalisateur

Pierre Aouston

Légendes...

Le poète et plasticien Pierre Aouston avait réalisé plusieurs **Vidéopoèmes** projetés sur la façade de la médiathèque Malraux à Strasbourg en 2009.

Françoise Urban-Menninger lit ici des poèmes qui figurent dans le recueil *L'heure du jardin* dans le parc Contades à Strasbourg à deux pas de chez elle.

Photo de la projection...
Voir aussi p. 65

Suite...

Je pris l'habitude de ces conversations d'outre-tombe. Les morts firent bientôt partie intégrante de ma vie. J'éprouvai du plaisir à écouter ces voix lointaines, indéfinissables. L'épouvante avait fait place au ravissement, à l'extase. Les morts finirent par l'emporter sur les vivants. Ils me sollicitaient même au bureau où mon patron ne cessait de hurler que les communications personnelles étaient strictement interdites.

J'en parlai à Mimi qui me proposa aimablement le numéro secret et discret de l'au-delà. Un numéro très facile à retenir qui me permit d'appeler mes amis à mes moments perdus ou tout simplement pour tuer le temps. Ce numéro ne figure pas dans l'annuaire, il est réservé aux abonnés absents appelant d'outre-tombe, ainsi les appels ne sont-ils, fort heureusement, pas facturés.

Si d'aventure vous trouvez ce numéro, très simple à composer, n'ayez pas peur. Les voix vous sembleront venir de très loin, mais bientôt elles vous apprivoiseront et le jour viendra où vous comprendrez qu'en réalité, elles viennent du fin fond de vous-mêmes.

Nouvelle reproduite du livre *La Belle Dame*, éd. Éditinter, 2009, pp. 87-89.



L'heure du jardin

les soirs d'été
j'enfilais mon tablier
à bretelles croisées

les cheveux enrubannés
je courais dans les allées
de mon jardin retrouvé

dans mon petit panier
les groseilles luisaient
tels mes yeux émerveillés

dans les rangées sucrées
des pieds de framboisiers
mes lèvres je pourléchais

le jardin tout entier
sur mon visage barbouillé
venait déposer un baiser

les lys orange respiraient
les roses blanches soupiraient
les pivoines roses m'inspiraient

la terre me soulevait
dans des ciels enivrés
où mon âme s'abandonnait

l'heure du jardin avait
depuis longtemps sonné
qu'encore je rêvais



l'or des vignes

l'automne vendange les âmes
dans sa hotte de ciel
où tout l'or des vignes
ruisselant de lumière
s'offre dans la coupe du jour

les lèvres trempées
dans le vin de la terre
le soleil s'abreuve
à la racine du monde
où mûrit le silence

Poème reproduit du recueil *L'or intérieur*, p.
63

les jours faciles

les jours faciles
sont faits de lumière
et composent avec le temps

des poèmes graciles
où l'âme tout entière
se cueille dans l'instant

Poème reproduit du recueil *Le temps immobile*, p. 8

l'heure du jardin

l'arrosoir en tôle rouillée
ne m'a pas oubliée
dans sa pomme cachée

l'odeur de terre lavée
a refait germer
le fruit secret

de mon jardin d'été
où les fleurs et les fées
dans leur ronde m'emportaient

...suite du poème reproduit du recueil *L'heure du jardin*

La véritable histoire de la Mère Noël contée par elle-même !

Micro théâtre-récit inédit
Françoise Urban-Menninger

Bonjour les enfants, devinez qui je suis ? La Mère Noël, oui la Mère Noël !

En ce mois de décembre, vous entendez tous les jours parler du Père Noël, vous le croisez à tous les coins de rue de votre ville dans sa houppelande rouge et sa longue barbe blanche, vous chantez à l'école « Petit papa Noël » mais la Mère Noël, vous oubliez la Mère Noël et pourtant les enfants, voilà la vraie chanson :

« Petite Mère Noël
Quand tu descendras du ciel
N'oublie pas nos petits souliers... »

Voilà la vraie chanson que vous entonnerez demain à l'école ! Mais mon époux le Père Noël est un être jaloux.

Il ne supporterait pas de partager sa célébrité avec sa moitié sans laquelle il ne serait que l'ombre de lui-même !

Car que serait le Père Noël sans moi la Mère Noël, la mamie Noël que vous avez sous les yeux ? Savez-vous les enfants que c'est moi qui lui reprise tous les soirs ses chaussettes rouges avec de la laine et un œuf en bois. Voilà comment je procède, je prends la chaussette, je glisse l'œuf dans le pied et je reprise avec une aiguille et un dé à coudre....

La vérité c'est que le Père Noël a de très grands pieds et il fait des trous dans ses chaussettes parce qu'il a horreur de se couper les ongles ! C'est pour cela qu'il a toujours très froid dans ses grandes bottes rouges. Et il va sans dire que sans moi, la Mère Noël, il ne pourrait pas faire ses tournées !

C'est moi aussi qui lui prépare son beau costume sans lequel il ne serait rien d'autre qu'un papi comme les autres. Je le nettoie, le repasse, le glisse dans une housse en plastique et le range dans une armoire tout le reste de l'année, sans oublier les boules antimites, et je ne le ressorts qu'à la fin de l'automne. C'est là que le Père Noël se rend compte qu'il a pris du poids ! Et chaque année, je desserre l'élastique de son pantalon et déplace les boutons de son manteau car son ventre

est devenu un peu plus rond !

Et sa barbe, les enfants, c'est moi, la Mère Noël, qui la lui lave avec un shampoing spécial à la noix de coco car le Père Noël est allergique à tous les produits chimiques ! C'est moi qui peigne et lustre délicatement cette barbe d'argent avec une brosse en soie car le Père Noël est un homme très sensible et particulièrement douillet.

Le Père Noël vit la plus grande partie de l'année au Pôle Nord dans une nature encore épargnée par la pollution, aussi quand il arrive dans ce que l'on appelle « la civilisation » sur son beau traîneau tiré par huit rennes, comme vous le savez tous, il doit faire très attention à sa santé.

C'est encore moi, la Mère Noël qui l'accompagne et lui confectionne tous ses repas « bio » ! Savez-vous que le père Noël adore les légumes et en particulier les salsifis, la salade d'endives, la purée de courgettes, les brocolis et bien d'autres encore ? Et vous, les aimez-vous ?

Je compose méticuleusement ses repas pour la journée, sans oublier son petit déjeuner avec ses céréales et son goûter de quatre heures durant lequel le Père Noël ne manque jamais de croquer une pomme car il me répète souvent ce dicton bien connu : « Une pomme par jour, la santé pour toujours ».

Si le Père Noël est devenu très vieux, il a 133 ans et moi 127 ans, c'est parce qu'il dort bien ! Il ne regarde jamais la télévision, je lui lis une petite histoire tous les soirs et il s'endort à poings fermés comme vous les enfants.

Son conte préféré est « La Belle au bois dormant », à chaque fois il se met à rêver car le Père Noël adore les histoires qui se terminent bien. Quant à son courrier, heureusement que je suis là pour vous lire et vous répondre les enfants ! Si je ne m'en occupais pas, vos lettres s'entasseraient dans l'igloo du Père Noël. En fait, et c'est un secret que je vous chuchote dans le creux de l'oreille, le Père Noël malgré ses grosses lunettes à double foyer ne voit plus très clair...

Aussi, c'est encore moi qui emballe tous vos cadeaux et surveille les usines où tous vos jouets sont fabriqués de part le monde.

C'est une tâche immense et vous pouvez remercier la Mère Noël pour son dévouement et l'affection qu'elle porte à tous les enfants de la terre et d'ailleurs !

Le Père Noël a toutes les qualités qu'on lui prête mais il a tout de même un très grand défaut. Je vous le confiais au début de mon histoire, le Père Noël n'aime pas partager sa célébrité. Il est très jaloux... Savez-vous que plusieurs articles et livres ont été publiés pour parler de la Mère Noël eh bien, j'ai fait le tour de nombreuses librairies dans toutes les villes que nous avons traversées et c'est comme cela que j'ai appris que le Père Noël avait racheté tous les livres qui me concernaient !

Et cela non pas pour vous les offrir mais pour les cacher au fond de son traîneau et les ramener au Pôle Nord où personne ne viendra les lire !

En réalité, le Père Noël ne veut pas qu'on sache que j'existe !

N'est-ce pas scandaleux, terriblement injuste ! Mais l'histoire a toujours été faite par des hommes illustres qui occupent le devant de la scène alors qu'ils laissent dans l'ombre une femme, une sœur, une épouse sans laquelle ils ne seraient rien.

Retenez bien ceci les enfants, derrière tous les hommes célèbres, il y a une femme inconnue à laquelle ils doivent tout ce qu'ils sont. Alors, dès ce soir les enfants, dites la vérité autour de vous. Aidez la Mère Noël à entrer dans la lumière. Pour cela, dessinez-moi, parlez de moi, chantez pour moi :

« Petite mamie Noël
Quand tu descendras du ciel
Avec des jouets par milliers
N'oublie pas mes petits souliers »

Criez avec moi, « Vive la Mère Noël », car sans elle, il est certain qu'il n'y aurait pas de Noël ni de Père Noël. Vive la Mère Noël, car c'est la plus belle, elle brille dans le ciel, c'est une étoile de miel, vive la Mère Noël !

Maintenant, les enfants, je dois vous quitter pour aider le Père Noël à enfiler son costume car pendant que je vous contais mon histoire, il faisait la sieste et il a dû se réveiller dans l'intervalle pour déguster sa golden... Mais promettez-moi, mes chers enfants, que dès que vous apercevrez le Père Noël vous lui parlerez de moi et lui demanderez des nouvelles de la Mère Noël. Vous m'offrirez ainsi mon premier vrai petit Noël qui m'apportera le cadeau si précieux dont je rêve depuis si longtemps : la reconnaissance ! D'avance, je vous en remercie du fond de mon cœur de Mère Noël !

La Mère Noël

À propos de ce théâtre-récit inédit

Texte écrit et joué devant des enfants de maternelle et d'élémentaire dans le cadre du travail de Françoise Urban-Menninger dans le périscolaire pour mettre en lumière les femmes de l'ombre !



La poétesse...

Texte inédit de l'invitée

Camille Aubaude

Si l'on interroge la culture féminine dans l'écriture poétique, on s'aperçoit que l'historiographie contemporaine traduit un manque de continuité dans les différentes phases du féminisme, et véhicule encore une confusion des termes.

« Féministe », « féminin » – adjectifs se substituant au substantif « féminité » –, « des femmes », « la femme », expression employée aujourd'hui rejetée car définissant un fantasme, sont des mots appelant clichés et amalgames.



Afin de s'immiscer dans ce genre littéraire très particulier — puisque les « poètes » parlent de « la Femme » comme idéal, et l'associent à la nature, à la paix, objet et inspiratrice du chant du poète,

lui-même féminisé —, les poétesses intègrent une littérature masculine qui efface la différence sexuelle. Dans un second temps, elles échappent à l'idolâtre notoriété pour rendre insaisissables leurs paroles singulières. Théoriquement, il n'est pas besoin d'établir des repères extérieurs aux œuvres pour les étudier, mais les facteurs socioculturels ayant contribué à décourager les femmes de publier de la poésie, pour exister en poésie, obligent à considérer séparément les poèmes écrits par des femmes. Cette perspective « féministe » fédère des œuvres venues de divers horizons. Construite en réponse au retrait des femmes du champ poétique, elle s'avère transitoire, puisqu'elle ressortit à une idéologie en train de disparaître en Europe comme aux États-Unis. La langue française échoue à nommer la femme qui se consacre à cet art : « la poète », « poétesse », « femme poète ». Cette lacune fait sens et témoigne de plusieurs choses : le manque de lisibilité des œuvres, l'absence de solidarité entre les auteurs et la difficulté à sortir du flou, des illusions quant à l'image de la femme. Je tenterai de lever une seule confusion, car elle enlève toute crédibilité près d'un public cultivé.

« La poète » est un barbarisme à partir duquel il est impossible de prendre en considération ce que l'art et la littérature mettent en cause. Les commissions pour la féminisation des noms de métiers ont justement proscrit le seul emploi de l'article défini singulier, source de malentendu et d'équivoque.

L'expression « la Femme » est aujourd'hui employée avec des guillemets et désigne un idéal. En français traditionnel, la fonction est neutre, et le neutre est rempli par le masculin. Ce qui n'est pas le cas de l'anglais. Par décalque de l'anglais américain et méconnaissance de la langue, nous réussissons ce tour de force : masculiniser des mots dont le féminin a toujours existé (docteur/doctoresse, prêtre/prêtresse, poète/poétesse, etc.). Des femmes se « réclamant du féminin » (sic) refusent les mots féminins, au lieu de modifier ce qui les a rendus péjoratifs.

« Poétesse » est un mot qui définit une technique, incluant les formes fixes, l'éloquence, la versification et l'expression lyrique, en un mot, un métier qui s'apprend, une activité sociale dont la transmission historique est dépourvue des bizarreries, exceptions et autres cas limites attachés à la représentation des femmes en poésie.

Le mot « poétesse » a été mal ressenti par les femmes écrivant de la poésie vers les années 1950, où se publiaient des études univoques et unifiées sur ce que l'on appelle la « littérature féminine », l'expression recouvrant alors toutes sortes de romans de gare à l'eau de rose. Or, une des plus grandes poétesses de langue anglaise, Elizabeth Barrett Browning utilisait ce terme, fort instruite de l'évolution du vocabulaire pour en saisir la pertinence.

Mais les dictionnaires du français courant considèrent ce terme médiéval comme « péjoratif », « obsolète ». Ils emploient le prénom « Christine » pour Christine de Pizan, dont le nom de famille subit aussi des changements d'orthographe.

Autre difficulté fondamentale, les poétesses sont maintenues dans une marginalité que leur diversité entretient au regard de la norme littéraire française. Aucune d'elles n'a été bénéficiaire de son activité d'écriture. À défaut de métier, elles n'ont pas connu de consécration officielle à part les titres suivants :

« courtisane des lettres » décerné par Calvin à la désormais pseudo Louise Labé, « Muse de la III^e République » attribué par Paul Valéry à Anna de Noailles, ou la satire des « précieuses ridicules » et le rôle de « femme de » attribué à Rosemonde Gérard. Les multiples conflits, la complexité des écrits et le fait de vouloir tenir sur cette poésie un propos unique ont abouti à la négation de cette activité. Ce grand silence sur des textes qui interrogent et déplacent les universaux de la culture littéraire induit l'absence de figure mythique féminine dans la poésie française et par conséquent, le blanc, l'anonymat.

Biographie

À l'occasion d'une proposition d'une anthologie de poésie de femmes aux éditions Gallimard, dans les années 1990, le poète Jacques Réda m'a écrit qu'il était aussi difficile pour un homme que pour une femme d'être accepté en tant que poète, réponse rappelant que la « spécificité féminine » chère aux études féministes des années 1970 reste légitime. À l'inverse, il s'agit de rejeter la ghettoïsation des œuvres de femmes. Aujourd'hui, l'élaboration d'un statut de la poétesse, si fluctuant soit-il, doit être éclairé par la reconnaissance de la « différence », des rapports entre les sexes et de la place des femmes dans la tradition littéraire.

De façon générale, il ressort de mon étude *Lire les Femmes de lettres* (Dunod, 1993) que les femmes prêtent une oreille si différente à la littérature officielle, et par conséquent aux genres dominants, qu'elles les renouvellent. Elles construisent leurs œuvres non seulement sur des « cas limites », mais sur des représentations de la féminité qu'elles déplacent. Leur parole qui n'est pas figée, fait figure de « cas limites », et donne des textes inclassables tels que ceux de Françoise Urban-Menninger, qui échappent à l'inscription du genre en littérature. Expérience des limites ? Métier ?

Pour une reconnaissance des poétesses, il s'agit de redéfinir l'histoire littéraire en tenant compte des nombreux travaux réalisés autour de la notion de genre. L'interdit d'être soi-même, Virginia Woolf l'a représenté sous les traits de

« l'Ange du Foyer », « pureté incarnée », aux désirs sacrifiés sur l'autel de la féminité.

Il n'est plus question de tuer l'Ange du Foyer, comme le préconise l'auteur d'Orlando, mais de lire les textes, de donner à voir le « tissage de la voix », et d'explorer des domaines transculturels pour surmonter l'épreuve de la destruction.

Camille Aubaude

Née à Paris, est la poétesse française contemporaine la plus traduite à l'étranger. Son doctorat sur Gérard de Nerval, *Le Mythe d'Isis*, a été écrit en même temps qu'un essai d'histoire littéraire innovant un enjeu majeur dans la critique : *Lire les femmes de lettres* (1993). Dans les années 2000, le recueil *Poèmes d'Amboise*, relié au récit poétique, *La Maison des Pages*, ont rencontré une audience internationale; Camille Aubaude est connue pour son utilisation des formes poétiques rares. Un des thèmes récurrents de son œuvre est la femme mythique.

Camille Aubaude

Conservateur de la Maison des Pages à Amboise (37400), et de la Chapelle des Ursulines à Quintin (22800)

Membre du PEN Club, de la SCAM et de la SGDL

Sites :

<http://www.camilleaubaude.com>

<http://www.lamaisondespages.com>

Légende de l'image de cet article

Françoise Urban-Menninger lit ses poèmes dans le récital qui s'est déroulé à Clermont-Ferrand lors du séminaire « Poésie au féminin » organisé par l'universitaire Patricia Godi.

Hymne de la rose

Marie de Romieu

À M. François de La Rose

Je veux chanter ici la beauté de la rose
 Qui de toutes les fleurs la beauté tient enclose.
 Puis la rose je veux à La Rose donner,
 À toi Rose, qui peux tout un monde étonner,
 Et ravir les esprits d'un singulier bien dire,
 Qu'à ta volonté doctement les attire.
 Au dedans d'un jardin s'il y a rien de beau,
 C'est la rose cueillie au temps du renouveau :
 L'aube a les doigts rosins; de roses est la couche
 De la belle Venus, et teinte en est sa bouche :
 Et Pathos, sa maison est remplie toujours
 De la suave odeur des roses, fleur d'amour.
 La rose est l'ornement du chef des demoiselles,
 La rose est le joyau des plus simples pucelles;
 De roses est semé des Charites* le sein
 De son parfait parfum le ciel même est plein
 Bacchus, ce deux fois né, ce Bassar** vénérable,
 De vin et de roses, il garnit bien sa table,
 Et verse incessamment les roses près le vin,
 Versant aussi le vin près les roses sans fin.
 De roses l'amoureuse embaumera son coffre,
 Lorsque de son ami le linge blanc encoffre !
 Quand le jour adviendra de mon dernier vouloir,
 Je veux par testament expressément avoir
 Mille rosiers plantés près de ma sépulture,
 Afin qu'en grandissant, ils soient ma couverture.
 Puis l'on mettra ces vers, engravés du pinceau
 En grosses lettres d'or, par-dessus mon tombeau.
 Celle qui gît ici, sous cette froide cendre,
 Toute sa vie aima la rose fraîche et tendre;
 Et l'aima tellement qu'après que le trépas
 L'eût poussé à son gré aux ondes de là-bas
 Voulut que son cercueil fût entouré de roses
 Comme ce qu'elle aimait par-dessus toutes choses. »

Notes

* Il s'agit des Grâces (c'est le nom donné aux Grâces dans la mythologie grecque) .

** C'est un surnom hébreu de Bacchus (dieu païen, dans la mythologie grecque, on le nomme Dionysos).

Voir aussi *l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (url.

[http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?p.9:5./var/artfla/encyclopedie/textdata/image/](http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject?p.9:5./var/artfla/encyclopedie/textdata/image/))

Référence du poème

Les premières œuvres poétiques de Mademoiselle Marie de Romieu, Vivaroise, contenant un brief discours que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme, non moins récréatif que plein de beaux exemples..., Paris, L. Breyer, 1581, in-12 (identifiant :ark:/12148/bpt6k72784p, Bibliothèque nationale de France, Rés. Ye-1877, url. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb312413013>), mis en ligne le 15 octobre 2007 (cf. Gallica, voir aussi url. http://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_de_romieu).

Ce poème a été transcrit par la rédaction.

Françoise Urban-Menninger



L'OR INTÉRIEUR

EDITINTER

Laodicée

Laodicée
l'autre moi marine,
l'autre belle endormie au bord de la mer
bercée par le frémissement des vagues
blanchit par leur écume

Laodicée
l'autre amour indomptable parfumé de
jasmin l'autre visage rêvassant de mon
enfance
une poésie qui me rend le monde à son image
une Mnémosyne symphonique du beau

Dina Sahyouni

Poème écrit le 8 juin 2012 et reproduit (url.
<http://pan.blogs.nouvelobs.com/archive/2012/06/08/laodicee.html>)

Biographie

Dina Sahyouni, est la fondatrice de la revue féministe internationale de poésie Le Pan poétique des muses et de la *SIEFEGP*.

Elle écrit essentiellement de la poésie depuis l'âge de 10-11 ans et a déjà publié certains de ses écrits poétiques dans la presse écrite et électronique. Ses premiers poèmes ont été publiés en 1990-1991.

Contribuer à l'Almanach Poesisars

Date limite : 31 mars 2013

Les formes



http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/c/c1/Calligramme_pyrrogiv%2C3%2A9.JPG

Le périodique Le Pan poétique des muses vous propose de contribuer au lancement de son **Almanach Poesisars** (périodique audiovisuel ou multimédiatique de poésie) dédié aux poésies visuelle, spatiale et multimédia. Le premier numéro paraîtra en ligne sous la forme d'une revue électronique interactive. Le thème majeur à explorer est **Les formes** (masculines, féminines, épiciènes, neutres, etc.). Le thème mineur est **libre**. Chaque poète-artiste peut nous envoyer trois vidéos poésies, poèmes visuels (ou des calligrammes) inédits et deux déjà publiés.

Modalité de contribution

Votre courriel doit contenir les éléments suivants : prénom, nom, nom de plume et biobibliographie (dix lignes). Pièces jointes acceptées : formats d'images et leurs tailles (papier, Web) GIF, JPEG, PNG, JPEG, 1299 x 1813 pixels (ou Web : 624 x 870 pixels) pour les poèmes visuels. La revue n'accepte que des hypermédiats (ou des liens) pour les vidéos soumises au comité de lecture. Chaque vidéo poésie ne doit pas dépasser la durée de 10 minutes.

Envoyer votre contribution uniquement à l'adresse électronique suivante : contact.revue@pandesmuses.fr

Avertissement : on accepte également de publier un ou deux textes théoriques sur la poésie multimédia.

Revisiter la « querelle des femmes »

Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution

Mot de la SIEFAR

[Ce] livre est issu du premier colloque [consacré à la "querelle des femmes" qui s'est tenu en novembre 2008, et porte sur la période allant de 1750 aux lendemains de la Révolution.

Il est disponible en ligne sur le site des Publications de l'Université de Saint-Étienne, collection "L'École du genre" :

url. https://publications.univ-st-etienne.fr/product.php?id_produit=828

Résumé

De la fin du Moyen Âge aux premières décennies du xxe siècle, l'Europe et en particulier la France ont été le théâtre d'une gigantesque polémique sur la place et le rôle des femmes dans la société. Qu'elle soit feutrée ou violente, qu'elle prenne un tour sérieux ou cocasse, qu'elle en appelle aux raisonnements ou aux émotions, qu'elle s'exprime en traités, pamphlets, pièces de théâtre, romans, tableaux..., elle a porté sur à peu près tous les terrains, du pouvoir suprême aux relations amoureuses, en passant par le travail, la famille, le mariage, l'éducation, le corps, l'art, la langue, la religion...

**Sous la direction
d'Éliane Viennot
Avec la
collaboration de
Nicole Pellegrin**

**Publications de
l'Université de
Saint-Étienne**

**Collection L'École
du genre**

208 p.

**ISBN 978-2-86272-
603-8**

24 euros

Table des matières

Loin d'être un « jeu littéraire », comme on l'a parfois dit, elle s'est développée en écho aux efforts concrets des acteurs et actrices de la société pour empêcher, ou au contraire pour permettre l'accès des femmes et des hommes aux mêmes activités, aux mêmes droits, aux mêmes pouvoirs, aux mêmes richesses, à la même reconnaissance. Et elle a durablement formaté nos sociétés et nos esprits quant aux manières de penser et d'organiser les relations entre les sexes. Ce vaste pan de notre histoire est pourtant fort mal connu. C'est à son réexamen qu'invite le présent volume, premier d'une série qui remontera le temps vers les origines de cette controverse. Il s'attache à la période des Lumières et de la Révolution française, où l'on aurait attendu la remise en question du vieil argumentaire de l'infériorité féminine, mais qui ne donna lieu qu'à sa reformulation.

Contributions

Sabine Arnaud, Caroline Fayolle, Geneviève Fraisse, Huguette Krief, Sandrine Lely, Anne Morvan, Martine Reid, Éliane Viennot.

Illustrations et extraits de textes

Jean-Pierre-André Amar, Pierre Charpentier de Longchamps, Mme de Coicy, Nicolas de Condorcet, Louise Dupin, Félicité de Genlis, Élisabeth Lafaurie, Jean-Baptiste Loyer-Villermay, Nicolas Ponce, Joseph Raulin, Constance de Salm.

Remerciements

Éliane Viennot : « Revisiter la Querelle des femmes » : mais de quoi parle-t-on ? Logique, équité, égalité : les principes de Mme Dupin – ou de Rousseau ? Les reines de France au pilori (1791)

Sandrine Lely : « La massue d'Hercule soulevée par la main des Grâces ». Le débat sur la place des femmes dans l'art, entre 1747 et 1793 La fermeture des clubs de femmes (1793)

Huguette Krief : Le génie féminin. Propos et contre-propos au xviii^e siècle

Il faut « politiquer ensemble » ! (1817)

Éliane Viennot : « La Couronne ne tombe point en quenouille ». Bagarres mémorielles autour du droit des femmes à régner en France, entre 1750 et 1789

Les propositions de Mme de Coicy (1785)

Les propositions de Condorcet (1788)

Caroline Fayolle : L'éducation est-elle l'instrument de l'égalité ? Les débats sur l'éducation des femmes à la période révolutionnaire et post-révolutionnaire Éducation et nature, d'après Élisabeth Lafaurie (1791)

Martine Reid : Genlis, Pipelet, Staël : la figure de la femme auteur au lendemain de 1789

Femmes et activités littéraires, d'après Mme de Genlis (1811)

Sabine Arnaud : De la dénomination d'une maladie à son assignation : l'hystérie et la différence sexuelle, entre 1750 et 1820

1758 : les maladies vaporeuses affectent les deux sexes ; elles sont liées à l'oisiveté, non à l'utérus

1818 : l'hystérie est une maladie féminine ; elle vient de l'utérus

Table des matières

Anne Morvan : Théories de la famille, différence des sexes et émergence de la science sociale.

Rousseau, Guiraudet et Bonald

Héloïse, ou l'instruction des femmes dans les « temps barbares »... pas si barbares que cela ! (1770)

Geneviève Fraisse : Querelle, procès, controverse, les trois figures de la pensée féministe

Jeanne d'Arc sous la loupe... des imaginatifs (1810)

Notices sur les contributrices

Résumés des articles

Bibliographie

Index

Table des documents et illustrations

**Publications de
l'Université de
Saint-Étienne**
**Collection L'École du
genre 208 p.**
ISBN 978-2-86272-603-8
24 euros

Acheter en ligne

Url. http://publications.univ-st-etienne.fr/product.php?id_produit=828

L'ouvrage est disponible auprès des libraires (distribution SODIS).

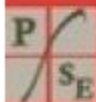
l'école du genre

Revisiter la « querelle des femmes », 1750-1810

Revisiter la « querelle des femmes »

Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution

Sous la direction d'Éliane Viennot,
avec la collaboration de Nicole Pellegrin



Revisiter la « querelle des femmes »

Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution

Sous la direction d'Éliane Viennot,
avec la collaboration de Nicole Pellegrin

De la fin du Moyen Âge aux premières décennies du ^{xx}e siècle, l'Europe et en particulier la France ont été le théâtre d'une gigantesque polémique sur la place et le rôle des femmes dans la société. Qu'elle soit feutrée ou violente, qu'elle prenne un tour sérieux ou cocasse, qu'elle en appelle aux raisonnements ou aux émotions, qu'elle s'exprime en traités, pamphlets, pièces de théâtre, romans, tableaux..., elle a porté sur à peu près tous les terrains, du pouvoir suprême aux relations amoureuses, en passant par le travail, la famille, le mariage, l'éducation, le corps, l'art, la langue, la religion... Loin d'être un « jeu littéraire », comme on l'a parfois dit, elle s'est développée en écho aux efforts concrets des acteurs et actrices de la société pour empêcher, ou au contraire pour permettre l'accès des femmes et des hommes aux mêmes activités, aux mêmes droits, aux mêmes pouvoirs, aux mêmes richesses, à la même reconnaissance. Et elle a durablement formaté nos sociétés et nos esprits quant aux manières de penser et d'organiser les relations entre les sexes.

Ce vaste pan de notre histoire est pourtant fort mal connu. C'est à son réexamen qu'invite le présent volume, premier d'une série qui remontera le temps vers les origines de cette controverse. Il s'attache à la période des Lumières et de la Révolution française, où l'on aurait attendu la remise en question du vieil argumentaire de l'infériorité féminine, mais qui ne donna lieu qu'à sa reformulation.

Contributions de Sabine Arnaud, Caroline Fayolle, Geneviève Fraisse, Huguette Krief, Sandrine Lzly, Anne Morvan, Martine Reid, Éliane Viennot.

Illustrations et extraits de textes de Jean-Pierre-André Amar, Pierre Charpentier de Longchamps, M^{me} de Coigny, Nicolas de Condorcet, Louise Dupin, Félicité de Genlis, Élisabeth Lafaurie, Jean-Baptiste Louyer-Villermay, Nicolas Ponce, Joseph Raulin, Constance de Salm.

Collection « l'école du genre », nouvelles recherches n° 8



ISBN : 978-2-86272-603-8



Prix: 24 euros

RdL, la Revue des Livres
est une grande entreprise
intellectuelle et politique
économiquement précaire.

SOUTENEZ- NOUS !

La *RdL* ne peut exister
sans le soutien financier
de ses lecteurs.

www.revuedeslivres.fr/abonnement

**En avant première de Douve
au Festival Faits d'Hiver
en février 2013
Douve, première figure**

Musique
Pedro Garcia-Velasquez
Collaboration littéraire
Alexandre Salcède
Costumes
Catherine Garnier

Soutiens
Micadanses / CND / Les Journées Danse
Dense / ADC / Théâtre du Beauvaisis / Le
Safran / Montevideo / Rhizome
Coproduction de Douve : L'Echangeur –
CDC de Picardie ; CCN de Tours

**Chorégraphié
et
interprété
par
Tatiana Julien**
**Du 8 au 12 juillet 2012,
10h à La Condition des
Soies**



Elle se tient là, au milieu de tout ce qui fut. Fragile sémaphore de chair, elle chancelle dans sa veille, vacille et tombe. Quels vides la creusent, venus soudain la soustraire aux communes lois de la pesanteur ?

Elle danse pour que se relèvent les murs, pour que se soulèvent les souvenirs. Elle détient ces secrets, prêtresse immobile, elle connaît les gestes de guérison, les philtres qui vainquent et la mort et l'oubli. Elle oscille devant le gouffre, elle est devenue la preuve, irréfutable, tout juste cadavre, que la Terre est ronde.

Elle se tient là, où toute voix s'est tue. Elle aurait pu, comme autrefois, danser la ronde des squelettes, faire craquer tous les vieux os cramoisis, dépoussiérer les gestes vermoulus : elle ne le fait pas. Elle traverse, jeune fille encore, et les seins lourds, les forêts fraîches où gisent les déjà morts, les flammes tôt éteintes, les âmes tristes, les amours oubliées. Et, au grand péril de sa chair arrachée aux branches qui résistent, elle ne cède pas : elle se tient, là. Comme il est doux, l'incendie à ses joues ! Quel allègement soudain, tout cet air dans la chair ! Plutôt qu'en la résurrection, elle s'acharne en la vision de ce village éclairé, de l'autre côté, où existent et demeurent les morts.

Alexandre Salcède

Douve, première figure

est un premier volet du trio créé pour le Festival Faits d'Hiver en 2013.

Ce solo est l'occasion pour Tatiana Julien de développer un des aspects de cette création à venir inspirée du recueil ***Du mouvement et de l'immobilité de Douve*** d'Yves Bonnefoy. Dans ces zones de turbulence de l'expression poétique, aux confins du dicible, la danse peut-elle tout représenter, tout incarner ?

Douve, première figure

Le spectacle tente de rechercher quels sont les chemins qu'il est possible d'emprunter pour éprouver l'effet des mots dans la chair et comment, dans l'expérience de la lecture, peut émerger chez la danseuse une nouvelle poétique du corps, de l'écriture du temps, une tentative d'expression de l'indicible matière.

Représentations de Douve, première figure (solo 20 mn)

La Condition des Soies, Festival Off d'Avignon du 8 au 12 juillet 2012

Festival Voyages à Nantes, Crepetown Le 17 juillet 2012

Festival Les Repérages, Danse à Lille / CDC de Roubaix Le 15 mars 2013

Représentations de Douve (trio 50 mn)

Festival Faits d'Hiver - Paris - Création les 8 et 9 février 2013

Festival Les Incandescences - Pantin Mars – avril 2013

Tatiana Julien

Tatiana Julien

Elle s'est formée au CNSMDP et à l'université Paris 8. Depuis 2010, elle danse pour Thomas Lebrun, Nathalie Pernette et la Cie 7273.

Parallèlement, elle développe au sein de sa compagnie **C'Interscribo** son projet de réflexion à propos de l'érotisme et de la mort, débutée avec **Ève sans feuille & la cinquième côte d'Adam** et approfondie dans la **Mort & l'Extase** créée au Festival Faits d'Hiver en février 2012.



Tatiana Julien

Le sujet même de l'œuvre d'Yves Bonnefoy semble l'y inviter, le recueil se composant au fur et à mesure que le corps de Douve se décompose. Désignée en juin 2011, parmi 8 jeunes artistes des pays du pourtour méditerranéen, par Boris Charmatz et Vincent Baudriller, Tatiana Julien participe à la 2e édition du réseau Kadmos, impulsé par les Festivals d'Avignon, de Barcelone, d'Athènes et d'Istanbul.

Extrait : la vidéo du spectacle *Douve, première figure*
url.<http://www.youtube.com/embed/edUT7w91PEU>

À lire également l'article « Douve : Trois danseuses autour du poète » par Tatiana Julien et Alexandre Salcède dans *Le Pan poétique des muses* | *Revue internationale de poésie entre théories & pratiques*: « Poésie, Danse & Genre », n°1 | Printemps 2012, mai 2012, url. http://oz.fr/TQ_Lj

Alexandre Salcède

est rédacteur pour le site d'actualité littéraire Nonfiction.fr et étudiant en Master 2 de recherche en Lettres Modernes. Il s'intéresse tout particulièrement à la littérature française contemporaine, il participe au colloque sur les vanités organisé par Jean-Claude Laborie (professeur à l'Université Paris X-Nanterre) où il présente ses travaux sur le vent comme symbole de la vanité dans l'œuvre de Pierre Michon.

Croisant le texte de cet auteur contemporain avec celui de l'Écclésiaste, il montre que ce premier considère, d'une part, la littérature comme une entreprise vaine lorsqu'elle cherche à ressusciter les morts et, d'autre part, qu'elle est une "forme déchue de la prière".

Alexandre Salcède travaille actuellement sur les rapports entre la poésie et la prière dans l'œuvre du poète contemporain Philippe Jaccottet. Malgré le constat de l'absence des dieux, le poète, soucieux de ré-enchanter le monde, célèbre la présence du monde en employant, parfois, une certaine forme de prière. Une communication problématique dans un monde sans Dieu, où la Nature retrouve une place privilégiée face au poète.

ANGÈLE BASSOLÉ-OUÉDRAOGO

publie *Yennenga*, un hommage à la bravoure des Africaines

Poète, scénariste, éditrice, journaliste, chercheuse-associée à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa, lauréate du Prix de poésie Trillium en 2004, la Burkinabé Angèle Bassolé-Ouédraogo est une femme plurielle. Publier en février 2012, son œuvre poétique, *Yennenga*, est un hommage rendu à la bravoure et au talent de cette figure historique et, au-delà, à toutes les femmes africaines.

À la faveur de cette production, elle s'ouvre à AMINA et évoque sa carrière littéraire et ses projets.

Pourquoi *Yennenga* ?

Yennenga vient clore ma trilogie consacrée aux femmes d'Afrique, en hommage à leur bravoure et courage qui sont historiques mais inconnus des Africains et du monde.

Quelles sont les valeurs véhiculées par *Yennenga* dont peuvent s'inspirer les femmes africaines aujourd'hui ?

Yennenga véhicule des valeurs comme le courage, la détermination, la bravoure, l'espérance, la combativité, la persévérance. Il n'y a pas que les femmes africaines qui peuvent s'en inspirer mais aussi les hommes, les jeunes et les enfants.

Yennenga montre que nous avons de qui tenir, nos ancêtres femmes, et nous rappelle chaque jour que tout le peuple moaga descend d'une femme valeureuse et forte. Mes précédents recueils rendaient un hommage global à toutes les combattantes africaines, *Yennenga* rend un hommage particulier à la fille intrépide du roi Nédéga de Gambaga.

Yennenga clôt la trilogie commencée avec *Sahéliennes* en 2006 et poursuivie avec *Les Porteuses d'Afrique* en 2007. Pourquoi avoir choisi la trilogie et que vous a-t-elle permis de dire ?

J'ai choisi la trilogie parce qu'il y avait beaucoup à dire sur l'histoire de ces mères courage

oubliées de la grande Histoire africaine. Une seule œuvre ne suffisait pas à leur rendre l'hommage mérité que je voulais. Même trois livres ne suffisent pas à rappeler leurs hauts faits tant leur héroïsme, leur originalité et leur courage sont inspirants.

Il y a beaucoup d'héroïnes africaines peu connues des Africains et Africains. Comment corriger ce déficit ? Que peut apporter la littérature ?

C'est très simple. Il faut les introduire dans les programmes éducatifs. Au lieu de continuer à nous parler de « nos ancêtres les Gaulois », à mal copier des systèmes éducatifs qui ne nous apportent rien, parce que pas adaptés à nos réalités, qu'on apprenne aux enfants et jeunes Africains leur Histoire, qu'on aille puiser dans notre passé ces modèles et figures toujours d'actualité qui stimulent notre imaginaire collectif. Qu'on dise à nos enfants que ce n'est pas uniquement « le blanc qui est fort » mais que notre Histoire regorge aussi de femmes et d'hommes admirables dont nous pouvons être fiers. Combien d'Africains savent que la plupart des inventions modernes que nous utilisons dans nos maisons (réfrigérateurs, cuisinières, fers à repasser, etc.) sont l'œuvre d'inventeurs et de savants noirs ? Combien parmi nous savent que le feu rouge existe grâce à un Noir ? Que la transfusion sanguine est possible aujourd'hui, par les recherches d'un médecin noir qui a découvert le plasma et que lui-même, ironiquement, est mort accidenté par manque de sang ?

Il faut redonner à cette génération obtubiliée par l'Occident de quoi être fière d'être Africains, des héroïnes et des héros pour peupler leur Histoire. Ils n'ont rien à envier aux autres. Il faut redonner aux Africains cette estime de soi et ce n'est pas en singeant tout ce qui vient de l'extérieur que nous y parviendrons. Nous devons revoir complètement notre manière d'être, d'exister et de penser. Nous devons réapprendre à aimer ce que nous sommes et ne plus avoir honte d'être africain. La littérature apporte beaucoup plus qu'on ne le pense. Ceux qui croient que le développement se limite aux ponts et aux échangeurs se trompent grandement. Le plus important, c'est ce que nous sommes au fond de nous-mêmes, pas ce que l'on



a. Ce sont nos valeurs intrinsèques, ce sont les belles découvertes et les échanges que nous apportent la lecture, l'écriture, la culture de manière générale. La littérature contribue au développement des sociétés. C'est une autre école : l'école de la vie. On apprend beaucoup en lisant. Ailleurs, comme au Canada, les écrivains sont considérés, à l'extérieur, comme de véritables ambassadeurs du pays. C'est important car la postérité ne retiendra que ce que nous sommes.

C'était un peu dans cette démarche que vous aviez mis en chantier le Festival international de poésie et Malaïka, maison d'édition africaine basée au Canada. Des

BIBLIOGRAPHIE

- *Burkina Blues*, poésie, Éditions Humanitas, Montréal, 2000.
- *Avec tes mots*, poésie, Malaïka/Sankofa & Garli Éditions, Ottawa/Ouagadougou, 2003. Prix Trillium 2004 de poésie.
- *Sahéliennes*, poésie, collection Fugues/Paroles, Éditions L'Interligne, Ottawa, 2006.
- *Les Porteuses d'Afrique !* poésie, collection Fugues/Paroles, Éditions L'Interligne Ottawa, 2007.
- *Mulheres do Sahel*, poésie, traduction en portugais de Sahéliennes par Joana Marques de Almeida, Éditions Europress, Lisbonne, 2007.
- *Yennenga*, poésie, collection Fugues/Paroles, Éditions L'Interligne, Ottawa, 2012.

Association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus

L'Association, à but non lucratif, est fondée par l'universitaire **Patricia Izquierdo** en septembre 2007. Le site de l'association est éloquent, sobre et complet, il fournit des informations nécessaires sur la vie de l'association et sur les activités culturelles de ses membres.

Il s'agit d'un travail collectif conséquent et admirable consacré à la vie et aux œuvres de Lucie Delarue-Mardrus. L'Association propose des activités variées parmi lesquelles l'organisation des manifestations scientifiques (colloques, journées d'études, etc.).

Elle met aussi à la disposition de toute personne intéressée par leurs actions une bibliothèque et une vie associative enrichissante. La portée de ce travail collectif est à souligner car elle privilégie une structure conviviale ouverte à toutes et à tous, tout en restant une association qui soigne la qualité de ses productions dédiées à Lucie Delarue-Mardrus.

De même, elle se penche sur toutes les facettes de la vie et des œuvres de cette grande figure du XX^e siècle injustement méconnue. C'est une belle action pour donner à la pensée et à l'art d'une femme toutes leurs splendeurs et étendues bien méritées.

Le Diable au cœur

Film muet (1928) de Marcel l'Herbier racontant la vie des pêcheurs honfleurais

Ciné-Concert avec Georges Hersent au piano



Quelques liens utiles

<http://www2.univ-paris8.fr/ef/spip.php?article31>
http://www.fabula.org/actualites/index-biographique-des-memoires-de-lucie-delarue-mardrus_46123.php
<http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00613885/en/>
http://www.ouest-france.fr/actu/actuLocale_-Presentation-de-l-association-des-Amis-de-Lucie-..._53062-avd-20110610-60666714_actuLocale.Htm
http://www.fabula.org/actualites/association-lucie-delarue-mardrus_21470.php
<http://www.net1901.org/association/LES-AMIS-DE-LUCIE-DELARUE-MARDRUS,23357.html>
http://www.fabula.org/actualites/association-lucie-delarue-mardrus_21470.php

Association des Amis

de Lucie Delarue-Mardrus

Url. <http://amisldm.org>

Notice rédigée par la revue *Le Pan poétique des muses* (cf. Url . http://oz.fr/CKB_w)

Les images et nouvelles de l'Honfleur qui suivent sont reproduites avec l'aimable autorisation de la présidente de l'association Patricia Izquierdo



Les Promenades musicales

Samedi 21 juillet - 17h30

Cinéma Henri Jeanson - HONFLEUR

Renseignements et réservations : 02 31 31 06 00

LES PROMENADES MUSICALES DU PAYS D'AUGE

Samedi 21 juillet 2012 - Cinéma Henri Jeanson - HONFLEUR

Le Diable au cœur



Le film

Marcel L'Herbier (1926-27)
 Scénario : Marcel L'Herbier, d'après
L'Ex-Voto de Lucie Delarue-Mardrus
 Photographie : Jean Letort, Lucien Bellavoine,
 Louis Le Bertre
 Décors : Claude Autant-Lara
 Régisseur artistique : Jacques Manuel
 Production : Cinégraphic-Films
 L'Herbier/Gaumont British

Les interprètes

Betty Balfour, Jaque Catelain, Roger Karl, André
 Nox, Kissa Kouprine, Catherine Fonteney, Léo
 da Costa

L'argument

La difficile histoire d'amour d'une jeune fille
 délaissée, chef d'une bande d'enfants des rues,
 et d'un pêcheur pauvre mais honnête...

La réalisation

Marcel L'Herbier, figure marquante de l'avant-
 garde cinématographique des années 20,
 adapte ici un roman de Lucie Delarue-Mardrus :
L'Ex-Voto.

Séduit par le rôle central qu'y joue Honfleur
 - ville natale de la sulfureuse femme de lettres -
 il a souhaité restituer à l'écran la profonde pho-
 togénie de la ville. La majeure partie du film a
 ainsi été réalisée sur place, avec le concours de
 la population locale (notamment pour la figura-

tion) et de Lucie
 Delarue-Mardrus
 elle-même.

Le scénario s'at-
 tache aux person-
 nages et privilégie
 les scènes natura-
 listes teintées
 d'humour.

Le Diable au cœur
 rayonne de l'ex-
 ceptionnel charis-
 me de Betty
 Balfour - star
 anglaise proche du
 personnage de
 Mary Pickford - qui
 incarne l'impétueu-
 se Ludivine. Son
 partenaire Jaque
 Catelain, étoile du

cinéma français des Années folles, livre une
 interprétation fine et sensible du personnage de
 Delphin.

L'Herbier employait alors - pour la première fois
 en France - la nouvelle pellicule panchroma-
 tique, qui permettait de capturer de nombreuses
 nuances de gris et de mettre en valeur les
 splendides décors naturels (les vieilles rues de
 Honfleur, la côte normande, l'océan déchaî-
 né...).

Ce très beau film, encore injustement méconnu,
 étonne en outre par sa modernité (mise en
 scène, composition des plans, utilisation de la
 lumière, montage...) et par l'envoûtant pouvoir
 d'évocation de ses images. **Mireille Beaulieu**

Le livre

Lucie Delarue-Mardrus a toujours éprouvé un
 attachement intense pour sa ville natale de
 Honfleur, ce qui apparaît à chaque page de
L'Ex-Voto.

Pour écrire ce livre, elle a mené une véritable
 enquête, écoutant les pêcheurs et les mou-
 lières, les accompagnant sur leurs bateaux, res-
 tituant leur parler spécifique quelle réussit à
 mêler avec bonheur à son langage poétique, ce
 qui donne à l'histoire d'amour de ses héros un
 remarquable réalisme.

Publié en 1922, *L'Ex-Voto* était devenu presque
 introuvable. Il vient d'être réédité aux Editions
 de la Lieutenance.

www.editionsdelalieuence.com

Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945)

Onze recueils de poésie (une anthologie et un recueil anonyme), au moins quarante sept récits de fiction (romans et nouvelles), de très nombreux articles (critique littéraire, artistique, bien-être, sociologie), trois essais, cinq biographies, quatre récits de voyage, une autobiographie, deux pièces de théâtre publiées, de très nombreux manuscrits, des dessins et des tableaux étonnants, des sculptures très variées, des partitions (paroles et/ou musique), l'œuvre de Lucie Delarue-Mardrus est prolifique. Elle fut une artiste complexe aux dons multiples, d'une curiosité insatiable et d'une capacité de travail impressionnante.

Bien sûr, son œuvre est inégale. Elle écrit parfois pour manger et ne put se consacrer autant qu'elle l'eut voulu à son genre préféré, la poésie. Mais cette créatrice polymorphe fascine encore aujourd'hui. Pourtant, elle reste méconnue. C'est pourquoi nous avons créé en 2007 l'association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus. Chaque année, nous faisons notre assemblée générale dans un lieu qui lui était cher : Honfleur, sa ville de naissance et de cœur ; Paris, où elle vécut, notamment avec le célèbre docteur Jean-Charles Mardrus, traducteur des *Mille et une nuits* ; et Château-Gontier, en Mayenne, où elle termina sa vie.

Grâce aux bouquinistes et aux Editions de La Lieutenance, nous avons accès à ses romans les plus célèbres dont certains ont été adaptés au cinéma : *L'Ex-Voto*, *Graine au vent*, *Le Roman des six petites filles*, *La Petite fille comme ça*, *L'Enfant au coq*, *Le Château tremblant*, *Chênevieil*...

Nous trouvons facilement son autobiographie *Mes Mémoires* (Grasset, 1938), formidable



Georges Hersent

Piano

Né à Honfleur en 1951 et fils d'un peintre local, il a préféré la palette sonore à celle des couleurs.

Tout de suite séduit par l'orgue et très désireux de progresser dans la maîtrise de cet instrument, il décide - sur les conseils de Marie-Claire Alain -

d'étudier le piano.

Après avoir pris des cours particuliers à Honfleur avec Françoise Hanin, il entre au Conservatoire de Caen dans la classe de Bernard Contini.

Il poursuit sa formation à l'Ecole normale de musique de Paris avec Melle Goullon, ancienne élève d'Alfred Cortot. Pour l'orgue, ses maîtres sont Edouard Souberbielle et Louis Thiry. Par ailleurs, il reçoit les conseils de Xavier Darasse et de Michel Chapuis.

Georges Hersent est actuellement titulaire de l'orgue historique de l'Hôtel-Dieu (ancien hôpital) de Honfleur et co-titulaire, avec Yves Lescroart, de l'orgue de l'église du château de Brécly.

DU POINT DE "L'OUÏE" DU PIANISTE

Evocation

Jean Wiener fut certainement l'un des derniers grands pianistes français du cinéma muet. Il doit sa célébrité aux *Histoires sans paroles* diffusées sur nos vieilles télévisions des années 60.

A Paris, le dimanche, les musiciens qui improvisaient sur les films muets n'étaient autres que les organistes des messes du matin !

A bien y réfléchir, cette double casquette n'exerçait-elle pas le même rôle : accompagnateur ou "faiseur d'ambiance" à l'église comme au cinématographe ?

Le Diable au cœur - Repères musicaux

Vous entendrez un générique dans le style populaire (orgue de barbarie), le traditionnel cantique à Notre-Dame-de-Grâce, le *Dies Irae* de la Messe des morts (scène du naufrage), le grondement de la mer par gros temps et d'autres improvisations inspirées par ce film singulier.

Georges Hersent

témoignage qui court de sa petite enfance honfleuraise à l'année 1936 où elle quitte la Normandie pour la Mayenne. Il est plus difficile de se procurer ses superbes recueils poétiques, *Occident*, *Ferveur*, *Par Vents et marées*, *Souffles de tempêtes*...

De très nombreux inédits sont à découvrir et à publier. D'autres facettes de cette personnalité hors du commun étonnent : cruciverbiste de

talent, curieuse d'héraldique, elle fut avant tout passionnée. Elle adorait les animaux, les enfants et voyager. Ses récits de voyage montrent un être attentif, intelligent et sensible. Autant de raisons pour sortir du silence cette voix dont la gravité a souvent marqué les contemporains et cette œuvre qui n'en finit pas de nous surprendre.

Patricia Izquierdo, présidente
www.amisldm.org

AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE HONFLEUR,
DU CONSEIL GÉNÉRAL DU CALVADOS - OFFICE DÉPARTEMENTAL D'ACTION CULTURELLE
ET LE PRÉCIEUX CONCOURS DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE



ASSOCIATION DES AMIS DE LUCIE DELARUE-MARDRUS

BULLETIN D'ADHÉSION ANNÉE 2012

NOM : PRÉNOM :

ADRESSE :

ADRESSE COURRIEL RECENTE :

COTISATION (merci de barrer la mention inutile) :

24 euros (membre)

50 euros et plus (membre bienfaiteur)

Merci de régler par chèque à l'ordre de « L'Association des amis de Lucie Delarue-Mardrus » et d'envoyer ce bulletin et votre règlement à l'adresse suivante, ou de l'apporter lors de l'assemblée générale :

Association Lucie Delarue-Mardrus
C/O Anne VERON, trésorière,
14 rue des Cordeliers
54000 NANCY.

Cette cotisation vous permet de participer gratuitement aux événements organisés par l'association et de bénéficier de tarifs réduits pour certaines prestations.

Bien à vous,

La présidente,
 Patricia Izquierdo,

BON DE COMMANDE

à retourner – avec un règlement par chèque
à l'ordre de Voix d'encre – aux éditions :

VOIX D'ENCRE
BP 83
26202 MONTÉLIMAR CEDEX

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
.....
.....

commande ... exemplaire(s) à 30,00 € l'ex.
336 pages • format 20x26 cm

Ajouter une participation aux frais d'envoi
de 4,00 € par exemplaire commandé.

Sabine Huynh • Andrée Lacelle
Angèle Paoli • Aurélie Tourniaire

pas d'ici, pas d'ailleurs

ANTHOLOGIE POÉTIQUE
FRANCOPHONE
DE VOIX FÉMININES
CONTEMPORAINES



Les 223 textes inédits ici rassemblés permettent autant d'entrées dans un cheminement poétique investi des questions de la demeure et du voyage, de l'exil, du familier et de l'étranger, du dedans et du dehors, des ballotements d'un enfant d'une culture à l'autre, des identifications multiples et des remises en cause de soi. Ces textes, qui sont l'œuvre de 156 femmes poètes qui écrivent en français – de France et d'ailleurs – font également de cette anthologie un lieu d'exploration de la langue, dans ses différentes formes et variantes.

Recours au Poème

Poésies & Mondes poétiques

Présentation de la revue

Recours au Poème

est un magazine international hebdomadaire de poésie publié *on line*. Nous considérons que le retrait de la poésie est une apparence. En réalité jamais le Poème n'a eu de rôle aussi important dans le monde qu'en cette époque troublée.

Nous voulons rassembler avec l'aide des technologies de la modernité ce qui est poétiquement épars, en différentes langues, dans un magazine diffusé à l'échelle mondiale, publiant des poètes venus de tous les horizons, de toutes générations, de toutes notoriétés, en un geste décisif : *le geste poétique*

Il s'agira de mettre sur le devant de la scène ce qui en forme la pierre d'angle :

Le Poème

Il n'est aucun humain en dehors du Poème et c'est à ce dernier qu'il convient d'avoir recours si nous souhaitons

être

frères

Hebdomadaire, *Recours au Poème* émet depuis mai 2012. Dans chacun de ses sommaires, le lecteur trouvera des textes de cinq poètes venus du monde entier, des chroniques personnelles écrites par des poètes, des hommages, des études sur des poètes, des poésies, des langages poétiques, une revue des revues, un entretien mensuel, des critiques de recueils ou d'essais sur la poésie.

Depuis le 15 mai 2012, *Recours au Poème* a publié, entre autres

Des poètes du monde entier

Iris Cushing, Tahar Djaout, Wislawa Szymborska, Jean Maison, Ana Ristovic, Andrée Chédid, Salima Aït-Mohamed, Laura Kasischke, Amir Or, Mamta Sagar, Pascal Boulanger, Christos Chryssopoulos, Pierre Lepori, Raymond Humphreys, Jacques Viallebesset, Niels Hav, Michel Host, Mathieu Hilfiger, Nathanaël, Matthieu Baumier, Ataol Behramoğlu, Pierre Maubé, Gérard Bocholier, Isam Alsadi, Ernest Pépin, Franck O'Hara, John Ashberry, Ron Winkler, Andrzej Taczyński, Neil Leadbeater, Amina Saïd, Marc Patin, Denis Emorine, Zvonko Karanović, Alexander Gumz, Noelle Kocot, Leandro Calle, Flavia Cosma, Arundhati Subramaniam, Helga M. Novak, Jean-Pierre Védrines, Elizabeth Brunazzi, Katerina Iliopoulou, Marija Knezevic, Vahé Godel, Ahmed Ben Diab, Monika Rinck, Charles Bernstein, Faruh Šehić, Gérard Bocholier, Ricardo Paseyro...

Des études sur

Mario Luzzi, la poésie polonaise, Szymborska, la poésie argentine, Jacques Henric, Patrice de la Tour du Pin, Bernard Mazo, Virginia Woolf, la poésie africaine contemporaine, Supervielle, Léon-Gontran Damas, César Vallejo, la vie poétique à Belgrade, Grzegorz Przemysk, Ricardo Paseyro, Julian Tuwim, Frédéric Prokosch, Erri de Luca, la poésie de Thomas Bernhard, Marina Tsvétaïa, Ruben Dario, la poésie contemporaine de Singapour, la poésie de Taiwan, la poésie et la crise en Grèce, Pierre Gabriel, Georges Oppen, Franscesca Y. Carouch, Meng Ming, Jean-Pierre Lemaire, Luc Dietrich, l'écriture poétique de Yoko Ogawa, Tony Harrison, Nuno Judice, Henri Deluy, la poésie de Hart Crane, Ricardo Paseyro, Métellus, Adonis...

Présentation de la revue

Des entretiens avec

Xavier Bordes, Iris Cushing, Jean Maison, Bernard Mazo, Ricardo Paseyro...

Des recensions de recueils

parus récemment et des présentations de revues de poésie.

Des Chroniques régulières de

Alain-Jacques Lacot, Gwen Garnier-Duguy, Paul Vermeulen, Pascal Boulanger, Jean-Luc Maxence, Gérard Bocholier, Pierre Maubé, Jasmina Topic, Salima Aït-Mohamed, Pascal Trück, Katerina Iliopoulou, Marija Knezevic, Sarah Louise Crewe...

Directeur de la publication

Gwen Garnier-Duguy

Rédacteur en chef

Mathieu Baumier

Rédaction

Mathieu Hilfiger Michel Host Paul Vermeulen

Collaborateurs réguliers

Jean-Luc Maxence, Alain-Jacques Lacot, Alain Gopnic, Pascal Boulanger, Pascale Trück, Salima Aït-Mohamed, Fabien Desur, Jean Maison, Luis Bénitez, Marie Stoltz, Gérard Bocholier, Malika Hadji, Andrzej Taczyński, Pierre Maubé, Marija Knezevic, Antoine de Molesmes, Giriraj Kiradoo Sophie d'Alençon, Dubravka Djuric, Phil McBeath, Denis Emorine, Eze Baoulé, Lucia Acquistapace, Zvonko Karanovic, Max Alhau, Jean-Pierre Védrines, Dimitra Kotoula, Didier Bazy, Željko Mitić, Shasheen Sauneree,

Collaborateurs réguliers

Maximilien Kronberger, Christos Chrissopoulos, Nathanaël, Arundhathi Subramaniam, katerina iliopoulou, Bernard Mazo, Christophe Dauphin, Nina Zivancevic, Yves Roullière, Matthieu Gosztola, Elizabeth Brunazzi

Recours au Poème

Recours au Poème

www.recoursaupoeeme.fr

recoursaupoeeme@gmail.com

Revue Recours au Poème
C/O Association Le Recours au Poème Gwen
Garnier Duguy
120 rue des Guillemots
29280 Plouzané recoursaupoeeme@gmail.com
garnierduguy@free.fr

Présentation de
Mathieu Baumier
Rédacteur en chef de la revue

François Bon
Autobiographie
des objets



François
BON

Rentrée littéraire 2012 • Seuil

Parution

Autobiographie des objets

par François Bon

Autobiographie des objets

Auteur : François Bon
 Éditions du Seuil
 ISBN 978-2-02-108839-7
 En librairie depuis le 23 août
 288 pages, prix : 19 €

<http://www.myelefant.com/bm/2036/#autobiographie-des-objets>

Mot de l'éditeur

« François Bon a grandi tout près de l'Océan, en Vendée, dans une zone rurale tout autant tournée vers la mer que vers la terre. Deux mondes qui s'opposent : les grands-parents paternels et le garage familial, les grands-parents maternels, anciens instituteurs, par lesquels viendront les livres. Du milieu des années cinquante aux années quatre-vingt, on passe d'un monde essentiellement rural à une société de technologie, et François Bon suit les traces de cette mutation à travers le prisme des objets [...] » (voir la présentation du livre publiée en ligne sur le site de l'éditeur :

url.http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article2971)

François Bon
Autobiographie
des objets



François
BON

Rentrée littéraire 2012 • Seuil

www.tierslivre.net
www.publie.net
www.remue.net

AURÉLIE-ONDINE MENNINGER

*Une virgule
dans un sac de pierres*



Éditinter

Soutenir, s'engager & s'indigner

Du chant aux camps....

Le titre de l'article paru dans Libération du 18/19 août ne peut que nous interpeller car en condamnant les Pussy Riot qui ont défié avec insolence et humour la Russie de Poutine, c'est une part de nous-mêmes qui est touchée en plein cœur.

Oui, nous ne pouvons qu'être frappées dans cette liberté d'expression que nous avons acquise sur les bûchers de l'Histoire, sous les feux de l'Inquisition, dans les marches que nos mères, nos sœurs, nos filles ont menées et mènent de par le monde pour défendre les droits des femmes, aujourd'hui bien souvent en recul.

Les Pussy Riot sont devenues par leur condamnation inique le symbole d'une régression sans pareil dans la liberté d'expression artistique. Que les Pussy Riot soient des femmes, cela nous interpelle dans notre corps, notre âme, notre intelligence.

Le Pan poétique des muses s'associe d'âme et de cœur avec Nadejda Tolokonnikova, Maria Alekhina et Ekaterina Samoutsevitch.*

* Url. <http://oz.fr/oFUc9soutien.revue@pandesmuses.fr>

trois petits tours...

trois petits tours
et puis s'en vont
nous disait la chanson

mais aujourd'hui les mutines
qui ont nargué Poutine
sont enfermées à double tour

pour délit d'insolence
sur paroles que l'on danse
Pussy Riot sorcières ou fées

déjà l'embrasement des bûchers
nous revient dans l'or du soir
réveillant nos mémoires

non chanter n'est pas jouer
quand le mot liberté
rime avec celui d'iniquité

mais la partie d'échecs entre le chat et les souris
n'est pas encore finie
car Garry Kasparov prisonnier

du traquenard où on l'a fait tomber
pour mieux l'écartier
son fou à la main nous dit

que la vraie partie
ne fait que commencer
à nous de faire bouger l'échiquier

Françoise Urban-Menninger

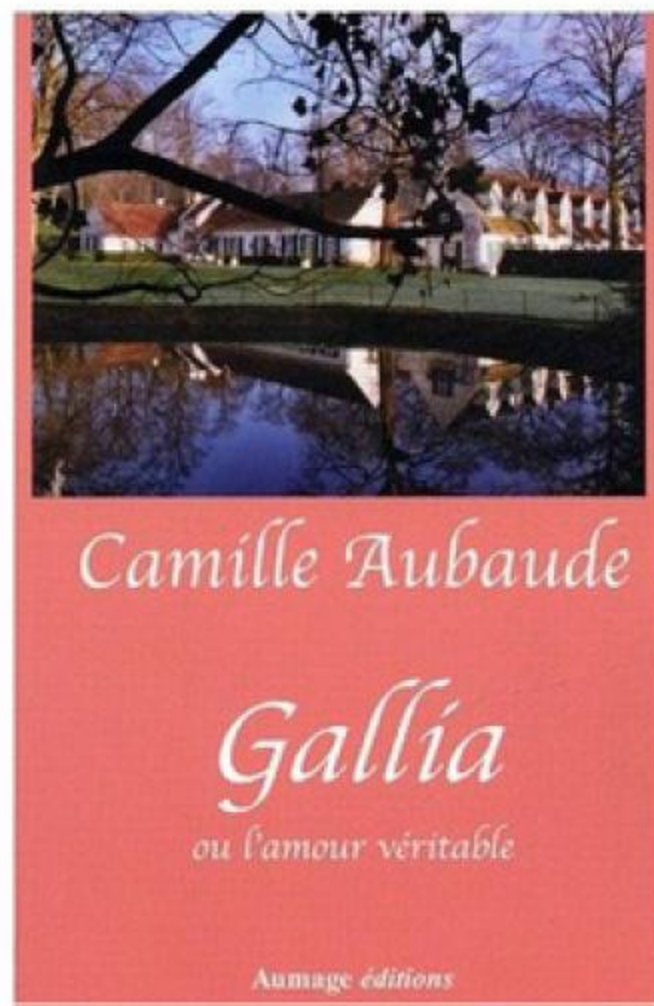
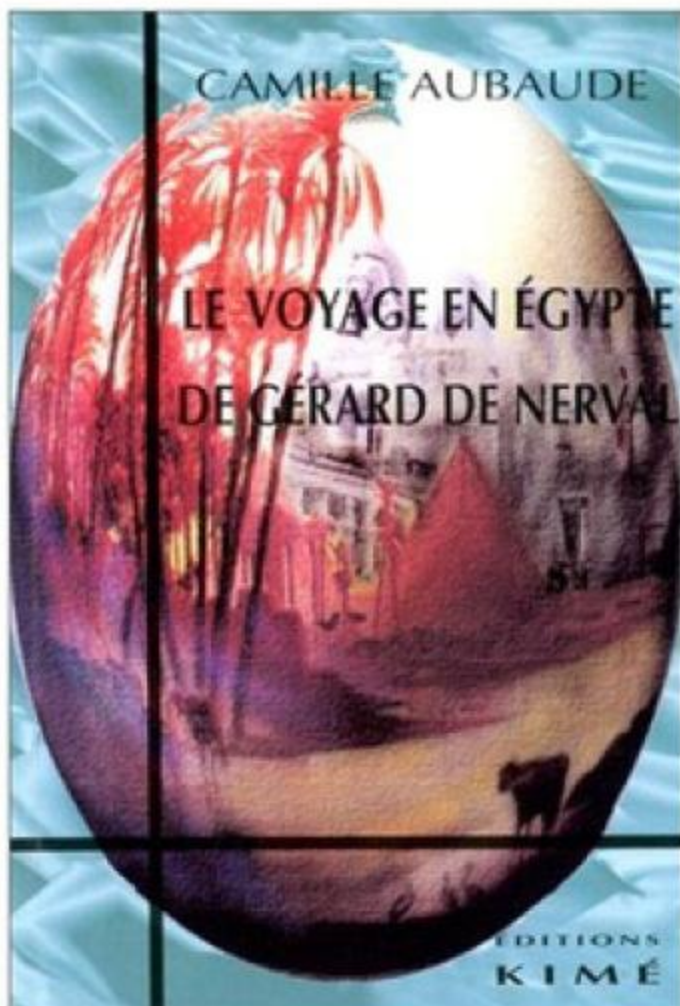
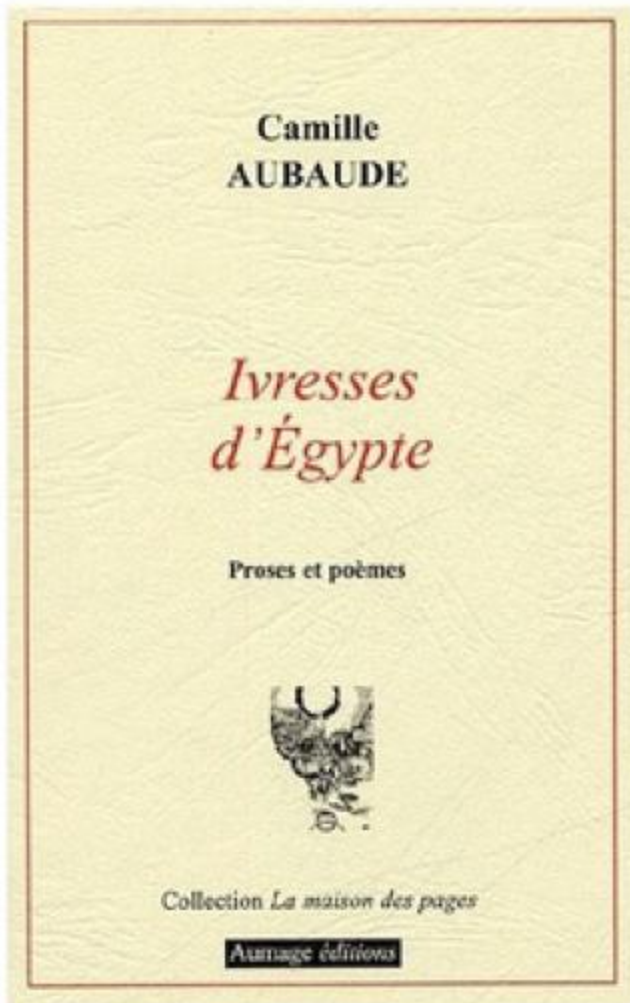
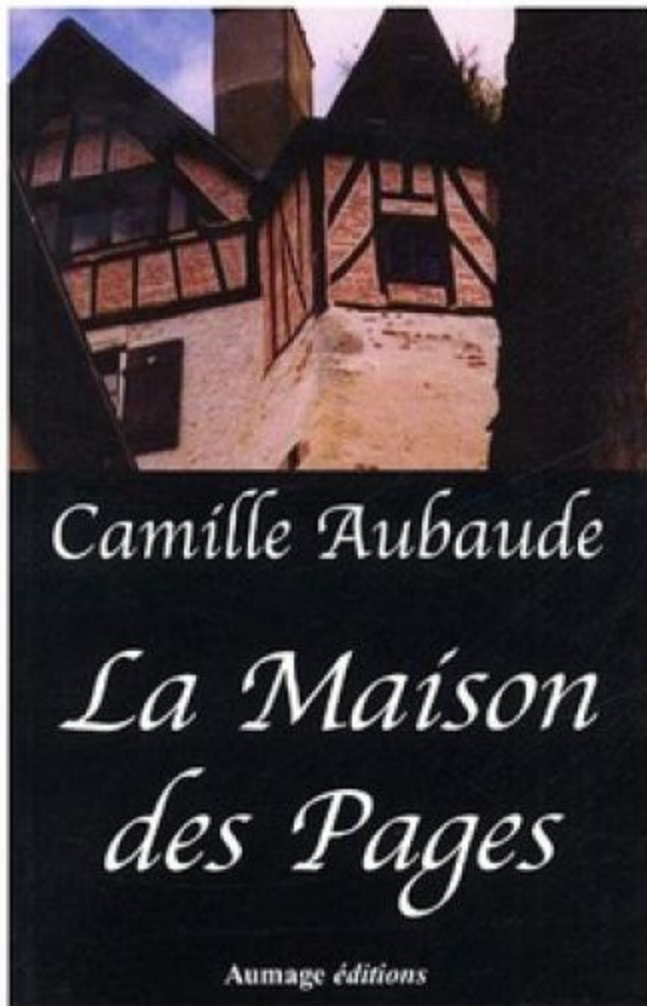
« trois petits tours » est **une chanson inédite** écrite par Françoise Urban-Menninger pour soutenir Nadejda Tolokonnikova, Maria Alekhina et Ekaterina Samoutsevitch.

JEAN-CLAUDE WALTER

Le Rhin



Un voyage littéraire
de Jules César
à Guillaume Apollinaire



KUNHEIM Françoise Urban-Menninger, auteur

Un poète en vacances

Pendant son enfance, Françoise Urban-Menninger a passé ses vacances à Kunheim, dans la maison de ses grands-parents. Aujourd'hui, elle y revient aussi souvent que possible ; un bel endroit pour écrire et se ressourcer.



Françoise Urban-Menninger dans son jardin de Kunheim. PHOTO DNA

« La poésie est le dernier îlot de résistance dans ce monde de consommation »

Son parcours débute par des études de philosophie et de lettres à Strasbourg. Elle enseigne au lycée de Munster puis est animatrice culturelle à Thann, attachée culturelle à Mulhouse. Aujourd'hui, elle réside à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture. Elle intervient dans les périscolaires, initiant les enfants à l'écriture, et les maisons de retraite où elle fait revivre les temps anciens aux résidents, les invitant à fouiller leur mémoire. Ses écrits sont des allusions à l'enfance, des références aux

soirées, à la brique chaude en céramique, aux gros ébredons rebondis, si chauds et si doux, sous lesquels elle se pelotonnait dans sa chambre sans feu en hiver. Elle se souvient encore de la limonade sirotée sur les bords du Rhin, la treille à l'ombre de laquelle elle trouve son inspiration, les odeurs des boutons de rose ou encore de la menthe qui fleurit si bon dans la cour de cette maison qu'elle retrouve avec tant de plaisir pour y écrire ses souvenirs. Ecrire permet à Françoise Urban-Menninger de faire revivre les personnes disparues. Au fur et mesure de l'avancement de ses poésies ou nouvelles, la mémoire revient, des bribes de son enfance refont surface et elle peut les coucher sur le papier.

La poésie est pour elle une création, mais permet de puiser au fond de soi des choses

oubliées. « La poésie est le dernier îlot de résistance dans ce monde de consommation. »

Françoise Urban-Menninger est l'auteure d'une vingtaine de recueils de poèmes et de poésie. Ses écrits sont traduits en allemand, turc, anglais, espagnol... L'une de ses nouvelles, « Le jour du muguet », qui parle de la fête de Neuf-Brisach est lisible sur Internet. Sur Internet encore, le « Pan poétique des muses » a réalisé et publié cet été un hors-série dédié à l'auteure (<http://actualites-archives-poesie.overblog.com>).

Fin juillet, *Centre presse*, le journal de l'Aveyron, publiait trois récits de la Strasbourgeoise: *La porte du miroir*, *Jour de pêche* et *La limonade*. Daisylis a mis en voix et en musique des poèmes extraits du recueil de Françoise, *Sur les bords de marime*; ils peuvent être écoutés via le Net. ■

Son papa René a grandi dans cette maison familiale. Il a épousé une catalane, Hélène, avec laquelle il s'est installé à Mulhouse, où Françoise a grandi. Après le décès des grands-parents et celui de ses parents, Françoise et son époux Claude reprennent cette maison qui renferme tant de souvenirs d'enfance, pour en faire une maison de campagne. Dans le jardin, à l'ombre du sureau et de la vigne, Françoise aime s'installer pour écrire, laissant son inspiration voguer au gré de ses souvenirs, leur donnant un délicieux parfum d'enfance.

A 7 ans, elle remporte son premier prix d'écriture à l'école primaire. Depuis elle n'a cessé d'écrire mais aussi de lire d'autres auteurs et poètes, une passion qui l'accompagne depuis toujours.

Le damier de la mer

Poèmes de Françoise Urban-Menninger

Poète, nouvelliste, critique d'art, critique littéraire et auteur d'une quinzaine d'ouvrages dont deux nouvelles, notamment *La Belle dame*, Françoise Urban-Menninger est également lauréate du Concours Poésie Centre Presse (*lire Centre Presse du 25 octobre 2009*). Avec *Le damier de la mer*, titre emprunté à l'une de ses pièces, nous honorons une sélection de ses poésies, où mêlant les souvenirs d'enfance au paysage méditerranéen, Françoise Urban-Menninger fait fusionner la mer et l'écriture. « Quand j'écris, avoue-t-elle, je soulève sous les mots, la peau du poème, pour accéder à la nudité de mon âme » et son écriture est « baignée dans le Poème de la mer » : « C'est ici sous le damier de la mer que j'accompagne de ma nage lente/les poissons muets aux yeux ronds/j'entre avec eux dans le royaume du silence/ou les mots sont des vagues blanches/qui nouent sur ma peau nue/les bracelets de lumière ». Ainsi, le poème nous immerge dans cette mer intérieure et la profondeur du chant nous envahit comme un hymne à l'amour, dans la musique des mots.

ERIC GUILLOT



Françoise Urban-Menninger « Quand j'écris, je soulève sous les mots, la peau du poème »

Photo de Claude Menninger

Chercher

Chercher dans l'âtre de l'enfance les mots de braise pour réchauffer les soirs d'hiver l'âme engourdie qui se souvient retourner sur ses pas dans la neige profonde du jardin du fond des nues où les anges font neiger le silence trouver sur la page blanche les traces de cette mort qui dans la marge nous accompagne pour mieux nous saisir dans notre nuit.

Rue de la Manche à Perpignan

A Perpignan tous les dimanches c'était rue de la Manche la visite chez grand-mère loin des rumeurs de la mer elle m'attendait tête d'oiseau posée tout là-haut sur le bord de sa fenêtre d'où elle contemplait le monde et les êtres elle m'interpellaient entre les draps qui s'échaient et je voyais ses bras se déployer telles des ailes d'ange pour me combler de ses louanges le cœur ivre d'une secrète joie je montais un escalier étroit où toutes les odeurs mêlées de la ville m'offraient leur fragrance subtile dans la petite cuisine le lapin à l'aubergine avait le goût de l'enfance et tous les pots de fainéant avaient un air si familier que je leur souriais en regardant à la dérobée grand-mère qui s'affairait devant ses étagères aujourd'hui ce temps est fini le passé s'est enfoui dans l'épaisseur de ma mémoire où il se réveille parfois le soir dans le souvenir oublié d'une image le profil fugace de son visage ou l'écho perdu de sa voix qui passe à travers moi mais quand je reviens à Perpignan je la retrouve sur mes pas d'enfant qui m'attendent toujours rue de la Manche dans sa robe du dimanche

Le poème dans l'être

C'est un trou de lumière dans l'aube claire qui fait parfois naître le poème dans l'être c'est l'âme dans une transparence semblable à celle de l'onde qui équilibre le monde et lui délivre son sens

Fruits de lumière

Dans la cour du soleil les lèvres pleines d'abeilles butinent dans les corbeilles fruits de lumière avec sous les paupières les yeux vifs de ma mère sur la table posée une cruche de vin rosé emperlée de rosée éclats bleu argent des couteaux au bord du ciel d'eau où débordent mes mots

Ma mère au sourire carmin

Les roses aux paupières de moire se ferment le soir sur l'ombre de ma mémoire et de lourds parfums venus de très loin de l'enfance et de ses confins se posent dans mon jardin où ma mère au sourire carmin m'attend sur mon chemin

Boutons d'or

Prairies vertes brodées de boutons d'or petits points de tige qui donnent au ciel la couleur de son vertige la pensée court dans l'herbe avec de la terre sous ses soulers les mots cherchent leur racine sous la peau de lumière qui s'ébroue dans le silence

Le ciel lessivé

Le ciel lessivé torsade ses nuages et moi je vais l'âme lavée me perdre dans son sillage

Le jour du poème

Chaque objet s'éveille dans les plis du soleil la robe du ciel secoue ses pans de miel et dans la cuisine dorée les mots coulent sucrés sur la nappe cirée le jour du poème est arrivé

La terre est un poème

La terre est un poème que je creuse à même la roche dure et sereine elle contient l'âme du monde qui doucement me féconde de ses ondes profondes la terre est mon poème je suis sa riveraine et la creuse en moi-même

C'est l'heure

C'est l'heure au bord de l'eau où les pierres de l'ombre vont boire à la racine des mots c'est l'heure exquise où la poésie compose avec le silence des riens et des rimes c'est l'heure des possibles où la mort se démasque et nous semble si paisible

Le damier de la mer

C'est ici sous le damier de la mer que j'accompagne de ma nage lente les poissons muets aux yeux ronds j'entre avec eux dans le royaume du silence où les mots sont des vagues blanches qui nouent sur ma peau nue des bracelets de lumière

L'âme de grand-père

Dans le bleu trempé de lumière tout au bord de ces vers qui n'en ont plus que l'air apparaît l'âme de grand-père qui découpe l'astre solaire dans le gris cendre des paupières l'odeur de l'orange amère qu'il dégustait encore hier l'accompagne dans son voyage d'hiver

Poèmes Avenue jusqu'au 12 décembre Vidéo-Poésie à la médiathèque André-Malraux. Marqué par l'injonction du poète Bernar Heidsieck : « Il faut sortir la poésie de ses draps du livre », le plasticien et poète Pierre Aouston répond à cet appel en proposant une manifestation particulièrement originale autour de la vidéo-poésie. C'est dans cet esprit que Pierre Aouston a fait appel à quinze poètes venus d'horizons différents, connus ou inconnus tels Bernard Heidsieck, Julien Blaine, Jean-Paul Kléa, Serge Pey, Jacques Donguy, Giney Aymé, Virginie Foloppe, Françoise Urban-Menninger, Pierre Aouston, Marc Syren, Dorothee Sers-Hermann, Cyril Alata, Saïd Ballal, Mathilde Ribaut, Jean-Sébastien Leblond-Duniach. Médiathèque André-Malraux 1, Presqu'île André-Malraux à Strasbourg www.mediathèques-cus.fr (Tél. 03 88 45 10 10)

Parole d'Oc

La dança leugièra dels dançaires cantaleses

MARIDATGE per força o per rason, maridatge arengat o impausat... « La mal maridada » (« Mau maridada ») dison dins Cantal) es una tematica plan coneguda de las cançons occitanas e dels racontes tradicionals. Que los dramas de la familia son pas de uèi, e mai se las situacions an completament cambiat per rapòrt a autres còps. Es a dire que lo rescontre, la seduccion, l'amor, las disputas e la separacion son de tematicas d'èr e de deman, sens dobridar tot còp la rebellion, l'afrontament, e tanplan encara la lei de la familha e çò que se'n seguis...

L'originalitat de la « Companhia Cantalàs » qu'a format prene aquel tèma es dobla. En primèr, a causit de s'exprimir per la dança e la coreografia, e francament es una capitada, que i a pas besonh d'èsser un especialista de coreografia (de còps que i a, sus d'autres scenas, es obligatòri) per o comprenre tot: lo trabalh de las femas, l'enjullament, la ronda dels pretendents e lor rivalitat, e la seguida... Sens pretencion. Oc, la dança o ditz tot e o ditz simplement. I a pas besonh de paraulas. E l'istòria se debana, aital, coma un flume va cap a la mar. Què demandar de mai? Autra originalitat: assistissèm a un autre maridatge, e pas un marrit maridatge, çò sembla. S'agís del maridatge de las danças tradicionals (borreias, mazurcas e autres) e d'un spectacle contemporanèu. De las danças ne cal dire quicòm: avètz vist cossí dançan los de « Cantalàs »? Leugièr, acrian de còps. « Leugièr, leugièrament », coma canta Nadal. Aquò susprend. Sèm talament acostumats a « tustar » la borreia, a la

« La mau maridada » foguèt donada l'autre ser a la sala d'animacion de Luc (prèp de Rodés) per la Companhia Cantalàs. Dire que l'espectacle ne suspenquèt mai d'un es vertat. Pas gaire de lenga, levat qualques cançons, e solament quelques mots en francés... Los qu'anava a una serada per entendre parlar occitan podían esser tonants: pr'aquò tot aquò èra plan occitan... D'unes e benlèu los meteis se pogueron regalar amb lo bal de l'après spectacle, que los dançaires cantaleses i se metèron tanben. Los autres que dançèron mens agèron mai de temps per socar. Francament per d'amators... puèi quand modernitat e tradicion s'aparian; oc, la leugieiretat, e aiçò, e aital... P.I.

Sul pont de Milhau

AQUELA la m'an contat i a pas gaire e mai se l'istòria data de l'estiu o gaireben, aital, benlèu un jorn que se parlava d'identitat nacionala. Mas es pas una istòria, tot es vertat, tot es arribat vertadièrament, o juri. L'afar met en scena un qualqu'un que trabalhà al peatge (« leuda » se volètz far un pauc mai ancian) del pont-viaduc famós de Milhau. Donc aquel jorn, una veitura s'arrestà per pagar e se met a demandar... a demandar què? Lo (o la, per gardar l'anonimat) qu'es darrièr la veitura i comprend francament pas res. Torna demandar. Parier. Alara

nòstre femna (o òme) se lança e se met a parlar, del mehor que sap, en anglès. S'en sortís pas mal, a çò que d'unes dison. E l'automobilista comprend pas bica. Fin finala, a dich d'articulartan que pòt, explica que parla ben lo francés mas qu'es « ch'ti » (un dialècte del francés) e que... E totes d'escaicalassar, en se pensant que identitat francesa vòl benlèu pas dire « identic »... Autra moralitat: es ora que la societat del pont de Milhau faga coma lo metro de Tolosa, es a dire se metre a l'occitan. Lo rebalaira

PER O DIRE TOT

La crosada a la tele. Dimenge 6 de genièr, l'emission de television « Viure al país » (F3 Sud, onze oras e mièja) serà consagrada a la crosada contra los Albigeses, fa uèch cents ans... Per començar un extrach del film de Michel Gayraud que data de 1997 e qu'es una adaptacion de la cançon de la crosada. Puèi un reportage de l'autor de teatre C. Alraug « Catharsis Sound maquina », o l'aventura d'una còla de cinèma que ven de virar un film sus la Crosada... Per continhar, Crestian Salés presenta l'episòdi 1 de l'espectacle donat a Carcassona en 2009. Per acabar musica amb « Somi de Granadas ». Festa. Lo 11 de decembre a la sala de las festas de Sant Agata, a partir de uèch oras e mièja del ser, nuèch de festa amb teres grops occitans: Brick a Draç, Goulamas'k, Enlòc Soli solet. Arriba lo disque de Laurent Cavalil (colleccaire, cantaire, arrengeaire, musician), just abans Nadal... Cants populars e cants d'autor, jòcs de rimas e jòcs de mots, imbrogliòc, percussions e tarabastals vocals, A l'agacha. « A l'agacha », lo darrièr CD del grop « La mal coiffée » es en venda dins totes los bons mercands de disques.

Biographie

Poète, nouvelliste, critique d'art et de littérature, Françoise Urban-Menninger est née à Mulhouse le 26 avril 1953. Elle passera une partie de son enfance à Riedisheim puis à Mulhouse. Après des études de philosophie et de lettres à Strasbourg, elle enseignera la philosophie au lycée de Munster puis deviendra animatrice culturelle à Thann avant d'être attachée culturelle à Mulhouse. Auteure d'une quinzaine d'ouvrages, elle vit aujourd'hui à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture. En 2006, Françoise Urban-Menninger a été l'invitée de la semaine de la francophonie à Izmir en Turquie où elle a été reçue par Saima Birkan, traductrice de Jean-Paul Sartre, notamment. L'auteure est critique littéraire sur le site Excellence-Littérature et critique d'art pour le magazine « Transversales ». Elle a obtenu de nombreux prix de poésie et de nouvelles dont celui de la nouvelle universitaire en 1993. Membre de l'Académie des Marches de l'Est, et de la commission littéraire présidée par l'écrivain Jean-Claude Walter. Ses nouvelles et poésies sont publiés dans de nombreuses revues en France et à l'étranger.

Bibliographie

POESIES
A hauteur de vague et de parole Ed. St-Germain-des-Prés (1980)
Sur les bords de ma rime (1982)
La confiance des abeilles (1994)
Le temps immobile (1996) Editeur
Lignes d'eau (1997) Editeur
L'âme éclosse (1997) Editions Pays d'herbes
L'or intérieur (1997) Editions Editeur
Encres marines (1999) Editions Editeur
Fragments d'âme (2001) Editions Editeur
Le château de vers (2003) Editions Jérôme Do Bentzinger
Le rire des mandarines (2004) Editions Pierron
L'heure du jardin (2005)
L'arbre aux bras nus (2006) Editions Editeur
La draperie des jours (2008) Editions Editeur
Les heures bleues (1998) Editions Editeur (nouvelles)
La Belle Dame (2009) Editions Editeur (nouvelles)

Françoise Urban-Menninger est poète et nouvelliste. Après des études de philosophie et de lettre à Strasbourg, elle a été enseignante au lycée de Munster puis animatrice culturelle à Thann avant d'être attachée culturelle à Mulhouse. Auteure d'une vingtaine de recueils de poèmes et de poésie, elle réside aujourd'hui à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture. Françoise Urban-Menninger est critique littéraire sur le site Exigence-Littérature et critique d'art dans la revue Transversales. Elle a obtenu de nombreux prix de poésie et de nouvelles dont celui de la Nouvelle Universitaire en 1993. En 2006, elle sera l'invitée de la semaine de la francophonie à Izmir, en Turquie, où elle a de surcroît animé des ateliers d'écriture au lycée franco-turc d'Izmir dirigé par l'écrivain Saime Bircan. Les poèmes et nouvelles de Françoise Urban-Menninger sont traduits en allemand, turc, anglais, espagnol... L'auteur est membre de l'Académie des « Marches de l'Est » et de « Poetas del Mundo ».

Merlou, le petit merle

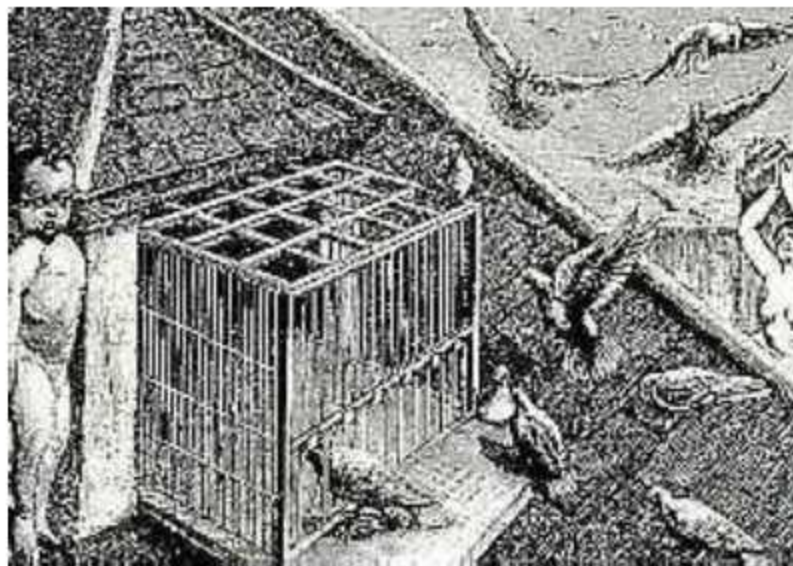
- C'est un petit merle, avait dit maman.
- Le pauvre, il a dû tomber du nid, avait ajouté Jeanne, chagrine.
- Oh, maman, si nous l'emportions à la maison? Avait aussitôt proposé Isabelle, pleine d'espoir.
Maman hésitait dans sa robe jaune soleil, alors papa a donné son avis.
- On ne peut pas laisser ce petit merle tout seul dans le parc, il ne sait pas voler, il est sans défense et un chat risque fort de le dévorer...
Maintenant, Jeanne et Isabelle, émerveillées, contemplent Merlou, leur petit protégé qui se blottit dans le fond de la boîte à chaussures que maman a tapissé d'ouate.
Les deux sœurs ont téléphoné à papi Paul qui vit entouré d'animaux dans sa ferme, loin de la ville. Il leur a conseillé de prendre une pipette pour donner à boire à l'oisillon et de le nourrir avec du jaune d'œuf qu'elles lui enfonceront dans le bec avec une allumette.
Dans la cuisine, Jeanne tient Merlou dans ses deux mains qui s'arrodissent autour de lui comme un petit nid douillet. Seul le minuscule bec jaune dépasse.
Isabelle y introduit la pipette, Merlou frissonne mais il ingurgite un peu d'eau à la grande fierté de ses protectrices. Par contre, il refuse obstinément de manger et enfouit sa petite tête dans son plumage noir.
Papa intervient.
- Cela suffit pour ce soir. Demain, quand il sera moins farouche, il s'alimentera et bientôt, vous verrez, il saura voler de ses propres ailes. À ce moment-là, vous lui rendrez sa liberté et vous le relâchez dans le parc.
Jeanne et Isabelle se regardent... Relâcher Merlou, papa n'y pense pas! Il vient à peine d'arriver et il fait déjà partie de la famille! Cette nuit-là, Jeanne et Isabelle font des rêves d'oiseaux. Elles se sont toutes deux métamorphosées en volatiles et sont enfermées dans des cages à barreaux si étroits...
Elles aperçoivent des morceaux de ciel et de nuages qu'elles ne peuvent pas atteindre. Les arbres leur tendent vainement leurs bras protecteurs... Elles sont si malheureuses comme si on leur avait coupé les ailes!
Le matin, Jeanne et Isabelle déboulent dans la cuisine où un rayon de miel s'est posé sur la boîte à chaussures dans laquelle Merlou les accueille en pépant et en montrant le bout de son bec doré.
- Il faut que tu manges, déclare Isabelle, en essayant de lui ouvrir le bec avec l'allumette trempée dans du jaune d'œuf. Mais Merlou, sans desserrer son bec, les fixe de ses yeux en tête d'épingle qui luisent dans l'ombre de son plumage.
- Oui, mange, Merlou, implore Jeanne. Mange si tu veux retrouver les tiens et t'envoler avec eux. Mange Merlou, si tu veux regagner ta liberté!
Merlou observe Jeanne, puis Isabelle et, soudain, d'un coup de bec, il happe le bâtonnet et avale goulument la nourriture qu'elles lui offrent...

La psyché

Depuis trois mois, Léontine venait quotidiennement faire le ménage chez les Dugommier, un charmant couple de retraités venus finir leurs vieux jours dans une maison calme et paisible, située sur les bords de la Marne, à Dormans.
Léontine avait coutume de se mirer longuement, chaque matin, à son arrivée, dans la psyché placée dans le hall d'entrée de la villa. Depuis le premier jour, elle était fascinée par le grand miroir mobile qu'elle pouvait incliner à volonté. Elle ne manquait jamais d'astiquer à la cire d'abeille le monumental cadre de bois en chêne qui entourait le miroir. Elle essuyait avec amour le tain de la glace qui lui renvoyait son reflet. Le temps passait et s'écoulait sans heurt dans la vieille demeure paisible à l'instar de la rivière qui la bordait.
Un soir, Monsieur Dugommier s'endormit pour toujours, un livre ouvert entre ses mains parcheminées. Un matin, ce fut Madame Dugommier que Léontine retrouva sans vie, un sourire serein sur ses lèvres, dans son grand lit à baldaquin.
Léontine, impassible, n'en continua pas moins à faire son ménage quotidien dans la villa des Dugommier et à lustrer inlassablement le miroir dans le hall d'entrée.
Du temps passa encore et Léontine finit pas s'installer dans la demeure.
Sa vie désormais tourna tout entière autour de la psyché qui en devint le centre, le cœur, puis l'âme même de son existence.
Léontine, des heures durant, s'abîmait le regard irrévérablement, tel Narcisse, dans la contemplation d'elle-même. Elle noyait ses yeux dans le reflet liquide que lui renvoyait son regard. Bientôt, elle fut incapable de voir autre chose qu'elle-même. Elle était captive, possédée par sa propre image, fascinée par son double qui la fixait dans les eaux moirées de la psyché. Elle en perdit la notion du temps et de l'espace, elle en oublia de boire et de manger, et finit par y laisser sa vie même. Du temps passa encore sous les ponts tranquilles de Dormans, puis un beau jour, un notaire fit ouvrir la maison des Dugommier pour y dresser l'inventaire dans le cadre de la succession du couple.
Et c'est ainsi que l'on retrouva dans l'entrée un corps momifié sans visage, allongé devant un miroir hallucinant où deux yeux bien vivants scrutèrent jusqu'au fond de l'âme les visiteurs sidérés.

Merlou, le petit merle

Nouvelles fantastiques de Françoise Urban-Menninger



Max Ernst. Collage « Femme sans tête », 1929.

Le loup

- Il y a un loup dans ma chambre! Cria Pierre à son père.
- J'ai peur, je ne peux pas y entrer tout seul... Se risqua-t-il.
Depuis quelques jours, Pierre, cinq ans, se croyait poursuivi par des loups. Il y en avait partout: dans la salle de bains quand il fallait se laver les dents, dans les toilettes quand il fallait y faire une dernière visite avant de se coucher et surtout dans sa chambre.
Autant de lieux de prédilection pour ces animaux qui s'y réunissaient à toute heure du jour ou de la nuit au gré de l'imaginaire de Pierre.
Une fois de plus, son père céda et l'accompagna dans sa chambre pour participer à l'une de ces interminables chasses au loup qui ne faisaient que retarder l'heure du coucher.
Nicole, la mère de Pierre, agacée par ces jeux qu'elle jugeait pour le moins dérisoires, passa la tête par l'ouverture de la porte entrebâillée et décréta derechef le couvre-feu.
Ses ordres ne supportaient pas de dénégations et Pierre déçu d'être interrompu en pleine chasse au loup dut se résoudre à rejoindre son lit jusqu'au lendemain.
Pour le consoler son père lui chuchota à l'oreille:
- Demain, c'est dimanche et nous irons au bois où nous aurons plus de chance d'y traquer le loup et pourquoi pas de nous construire un abri!
Pierre, enchanté, s'endormit, ses songes envahis par une meute de canidés surgie des steppes de Sibérie.
Pierre et son père achevaient de recouvrir avec des branchages le toit de la cabane commencée avant le pique-nique quand Nicole leur dit aller faire un petit tour pour se dégourdir les jambes. Elle aimait savourer les moments de solitude qu'elle pouvait grappiller de temps à autre pour s'échapper d'une vie familiale heureuse mais qui, parfois, l'oppressait.
À l'oree d'une clairière, elle découvrit avec ravissement une petite source d'où s'écoulait une fine tresse d'eau claire. Assise sur un coussin de mousse, Nicole se recueillait, tout à l'écoute du langage mystérieux des arbres.
Soudain, un bruit furtif, la tira de sa rêverie. L'intuition d'un danger immédiat qui la menaçait la traversa telle la fulgurance d'une flèche empoisonnée. Elle se crispa, puis se figea, une main sur son cœur. Elle n'eut que le temps de percevoir deux yeux jaunes et brûlants qui la fixaient... La mort, s'abattit sur elle, inexorablement.
Pierre et son père avaient depuis longtemps terminé leur cabane en bois et attendaient le retour de maman pour reprendre le chemin de la maison.
Le père de Pierre commençait à s'inquiéter. Pierre le sentit et suggéra innocemment:
- Maman a peut-être été mangée par un loup?
Son père excédé par l'anxiété lui répondit brutalement pour la première fois:
- Tu sais bien Pierre qu'il n'y a pas de loup dans cette forêt et que la chasse au loup n'est qu'un jeu!
Pierre les larmes aux yeux regardait son père comme si son plus beau jouet avait été brisé à ses pieds.
Le père de Pierre alluma machinalement la petite radio portative jaune laissée par sa femme sur une chaise pliante.
Un flash spécial attira son attention. En l'écoutant, le père de Pierre se sentit submergé par la terreur et son visage se décomposa.
- Attention, attention, un loup de Transylvanie s'est échappé du zoo de Mulhouse. À l'heure actuelle, il erre dans la forêt du Tannenwald. Les autorités locales recommandent à tous les promeneurs de quitter incessamment les bois. Attention, attention, un loup de Transylvanie....

Théâtre d'ombres (Nouvelles fantastiques)

Il y avait bien sûr le mythe de la Caverne de Platon qui, sous forme d'allégorie, nous signifiait que ce que nous prenions pour la réalité n'était en fait que des ombres trompeuses.
Mais il y avait aussi dans mes réminiscences, les jeux d'ombres que nous prodiguait notre mère lorsque nous étions enfants, mon frère et moi. La scène avait lieu le soir dans le long couloir aux murs blancs de notre appartement à Riedisheim.
Après avoir joué dans le jardin, arrosé les plantes, nous montions les quatre étages et ma mère disposait les deux petites chaises bleues dans le couloir.
Une lampe de chevet allumée, placée entre le mur et ma mère, et le spectacle pouvait enfin commencer. Sur le mur blanc se déroulait alors la grande parade où nous reconnaissions des animaux devenus familiers. Notre mère, mains croisées, paumes tournées vers elle, pouces joints, projetait sur le mur blanc un oiseau qui prenait son envol. C'était tantôt un merle, tantôt une hirondelle, parfois un rossignol dont elle imitait le chant en modulant ses lèvres.
Quand le loup arrivait, l'ombre sur le mur se faisait menaçante, les « Hou! Hou! » nous faisaient nous reculer sur nos chaises en bois tant nous craignions que le loup nous avalât tout cru. L'Indien avec ses plumes, qui n'étaient autres que les quatre doigts de la main droite de ma mère, nous faisait rire car il avait perdu son cheval et le cherchait vainement dans l'immense prairie qu'était devenu le mur blanc.
Quant au lapin, il sautait si haut et si rapidement que, même en tendant nos mains au plus près de son ombre, nous ne pouvions pas l'attraper.
Mais l'animal que j'affectionnais entre tous n'était autre que le cygne que ma mère déployait sur la surface immobile d'un étang... L'avant-bras nu de ma mère en devenait le long cou qui ondulait avec la grâce d'une ballerine sur le mur immaculé.
Aujourd'hui encore, je revois cette image lorsque sur la page blanche, l'ombre de ma plume dénoue le silence, écarte les ombres de ma nuit pour mettre au jour des fragments de lumière que je nomme poème.
Ma mère, à n'en pas douter, hante la page blanche de mes écrits, j'entends de l'autre côté du mur sa voix s'élever parmi les ombres. Elle renaît dans le chant d'un rossignol, glisse avec la grâce aérienne d'un cygne entre mes lignes.
Peut-être Platon s'est-il trompé? Car qu'en est-il de la réalité sinon ce que l'on veut bien qu'elle soit. La vérité n'est pas unique mais multiple et chaque ombre en est l'une des facettes.
Nous sommes nous-mêmes multiples et nos ombres nous accompagnent, nous hantent, nous bercent parfois comme les enfants que nous n'avons jamais cessé d'être, seuls face à notre mort qui plane tel un oiseau de proie sur le mur blanc de nos incertitudes.

Le bec d'oiseau

Cette nuit-là, je fis un rêve étrange. Mon dentiste avait pris rendez-vous pour moi la veille chez un stomatologue afin qu'il pratique l'exérèse d'un kyste qui avait pris racine sous une molaire dans l'os de ma mâchoire. Cette opération pourtant bénigne occupa toute la nuit mes songes. Je rêvais d'une mâchoire différente, d'une bouche sans dents comme celle des oiseaux. Au matin, je m'éveillai en sueur et tâtai avec angoisse le contour de mon visage. Je constatai avec soulagement qu'aucun bec d'oiseau ne remplaçait ma bouche et que toutes mes dents étaient bien à leur place. Le stomatologue décida de m'hospitaliser afin d'effectuer mon opération sous anesthésie générale et de m'offrir ainsi un maximum de confort.
La veille de l'intervention, on me donna divers calmants pour atténuer mon anxiété galopante. Je m'endormis dans d'affreux cauchemars et passai, sans transition, de ce sommeil agité au sommeil artificiel que me procura l'anesthésie infligée au petit matin.
Je ne sus jamais ce qui s'était vraiment passé durant cette intervention. Je sais seulement que mon corps ne s'est jamais réveillé. Mon âme, par contre, elle, après s'être envolée et avoir longtemps erré se réincarnera dans le corps de l'autruche que je suis devenue.
Actuellement, je prends mes quartiers dans le parc de l'Orangerie d'où je vous écris ces quelques lignes avec l'une de mes plumes que je tiens au bout de ma patte malhabile.
Aujourd'hui, derrière les barreaux de ma grille, j'ai aperçu Paul, mon mari, et mes deux enfants. Ils ne m'ont pas reconnue. Mon fils a voulu me donner une pomme mais mon mari l'en a empêché.
- Tu sais bien que les oiseaux n'ont pas de dents! L'autruche ne pourra pas mâcher ta pomme avec son bec! Lui asséna, son père.
Dépité, Sylvain a jeté sa pomme aux chèvres et est allé jouer avec sa sœur.
Le cœur serré, je les ai vus s'éloigner, sans qu'ils prêtent la moindre attention à la feuille de papier que je venais de signer de ma plume et qui tourbillonnait allégrement au-dessus de leurs têtes indifférentes.

Du même auteur

POESIES

A hauteur de vague et de parole
Éditions Saint-Germain-des-Près (1980)
Sur les bords de ma rime (1982)
La confiance des abeilles (1994)
Le temps immobile (1996) Éditinter
Lignes d'eau (1997) Éditinter
L'âme eclose (1997) Éditions Pays d'herbes
L'or intérieur (1997) Éditions Éditinter
Encres marines (1999) Éditions Éditinter
Fragments d'âme (2001) Éditions Éditinter
Le château de vers (2003) Éditions Jérôme Do Bentzinger
Le rire des mandarines (2004) Éditions Pierron
L'heure du jardin (2005)
L'arbre aux bras nus (2006) Éditions Éditinter
La draperie des jours (2008) Éditions Éditinter
Poèmes pour Haïti (L'Harmattan)

Chair de mémoire (2010) Éditions Éditinter
Anthologie féminine des poèmes érotiques chez Erotidia
De l'autre côté des mots (2012) Éditions Éditinter

NOUVELLES

Les heures bleues (1998) Éditions Éditinter
La Belle Dame (2009) Éditions Éditinter

PARUTIONS DANS DES REVUES

Florilège (2012) du Chasseur Abstrait
Des textes paraîtront dans la revue électronique Le pan des Muses.
La limonade nouvelle parue dans la Revue Alsacienne de Littérature,
« Le jour du muguet » paru dans le magazine Diversion
« Ombre et soleil » album réalisé par Daisylys
et paru dans CENTRE PRESSE le 10 juin 2012.

